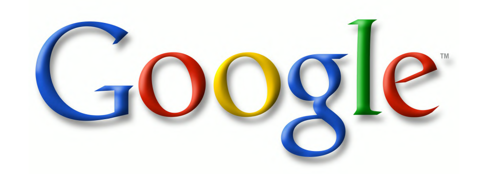
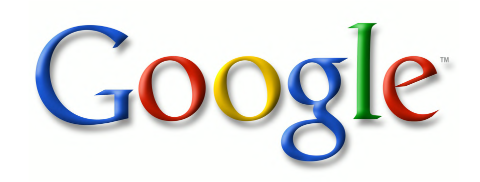
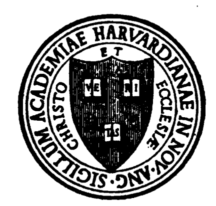
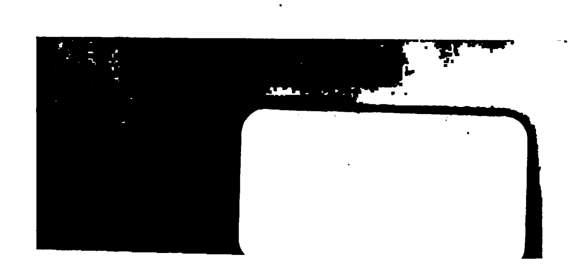





SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LE MEXIQUE

CONTEMPORAIN

PARIS. — DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS, PLACE DU PANTHÉON, 2

LE MEXIQUE CONTEMPORAIN

PAR LE BARON

DE BAZANCOURT

DOMINATION ESPAGNOLE ET GUERRE DE L'INDÉPENDANCE
1519-1824
HISTOIRE COMPLÈTE DE SES RÉVOLUTIONS
1824-1861
CAMPAGNES DU GÉNÉRAL AMÉRICAIN W. SCOTT
1847
CAUSES DE LA GUERRE ACTUELLE
1861-1862

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX
MDCCCLXII

LIVRE PREMIER

CHAPITRE Ier

I

L'expédition française au Mexique préoccupe en ce moment tous les esprits et acquiert chaque jour une importance dont on ne peut se dissimuler la gravité, sans qu'il subsiste néanmoins le moindre doute sur le succès de nos armes dans cette nouvelle campagne.

Si le gouvernement mexicain, continuant à méconnaître les sentiments de justice et d'équité, ne donne pas aux griefs de la France une écla-

tante satisfaction, notre drapeau victorieux flottera sur les murs de Mexico, comme il a flotté glorieusement sur les murs de Sébastopol, et sur les remparts de la capitale du Céleste Empire, inaccessible jusqu'alors aux armes européennes.

L'histoire du Mexique est féconde en événements, en révolutions; depuis plus d'un siècle, le peuple mexicain combattant pour son indépendance, n'a trouvé sous ses pas que le désordre et l'anarchie; des rivalités ambitieuses agitent ce beau pays et s'en disputent les lambeaux sanglants. Les présidents qui se succèdent aussi rapidement les uns que les autres, cherchent, par les moyens extrêmes et iniques, à retenir le souffle vital qui leur échappe, et offrent le triste tableau d'une désorganisation radicale.

En vain, les gouvernements étrangers se sont unis dans une pensée commune pour protéger le Mexique contre ses propres excès, et pour asseoir sur des bases durables la forme de gouvernement choisie par la nation elle-même.

Stériles efforts! tentatives inutiles! qui ont dû s'arrêter devant ces bouleversements sociaux, que nul frein ne saurait retenir, jusqu'au jour où les droits acquis, les conventions stipulées, les intérêts et la vie même des nationaux de

différents pays mis en péril ont appelé l'attention sérieuse des gouvernements.

Il est important de connaître dans leur ensemble, comme dans tous leurs détails, les événements successifs qui ont amené la rupture de nos relations avec le Mexique, afin d'apprécier à sa juste valeur, la gravité des faits qui ont entrainé au delà des mers l'envoi d'un corps expéditionnaire français considérable.

II

Avant de commencer ce récit, il nous a semblé qu'il n'était pas sans intérêt de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire générale du Mexique ; cette histoire présente deux phases distinctes.

La première prend cet empire à son origine, et s'arrête en 1824, époque où la nation mexicaine, renversant du trône l'empereur Iturbibe, proclama une nouvelle constitution basée sur celle des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, et qui

divisait le Mexique en républiques fédératives.

La seconde phase voit se dérouler cette succession fatale de mouvements insurrectionnels, qui ensanglantèrent pendant quarante ans ce malheureux pays, et aboutirent à la présidence de Juarez, dont le pouvoir est encore disputé par les partis opposés. Six siècles ont passé sur ce peuple, sans le mûrir pour la liberté.

Certes, ce travail ainsi envisagé offre une étude pleine d'actualité et féconde en enseignements. — Il est utile pour les nations, comme pour les souverains de rechercher sur un sol si cruellement miné, la semence des désordres qui y ont engendré, depuis tant d'années, une anarchie destructive de tout état social. — La vie et la grandeur d'un peuple sont dans la stabilité et le respect de ses institutions.

Le drapeau de l'indépendance ne doit pas être le mot d'ordre des ambitieux et des révolutionnaires. Les peuples, quelles que soient les épreuves qu'ils traversent, ne doivent jamais oublier que les guerres intestines ébranlent jusque dans sa base l'ordre social, qu'elles arrêtent toute marche du progrès, et conduisent forcément le pays qu'elles déchirent, à une ruine certaine.

CHAPITRE II

I

Il n'entre pas dans le cadre restreint de cet ouvrage de suivre la marche errante des diverses peuplades qui, après plus d'un siècle de misères, d'attaques incessantes, de souffrances, de servitudes, finirent par jeter les premiers fondements de la capitale de l'empire Mexicain.

Ce fut en 1325 que les Aztèques purent se fixer définitivement sur une petite île dans la partie occidentale du lac de Texcuco, à un endroit qu'ils appelèrent *Mexicalzingo*, du nom du dieu de la guerre. — Leur premier soin ut de construire un temple (téocalli). Autour de ce temple en bois où ils déposèrent les images de leurs divinités, ces peuples primitifs groupèrent quelques habitations de joncs et

de roseaux, ces humbles et pauvres réduits marquèrent la place où s'éleva la grande cité de Tenochtitlan, connue depuis sous le nom de Mexico.

Les chefs de cette tribu qui devait bientôt former une nation puissante et imposer ses lois aux peuples voisins, étaient choisis parmi ceux qui s'étaient distingués le plus par leur valeur dans la guerre et par leur sagesse dans les conseils. —Parmi ces chefs, un jour il y en eut un qui domina les autres par l'énergie de sa volonté, et celui-là réunit entre ses mains l'autorité suprême. — Ce fut le premier souverain du Mexique.

Cette nation qui naissait à la force et à la puissance eut souvent à lutter contre les petits États voisins qui ne pouvaient, sans un sentiment de haine et de jalousie, voir se constituer si près d'eux un royaume rival.

Mais le temps d'épreuves marqué par la volonté de Dieu était terminé; chaque année devait voir grandir et prospérer le nouvel empire. Les Mexicains, devenus redoutables à leurs ennemis, n'étant plus en butte à leurs attaques incessantes, purent s'occuper dans les loisirs de la paix à construire une ville, là où leurs ha-

bitations primitives témoignaient de la pauvreté de leur origine.

Ahuitzolt, huitième roi du Mexique, fit élever un temple pyramidal dont les colossales proportions rappelaient les monuments d'Egypte et d'Asie. Il fit aussi construire un grand aqueduc qui amena au sein de la ville des eaux salubres et abondantes dont elle était privée. — Peu à peu l'architecture des édifices publics et celle même des maisons particulières signalèrent les premiers pas de la civilisation qui se faisait jour au milieu des traditions barbares de l'idolâtrie ; car le sang humain coulait sur les autels des dieux et les sacrificateurs cherchaient, dans les entrailles des victimes vouées à la mort, des pronostics de gloire et de prospérité pour la nation.

Une grande partie des États circonvoisins étaient devenus tributaires de Mexico. Quelques-uns même avaient été annexés à ce royaume, qui recula ainsi ses frontières et vit s'aggrandir considérablement sa puissance et son territoire. Toutefois il était circonscrit par des peuplades ennemies, ses rivales haineuses et implacables. Une grande partie des montagnes était habitée par les barbares otomites, débris sauvages

des premiers habitants de la contrée. Les provinces du nord et de l'ouest étaient possédées par les Chichimèques et par diverses peuplades indépendantes qui ne reconnaissaient pas le souverain de Tenochtitlan. — A l'est, plusieurs États enclavés dans la plaine s'étaient constitués en république, tel que Tlascala, à vingt lieues environ de la capitale de l'empire mexicain, Cholula, plus voisine encore, et Tepeaca. — Le royaume de Mechoacan surtout, qui s'étendait depuis l'ouest des États mexicains jusqu'à l'océan Pacifique, avait voué une inimitié implacable à cet empire naissant, dont les racines déjà puissantes touchaient à son territoire.

II

Montezuma II ou Moteuczoma était sur le trône. — C'est à tort que l'on a représenté à cette époque les souverains de Mexico comme n'ayant d'autres lois que leur volonté absolue.

La noblesse mexicaine, au contraire, exer-

çait une grande influence dans l'Etat; elle formait une classe à part, orgueilleuse et despotique envers le peuple qui vivait dans un état complet d'abjection et de servitude. Elle avait ses domaines, ses vassaux, ses guerriers à la tête desquels chaque noble devait suivre au premier signal de guerre, l'étendard du souverain. C'était le système de la féodalité dans son expression la plus absolue. Plusieurs chefs possédaient des territoires très-étendus, tels étaient les chefs de Texcuco et de Tacuba, fiefs importants qui contribuèrent puissamment à la grandeur et à l'omnipotence de l'empire mexicain. La police intérieure (disent les anciens écrivains) se faisait avec ordre et régularité. Le souverain exerçait sur ses vassaux une juridiction complète, civile et criminelle, mais chaque province avait ses juges particuliers. Les taxes sur les terres, sur les richesses et sur les denrées subvenaient aux dépenses publiques. — Les impôts se payaient en nature et étaient déposés dans les greniers de l'État.

Les Mexicains avaient établi un droit de propriété régulier. Tout homme libre avait un bien territorial, dont il devait hommage à son seigneur : quelquefois la possession était

pleine et entière, quelquefois au contraire attachée à un office, et par conséquent se perdant avec lui. Une certaine étendue de terrain était donnée à divers districts, proportionnée selon le nombre des familles qui les habitaient, et le produit de ces terres, cultivées par la communauté, était partagé plus tard entre ces familles (1). Cette association s'appelait *calpullée* de la langue indienne. Mais il faut ajouter que l'agriculture était très-bornée.

Nous sommes entrés dans ces différents détails pour montrer combien la civilisation avait déjà porté ses fruits dans cet empire naissant que quelques écrivains espagnols ont montré, nous l'avons dit, comme livré à l'arbitraire d'un despotisme sans bornes.

Chez les Mexicains, l'idolâtrie avait revêtu une forme sombre et terrible; leurs divinités étaient environnées d'épouvante et armées de vengeance : elles étaient représentées sous les aspects les plus propres à inspirer la terreur. — Le trône de Huitzilopochtli (2), protecteur de

(1) Herrera, *Decad.*

(2) Le temple de ce dieu fut construit, nous l'avons dit, par Ahuitzolt. Il renfermait dans son enceinte cinq cents maisons bâties en pierres et ornées de

l'empire, était incrusté de crânes et d'ossements humains. Dans les temples étaient peintes de tous côtés, d'une manière difforme, des têtes

serpents sculptés. Le temple avait quatre grandes portes aux quatre points cardinaux de sa grande cour pavée, de grands escaliers de pierre, des sanctuaires dédiés aux dieux de la guerre, une place destinée aux danses religieuses, des colléges pour les prêtres et des séminaires pour les prêtresses. La porte d'un temple figurait la bouche d'un énorme serpent. Il y avait le temple des miroirs et des coquillages, une maison séparée pour l'empereur, des fontaines sacrées, des oiseaux élevés pour les sacrifices, des jardins de fleurs sacrées, des tours formées des crânes des victimes.

Cinq mille prêtres chantaient jour et nuit dans le grand temple en l'honneur des monstrueuses idoles qui étaient frottées trois fois par jour avec les parfums les plus précieux, les prêtres, choisis parmi les plus austères, étaient vêtus de noir, leurs longs cheveux teints en noir, leur corps couvert des cendres de scorpions et d'araignées brûlées. Leurs chefs étaient les fils des rois.

Le dieu de la guerre, disait-on, était né d'une femme, une sainte vierge au service du temple, et lorsque les prêtres, ayant appris sa chute, voulurent la lapider, une voix cria : « Ne crains rien, ma mère, car je sauverai ton honneur et ma gloire. » L'enfant naquit alors avec un bouclier dans la main gauche, une flèche dans la droite, un panache de plumes vertes sur la tête, la face peinte en bleu et la jambe gauche ornée de fleurs.

de serpents et de tigres. Les sacrifices les plus cruels étaient à leurs yeux les seuls moyens d'apaiser la colère des dieux ou de se les rendre propices. Les sacrificateurs couvraient d'un sang humain fumant encore les autels et les pieds de leurs idoles. Le cœur et la tête des victimes appartenaient aux dieux, et si ces victimes étaient des prisonniers de guerre, le guerrier auquel on les devait, emportait le corps pour s'en repaître avec sa famille et ses amis. — Singulier assemblage de la barbarie avec la civilisation, qui semblait élever d'un côté l'intelligence de ce peuple, tandis que de l'autre, il appartenait tout entier aux traditions primitives des tribus barbares dont il descendait.

Chez ces peuples primitifs, le mépris de la mort était regardé comme la plus noble qualité de l'homme ; aussi les combattants étaient-ils en grande considération et favorisés par-dessus tous les autres citoyens ; ceux qui s'étaient le plus distingués dans les combats portaient des marques distinctives. Le sacrifice de sa vie était la plus ferme et la plus sainte expression du dévouement, de la reconnaissance ou de la douleur ; de là cette coutume qui voulait qu'aux funérailles du souverain tous ceux qui avaient

été particulièrement attachés à sa personne mourussent avec lui, sous peine d'ingratitude, le plus grand crime à leurs yeux. — La mort n'était pas la destruction, c'était le passage de la terre à un monde meilleur. Aussi, dans l'intérieur des mausolées que les Mexicains élevaient, déposaient-ils avec l'or, l'argent et les bijoux, des provisions pour cet autre monde.

Tel était ce peuple, qu'une poignée d'Espagnols allait soumettre et qui devait pendant trois cents ans rester sous sa domination.

III

Avant de commencer le récit des événements considérables qui signalèrent le règne de Montézuma et portèrent un coup fatal à l'indépendance de l'empire, disons quelques mots sur la cité de Tenochtitlan telle qu'elle était alors :

Dans une plaine entourée de hautes montagnes et occupée par différents lacs, l'ancienne

capitale de l'empire s'élevait sur quelques-uns de îlots formés par ces lacs. — On voyait se dresser de tous côtés des téocallis dont la forme est à peu près semblable à celle des minarets de l'Orient ; les rues étaient des lagunes où circulaient à toute heure des milliers de barques. Des chaussées, larges de trente pieds environ, donnaient accès dans la ville et s'étendaient fort loin au dehors, car souvent, par suite de pluies torrentielles, la plaine était inondée sur une grande étendue. Ces chaussées comptaient parfois trois et six milles de longueur. Des ouvertures sur lesquelles des ponts en madriers avaient été établis, étaient pratiquées pour permettre aux eaux de circuler librement. Autour des temples se groupaient de nombreux édifices et des maisons remarquables par leur aspect et leur architecture.

Mais si les habitations de la partie élevée de la nation mexicaine se distinguaient par leur apparence de richesse, celles du peuple, basses, étroites, couvertes avec de la terre et des branchages ou des roseaux, ressemblaient beaucoup aux huttes des autres tribus barbares indiennes. Comme au sein des peuplades sauvages, plusieurs familles vivaient souvent

pêle-mêle dans la même cabane. Celles-ci quelque pauvres qu'elles fussent n'étaient pas construites au hasard, elles suivaient un alignement régulier et formaient des rues spacieuses que baignaient de clairs ruisseaux. — Il y avait dans l'intérieur de la ville plusieurs places; celle du Marché, par exemple (selon quelques écrivains), pouvait contenir de quarante à cinquante mille personnes. Nous verrons bientôt sous la domination espagnole, cette ville se transformer entièrement et devenir la grande et magnifique cité de Mexico.

IV

Christophe Colomb avait découvert le Nouveau Monde. — Les Antilles, toutes les côtes orientales de l'Amérique jusqu'au golfe du Mexique, la vaste mer du Sud, même les plages désertes de la Floride avaient été explorées soit par les Espagnols, soit par les Portugais, soit par les Anglais. Mais les contrées qui s'étendent de

ces points à l'extrémité méridionale de l'Amérique, ainsi que le Pérou et l'empire du Mexique, étaient encore inconnues.

Lorsque l'expédition commandée par le jeune alcade de San-Iago, Fernand Cortez, fit voile vers le Mexique, déjà Grijalva, envoyé par le gouverneur de Cuba, Diégo Velasquez, était parti de cette île, le 8 avril 1518, et avait abordé à l'embouchure du Tabasco. —En remontant ce fleuve, il s'était tout à coup trouvé en face d'un nombre considérable de pirogues chargées d'Indiens, pendant que des bandes nombreuses couvraient le rivage et se préparaient à combattre. Poursuivant son voyage, Grijalva avait, passé quelques temps après, à l'ouest de Tabasco; là il apprit qu'un monarque puissant et guerrier, nommé Montézuma, possédait un empire très-étendu et d'immenses richesses en or et en argent. Ces contrées, fort avant au nord et à l'ouest, étaient sans nul doute habitées par des peuplades sauvages semblables à celles qu'il avait rencontrées.

Depuis cinq mois, les navires tenaient la mer, les vivres touchaient à leur fin et des maladies se déclaraient dans les équipages. Grijalva fut contraint de reprendre la route de Cuba.

Le gouverneur Velasquez, aussitôt qu'il eut connu les heureux résultats de cette exploration, résolut d'envoyer une nouvelle expédition dans ces contrées lointaines. — Ce fut cette expédition que commanda Cortez.

CHAPITRE III

I

La flottille de ce nouveau chef se composait de onze bâtiments portant six cent dix-sept hommes; sur ce nombre cinq cent huit soldats, le reste marins et ouvriers; de plus, seize chevaux et dix petites pièces de campagne. Tel était l'ensemble de cette troupe qui se lançait à l'aventure à la conquête d'un empire. — Chacun connaît depuis son enfance ce dramatique et glorieux épisode de l'histoire d'Espagne. —Qui n'a pas cent fois entendu raconter les exploits merveilleux du guerrier Fernand Cortez contre l'infortuné monarque indien? Aussi ne voulons-nous pas entrer dans les détails de cette épopée héroïque; nous ne faisons qu'en indiquer les principaux faits.

Rien dans l'histoire des guerres européennes ne ressemble à l'expédition de ce hardi aventurier.

Certes il était conduit par la destinée, celui qui soumettait ainsi aux lois de l'Espagne, avec quelques soldats, des tribus sauvages si redoutables jusqu'alors à leurs ennemis. « Elles étaient d'un nombre si considérable (raconte B. Diaz, qui faisait partie de l'expédition), que si chacun des Indiens eût jeté seulement une poignée de terre, cela eût suffi pour ensevelir tous les Espagnols. »

Mais aussi quel courage indomptable déploie ce vaillant capitaine, surtout ce courage d'une volonté persistante que les obstacles, les dangers, l'impossibilité même ne pouvaient ébranler ni arrêter en chemin ! — Débarqué sur une terre étrangère, à près de deux mille lieues de son pays natal, entouré d'ennemis innombrables, dans un pays inconnu, Cortez a résolu de marcher en avant. Ce ne sont point seulement les Indiens qu'il doit combattre, mais aussi les hésitations, les révoltes, les découragements de sa petite troupe, qui n'a pas au même degré que son chef l'irrésistible énergie d'un cœur inaccessible au doute et à la crainte.

Déjà cet esprit élevé et profond a compris tout le parti qu'il peut tirer des États rivaux et indépendants qui avoisinent l'empire mexicain, auxiliaires que leur haine contre Montézuma amènera à lui; mais il sait aussi combien la moindre hésitation peut anéantir tous ses projets; il veut étonner ses compagnons et les lier à jamais à lui par un de ces traits d'audace qui semblent au-dessus de la nature humaine. Il envoie deux de ses plus fidèles incendier ses vaisseaux, et lorsque les flammes montent vers le ciel en tourbillons épais: « — Si nous ne triomphons pas, s'écrie-t-il, nous mourrons ici! »

Ainsi tout espoir de retraite était fermé; le salut de tous était dans la conquête, là bas, vers ces horizons lointains, dans cette vaste plaine qu'entourent un réseau redoutable de hautes montagnes aux cimes couvertes de neiges éternelles. — C'est là que s'élève Mexico, la capitale où règne ce puissant monarque dont tous prononcent le nom avec respect et terreur; c'est là le but qu'il faut désormais atteindre, là ce royaume où les hardis aventuriers trouveront des monceaux d'or.

Le sort en est jeté, la petite troupe n'a plus qu'un cœur et une volonté, le cœur et la volonté de son chef.

II

Les républiques de Tlascala et de Cholula que Cortez trouve sur son passage essayent en vain de lui résister; entraînées bientôt par ses promesses habiles, poussées par leur haine implacable contre les Mexicains, elles s'allient à lui et lui donnent de nombreux guerriers qui marchent à sa suite.

Cependant Montézuma a tremblé sur son trône puissant à l'aspect des étrangers ; car une ancienne prédiction annonce que des hommes d'une autre nature venus de l'Orient s'empareront de tout le pays. Ces étrangers qui vomissent le feu sur leurs pas sont les conquérants annoncés par la voix du destin. Montézuma ne se sent pas la force d'appeler ses guerriers au combat. Le sang humain fume et coule à flots sous les mains des sacrificateurs.

Mais rien n'arrête la marche de Cortez, ni les menaces des ambassadeurs, ni leurs présents de la part du monarque indien ; le chef espagnol

approche de Mexico. Le pays qu'il traverse est fertile et abondant ; de toutes parts s'élèvent des villes, coulent des rivières, apparaissent des champs cultivés. Des oiseaux d'un plumage éclatant, inconnus à l'Europe, voltigent de tous côtés ; les arbres sont couverts de fleurs ou chargés de fruits.

Bientôt la vaste plaine de Tenochtitlan (1) se

(1) La lettre suivante de Fernand Cortez, adressée à l'empereur Charles V, le 30 octobre 1520 est le plus précieux document qui ait été conservé sur Tenochtitlan.

« La province dans laquelle est située la résidence de ce grand seigneur Moctezuma (dit Cortès), est circulairement entourée de montagnes élevées et entrecoupée de précipices. La plaine contient près de soixante-dix lieues de circonférence, et dans cette plaine se trouvent deux lacs qui remplissent presque toute la vallée, car, à plus de cinquante lieues alentour, les habitants naviguent en canots. De ces deux grands lacs, l'un est d'eau douce et l'autre d'eau salée. Ils sont séparés l'un de l'autre par une petite rangée de montagnes qui s'élèvent au milieu de la plaine. Les eaux du lac se mêlent ensemble dans un détroit qui existe entre les collines et la haute Cordillère. Les villes et les villages nombreux construits sur les bords de ces lacs commercent entre eux par des canots, sans passer par la terre ferme. La grande ville de *Temixtitan* (Tenochtitlan) est fondée au milieu du lac salé, qui a ses marées comme la mer. Depuis cette ville jusqu'à la terre ferme, il y a

déroule à ses yeux éblouis avec cette splendeur de richesse et de fertilité dont le ciel a doué ces contrées bienheureuses. De tous côtés, ce

deux lieues, de quelque côté qu'on veuille y entrer; quatre digues y mènent; elles sont faites de main d'homme et ont la largeur de deux lances (vingt pieds environ). Temixtitan est grande comme Séville ou Cordoue; les rues, je ne parle que des principales, sont droites et larges. Mexico renferme plusieurs grandes places qui servent de marchés : un d'eux entouré de portiques, est plus grand que la ville de Salamanque. Soixante mille acheteurs ou vendeurs s'y trouvent réunis; il y a des rues uniquement occupées par des herboristes, par des orfévres, par des joailliers, par des charpentiers, par des peintres, etc. On remarque aux différentes entrées de la ville des barrières, près desquelles se tiennent plusieurs commis chargés de percevoir les droits imposés sur les marchandises et les objets de consommation. Le peuple y est mieux et plus élégamment habillé que dans les autres villes de l'empire, parce que le séjour du monarque et des grands seigneurs y a introduit des modes particulières et des habitudes plus recherchées. La noblesse surtout y déploie un grand faste: elle se fait porter en litière et suivre dans les rues par des esclaves. Les mœurs y ont beaucoup de rapports avec celles d'Espagne; on y remarque à peu près le même ordre et le même ensemble. La police de cette grande capitale frappe d'étonnement; elle semble merveilleuse chez une nation barbare séparée de tous les peuples policés et si loin de la connaissance du vrai Dieu. »

sont des cités florissantes; au milieu d'elles, la capitale de l'empire dont les temples et les édifices se reflètent dans les eaux limpides des lacs dont ils semblent sortir. Ce spectacle surprend et ravit par sa grandeur ces hommes qui n'aspirent qu'aux trésors qui leur sont promis. — Les beautés de la nature donnent malgré soi à l'âme humaine de nobles étonnements, dont elle ne peut se défendre, quelque possédée qu'elle soit par les plus cupides instincts.

Cortez s'arrêta, joignit les mains et remercia Dieu.

A mesure qu'il approchait de la capitale, les caciques et les gouverneurs entourés de brillantes escortes venaient le saluer avec respect et lui apporter des présents; mais au fond de tous les cœurs, comme dans celui du souverain, étaient l'amertume, la haine et l'espoir de la vengeance. Tous courbaient la tête devant la volonté du destin, mais s'indignaient qu'un si petit nombre de guerriers bravât ainsi la souveraine majesté d'un redoutable empire.

La première entrevue de Montézuma et de Cortez est pleine de démonstrations amicales. Le monarque indien lui fait apporter de nombreux et riches présents. Mais toutes ces dé-

monstrations et tous ces présents cachaient des projets perfides d'extermination (1). Cortez en

(1) Bernard Diaz, qui a écrit le récit de cette mémorable expédition, entre dans de grands détails sur l'arrivée de la petite troupe espagnole à Tenochtitlan.

« La litière sur laquelle était placé Moctézuma était couverte de feuilles d'or et surmontée d'un magnifique dais chargé de plumes vertes et que quatre seigneurs portaient sur leurs épaules; un grand nombre de nobles l'accompagnaient vêtus d'un long manteau d'étoffe de coton et portant tous sur la tête de grosses touffes de plumes de diverses couleurs. — Ils marchaient pieds nus, deux à deux, des deux cotés de la litière de Moctézuma, tenant en signe de profond respect leur yeux baissés à terre; — l'empereur, recouvert de ses habits royaux, portait sur le front une couronne d'or, de riches brodequins et un manteau constellé de lames d'or et de pierreries.

« Lorsqu'il fut à très-petite distance de Cortez, sa litière s'arrêta et les seigneurs de sa maison étendirent leurs manteaux sur la terre pour que les pieds du grand empereur ne touchassent pas le sol; — les quatre grands feudataires de la couronne le prirent dans leurs bras et le remirent au bras de son frère et de son neveu, qui le soutinrent respectueusement.

« Cortez était descendu de cheval, il alla au-devant de Moctézuma, et après lui avoir adressé quelques paroles, il lui passa au cou une chaîne d'or garnie de perles et de cristaux taillés, qu'il portait lui-même. Peu après un des officiers du monarque indien apporta au général deux colliers composés de coquilles de colimaçons, à chacun desquels pendaient huit mor-

2

fut prévenu. — Dans cette immense cité où il est pour ainsi dire emprisonné, lui, le vainqueur, avec une poignée de soldats, il n'est pas sans inquiétudes, car un mot de Montézuma, et la ville entière se lève contre lui. Si les Mexicains, comprenant toutes les ressources de défense qu'offre la disposition seule du terrain, brisaient les ponts, coupaient les chaussées et barricadaient les rues, tout moyen de retraite serait intercepté, et les masses des Indiens amoncelées suffiraient pour écraser, même sans combat, leurs ennemis. Cortez apprécie toute la gravité de cette situation. Pour conjurer l'orage qui le menace, il s'assure de la personne de Montézuma ; le souverain restera désormais entre ses mains, comme otage de la bonne foi des Mexicains.

Déjà le parti contraire qui tend à l'anéantissement des Espagnols, est puissant ; il est fomenté par Montézuma lui-même, qui aban-

ceaux d'or d'un demi-pied de long et bien travaillés. Moctézuma les lui passa au cou. Ce prince vint revoir dans la soirée le chef espagnol à la demeure où il avait été conduit et lui fit apporter de nouveaux présents d'or, de plumes et d'un grand nombre de pièces de coton qui furent apportés. »

donne ensuite les chefs au supplice que leur réservent les vainqueurs. Le faible monarque pressé par Cortez, s'est reconnu vassal du roi de Castille, s'obligeant à lui payer une redevance annuelle, mais l'orage gronde toujours, menaçant à chaque instant d'éclater sur les conquérants et de les ensevelir dans leur triomphe.

C'est alors qu'apparaissent à la Vera Crux les vaisseaux que commande Narvaez, chargé par le gouverneur de Cuba de se saisir de Cortez, ainsi que de ses principaux officiers, pour achever la conquête au nom et pour la gloire personnelle de Velasquez.

A cette nouvelle Cortez laisse à Mexico cent cinquante hommes sous le commandement d'Alvarado, un de ses officiers les plus énergiques et vole au-devant de Narvaez, qui s'est emparé de Cempoalla, sur le bord de la rivière des Canoas. L'aventurier espagnol est toujours l'homme des résolutions suprêmes, des coups d'audace qui arrachent insolemment la victoire à un ennemi confiant dans ses propres forces ; il fond à l'improviste sur les troupes de Narvaez, les défait complètement, s'empare de ses chevaux et de son artillerie, jette Narvaez dans les

fers et se fait reconnaître par ses troupes comme capitaine général.

III

Mais de grands événements qui devaient avoir les résultats les plus funestes, s'étaient passés dans la capitale du Mexique.

Le jour de la grande fête du dieu de la guerre, Alvarado, poussé par la cupidité, à la vue de l'or et des pierreries dont s'est ornée la noblesse mexicaine pour cette solennité, fond avec ses soldats sur les paisibles Indiens, les massacre pour les dépouiller, et s'empare ainsi de leurs joyaux les plus précieux. — Cet acte de barbarie fut le signal de la révolte, et peu s'en fallut que les Espagnols ne fussent tous anéantis par la fureur des Mexicains qui ne connaissait plus de bornes. Le retour de Cortez ne put rétablir la tranquillité dans les esprits.

Les attaques continuent chaque jour. — Il

semble que la terre enfante des soldats pour combattre ; l'exaspération du désespoir a remplacé la terreur. Les Indiens viennent se faire tuer sur la bouche même des canons. — La voix de Montézuma est méconnue par ses sujets, qui ont juré l'anéantissement des Espagnols. En vain ce malheureux roi veut les exhorter à la conciliation ; — c'est sa faiblesse, sa superstitieuse pusillanimité qui sont causes de tant de maux ; une grêle de flèches et de pierres est dirigée contre lui. Grièvement blessé, il meurt quelques jours après.

La position des Espagnols dans Mexico n'est plus tenable en face de cette irritation croissante qu'excitait davantage encore le nouveau souverain, successeur de Montézuma. Les Mexicains, instruits dans l'art de la guerre par leurs vainqueurs, sont devenus très-redoutables ; ils comprennent enfin ce que peut leur nombre sans cesse renaissant contre des ennemis épuisés par tant de combats successifs. Ils barricadent les rues et détruisent les ponts pour empêcher la retraite que méditent les Espagnols. Cortez a en effet décidé qu'il profiterait des ombres de la nuit pour s'éloigner de la ville. Sa troupe, surprise par les Indiens, combat en désespé-

rée, mais un petit nombre de fantassins et quelques cavaliers échappent seuls au massacre. — Cette nuit fatale fut appelée *Noche triste.*

Au lever du jour, le malheureux Cortez put apprécier le coup terrible qui le frappait au milieu des enivrements de son triomphe, et des larmes amères s'échappèrent de ses yeux, en voyant autour de lui les tristes débris de sa petite armée couverts de sang et de blessures.

Bientôt il se trouve de nouveau à Otomba en face d'ennemis innombrables, qui veulent lui barrer le passage. Il fait une trouée sanglante au milieu d'eux et arrive enfin à Tlascala, sa fidèle alliée. Là, le chef espagnol aussi intrépide dans sa résolution que le premier jour de son débarquement sur les côtes du Mexique, reconstitue ses moyens d'attaque et forme une armée redoutable à l'aide de ses puissants alliés, dont la victoire passagère des Mexicains a encore augmenté la haine.

Pendant ce temps, la capitale de l'empire s'entoure de défenses. Les Mexicains sont résolus à périr plutôt que de voir une seconde fois le sol de cette ville qu'ils ont fondée foulé par leurs ennemis.

Guitlahuatzin est mort. Un neveu de Montézuma, Guatemotzin, l'a remplacé sur le trône; il excite et prépare ses nombreux guerriers au combat.

IV

Le 31 mai 1521, l'attaque commence; les Espagnols combattent avec une grande valeur, mais les Indiens résistent avec ténacité. — Quant un peuple superstitieux est décidé à mourir, la victoire est difficile; il faut la ramasser dans des flots de sang.

Depuis plus d'un mois dure cette résistance héroïque et désespérée; mais peu à peu les assaillants qui ont pour eux la tactique et l'organisation militaires, gagnent du terrain et resserrent de plus en plus les Mexicains. — Le sol jonché de cadavres empoisonne l'air de miasmes pestilentiels. L'heure de la prise de Mexico a sonné, et les Espagnols pénètrent dans l'intérieur de la ville, qui offre le plus affreux spectacle de dé-

solation. — Les vivants ne sont plus que des spectres affamés mêlés aux morts; l'empereur tombe au pouvoir de Cortez. — Alors de tous côtés la résistance cesse, et les armes tombent des mains mourantes des assiégés.

Mais l'avidité des vainqueurs fut trompée, car la ville renfermait peu de trésors: cent vingt mille onces d'or furent à peine ramassées au milieu des débris. — La fureur des soldats ne connaît plus de bornes, ils demandent à grands cris que l'infortuné empereur Guatemotzin soit mis à la torture pour déclarer où il avait caché ses trésors. Cortez veut en vain résister. On ne craint pas de l'accuser hautement d'avoir partagé avec l'empereur les dépouilles des vaincus. — Guatemotzin attaché à un arbre, est pendu par les pieds sur des charbons ardents, ainsi qu'un de ses principaux officiers. — Mais devant cette horrible torture, le courage et le mutisme du monarque indien ne se démentent pas, et son regard calme et fier brave ses bourreaux. Seulement, en entendant les cris de douleur que proférait son compagnon de supplice, il détourne faiblement la tête de son côté et lui dit :

« — Et moi, suis-je donc sur des roses? »

C'en était fait de l'empire du Mexique.

Après la prise de la capitale, quelques provinces seules tentèrent encore une faible résistance, mais la cruauté des châtiments qu'imposaient les vainqueurs pour terrifier leurs ennemis, établit sur toute l'étendue de l'Empire leur domination absolue.

Cortez, en agissant ainsi, obéissait à une nécessité politique : il voulait étouffer dans le sang le germe de toute tentative de révolte et prévenir le retour des désastres qui avaient accablé son armée. — Il ne faut pas juger avec nos idées européennes ce qui se passait il y a trois siècles, au milieu de peuples barbares qui égorgeaient sans pitié, sur les autels de leurs dieux, les prisonniers tombés entre leurs mains.

Sur des soupçons plus ou moins fondés, l'empereur Guatemotzin et les caciques prisonniers avec lui furent impitoyablement mis à mort. De semblables captifs embarrassaient le vainqueur. — C'était un drapeau qu'il fallait briser, un dernier souvenir du passé qu'il fallait anéantir. — La mort s'en chargea.

Le grand empire du Mexique était définitivement rangé sous la domination espagnole, mer-

veilleuse conquête qui n'empêcha pas Fernand Cortez d'être abreuvé d'amertumes et de dégoût. L'envie ne tarda pas à amener l'ingratitude, on oublia les services du conquérant pour écouter les accusations de ses ennemis, qui le représentaient comme un sujet impatient du joug de la fidélité. — Après avoir été capitaine général et gouverneur de la nouvelle Espagne, Fernand Cortez, tombé dans la disgrâce, mourut oublié et méconnu dans un village aux environs de Séville.

CHAPITRE IV

I

Soixante-deux vice-rois gouvernèrent successivement le Mexique, qui s'appela : la *Nouvelle Espagne*. La civilisation européenne apporta à ces contrées ses bienfaits, ses progrès matériels pour l'exploitation et l'agrandissement des richesses inépuisables qu'elles avaient dans leur sein, mais les Espagnols firent peser sur ce pays un joug de fer.

Les vice-rois étaient des souverains absolus dont l'autorité suprême n'avait de limite que leur volonté. Peu en profitèrent pour faire le bien, le plus grand nombre n'eut pour but que de tirer de grandes richesses personnelles de cette nouvelle colonie. Les entreprises des tribus indiennes voisines qui s'étaient maintenues

dans un état presque complet de barbarie, inquiétèrent seules quelquefois les dominateurs dans leur paisible et riche conquête : mais ces événements partiels n'eurent aucune importance sur la marche des événements ; de tous côtés la fortune souriait aux Espagnols. — Une colonie fut portée aux îles Philippines, différents comptoirs se formèrent à Manille, et un commerce actif s'établit presque sur tous les points de ces vastes contrées.

Les grands mouvements politiques du monde européen arrivaient comme de faibles échos dans ces pays lointains, et les querelles sanglantes des nations entre elles passaient comme des souffles frémissants, sur ce peuple courbé sous une domination despotique et livrée à l'inquisition la plus sévère.

Les hautes autorités de la nouvelle Espagne loin de s'occuper du bien-être moral des masses, regardèrent au contraire comme une mesure politique de les maintenir dans l'ignorance ; c'était une garantie de sécurité pour le gouvernement qui sentait remuer dans la population asservie cette aspiration instinctive vers l'indépendance. Il est facile de comprendre quelle irritation croissante de semblables cruautés entre-

tenaient dans les esprits déjà portés à la haine lorsque la révolution de 89 éclata en France, une agitation soudaine parcourut le monde. — Les autorités espagnoles redoutèrent la commotion de cette grande crise politique et redoublèrent de despotisme et d'irascibilité : « Ainsi (écrit M. de Humboldt) on crut voir le germe de la révolte dans toutes les associations qui avaient pour but de répandre les lumières ; on prohiba l'établissement des imprimeries dans des villes de quarante à cinquante mille habitants ; on considéra comme suspects d'idées révolutionnaires de paisibles citoyens qui, retirés à la campagne, lisaient en secret les ouvrages de Montesquieu, de Robertson ou de Rousseau. Lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France, on traîna dans les cachots de malheureux Français qui étaient établis au Mexique depuis vingt ou trente ans. Un d'eux, craignant de voir renouveler le spectacle barbare d'un auto-da-fé, se tua dans les prisons de l'inquisition. Son corps fut brûlé sur la place de Quemadero. A la même époque, le gouvernement local crut découvrir une conspiration à Santa Fé, capitale du royaume de la Nouvelle-Grenade ; on y mit aux fers des individus qui, par la voie du com-

merce avec l'île de Saint-Domingue, s'étaient procuré des journaux français; on condamna à la torture des jeunes gens de seize ans, pour arracher des secrets dont ils n'avaient aucune connaissance. » — En vain les vice-rois cherchaient ainsi à séparer du reste du monde cette importante colonie; quelques soins qu'ils prissent pour empêcher le bruit du mouvement des idées de parvenir jusqu'à elle, le jour n'était pas éloigné où le cri d'indépendance allait parcourir, comme un écho électrique, le vaste plateau d'Anahuac. — Ce cri réveilla dans tous les cœurs une fièvre de lutte qu'avivaient encore les souvenirs de haine et de vengeance amassés depuis si longtemps dans les familles, fatal héritage qu'une génération de trois siècles avait légué à ses descendants. Ce jour-là, tout le fiel amoncelé remonta comme un flot amer au cœur de la nation, et l'étendard de la révolte que leva Hidalgo, le curé de Dolorès, sembla e signal attendu.

Malheureusement pour le Mexique, ce jour fut le commencement d'une ère sinistre de révolutions successives qui depuis lors n'a cessé d'ensanglanter ce pauvre pays. — Liberté! indépendance! que d'ambitions secrè-

tes, que de rivalités fatales, que de passions mauvaises, que de cupides instincts se cachent sous ton manteau !

En écrivant la *Campagne d'Italie de* 1859, cette guerre de l'indépendance contre la domination étrangère, nous avons dit ce que nous répétons aujourd'hui, car les dominateurs marchent toujours sur la même pente fatale ; la même destinée les pousse, la même nécessité les condamne.

« Toutes les fois qu'une nation quelconque attache à soi par la conquête un élément étranger, cette nation ne peut maintenir son autorité que par la force ; c'est ainsi seulement qu'elle intimidera les sourdes agitations dont ni bienfait ni menace ne pourront jamais arracher le germe.

« C'est l'histoire indiscutable de toutes les conquêtes. Demandez-le à César, à Annibal, à Napoléon, à tous les conquérants (1). »

Nous n'entrons point dans le détail des causes qui entretinrent dans les cœurs cette répulsion instinctive qui de la nation conquise monte

(1) CAMPAGNE D'ITALIE. — *Causes de la guerre d'Italie.* Première partie, pages 8 et 9. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix.

à la nation conquérante. C'est une grande et philosophique étude à laquelle s'est livré le savant M. de Humboldt, avec la profondeur de son esprit et l'autorité de son nom : qu'il nous suffise d'en constater les résultats.

II

Le vice-roi représentant le souverain était le chef de l'administration entière du pays ; il présidait le conseil, nommait à tous les emplois vacants, la sanction royale réservée. — Mais le roi des Espagnes pouvait-il contrôler les nominations faites dans les colonies étrangères rangées sous son sceptre ? Quelques-uns l'essayèrent, mais y renoncèrent bientôt. Le bien qu'ils voulaient faire s'arrêta en chemin. Le vice-roi commandait l'armée et décidait en conseil de guerre de toutes les questions militaires.

Cependant cette autorité si puissante avait comme contre-poids un tribunal suprême appelé *audiencia.* — Cette cour possédait aussi de grands pouvoirs et correspondait directe-

ment avec le grand conseil de l'Inde, tribunal redoutable qui étendait son autorité sur toutes les affaires des colonies. Mais les vice-rois et les membres de l'*audiencia*, tous Espagnols, étaient dévoués, avant tout, aux intérêts de l'Espagne. Pour qu'ils ne pussent s'attacher au sol mexicain, il leur était défendu de s'y marier et d'y acquérir aucune propriété.

Les pouvoirs rivaux, établis pour se contrôler mutuellement, étaient des ennemis jaloux qui n'aspiraient qu'à se combattre. Mais de quelque côté que se tournassent les intéressés dans les classes inférieures, ils ne rencontraient qu'une administration despotique, sévère et cruelle; la protection n'était nulle part.

A l'époque dont nous cherchons à retracer le récit, la France était en pleine révolution. Les vice-rois, nous l'avons dit, sentaient venir à eux ce frémissement du monde européen, et ils crurent dominer la situation en redoublant de rigueur et d'absolutisme. — Dans toutes choses, même les plus indifférentes, leur esprit inquiet croyait trouver le germe d'un complot contre l'autorité royale. « Les persécutions auxquelles ils se livrèrent (écrit M. de Humboldt) aigrirent davantage encore les esprits; le mécontente-

ment couvait encore, mais il ne fallait qu'une étincelle pour le faire éclater. »

Cette étincelle jaillit des événements qui signalèrent l'année 1808, et placèrent la couronne d'Espagne sur la tête de Joseph Bonaparte, un des frères de Napoléon. — L'Espagne livrée à l'anarchie se débattait sous l'étreinte du colosse guerrier, nouveau César, qui menaçait de conquérir le monde. — En face de cet état de choses, le Mexique livré pour ainsi dire à lui-même, fit appel à ses propres forces ; des juntes séparées et rivales se formèrent dans les provinces. Le vice-roi Iturrigaray, frappé des dangers que devaient engendrer les divisions entre Créoles et Européens, proposa la création d'une junte centrale dont les membres représenteraient toutes les provinces.

L'*audiencia* vit dans ce fait une atteinte à ses droits et aux priviléges des Espagnols ; elle résista. Un complot s'organisa. Au milieu de la nuit, les conjurés forcèrent le palais du vice-roi, s'emparèrent de sa personne et le firent embarquer pour Cadix. — Toute fusion entre les Américains et les Espagnols devenait impossible. Deux factions divisaient le Mexique, d'autant plus animées, qu'il s'agissait pour l'une de son

ancienne domination, pour l'autre de ses intérêts les plus chers.

III

Si, d'un côté, les Espagnols armés sur tous les points se préparent à la lutte, les indigènes conspirent et les ramifications de ce complot gagnent les provinces les plus éloignées; l'*audiencia* est devenue souveraine; elle agit sans contrôle : elle sent le sol trembler sous ses pas et sa violence ne connaît plus de bornes. L'arrivée au pouvoir du nouveau vice-roi Vénégas ne changea rien à l'irritation des esprits. — L'élan était donné.

Nous sommes en 1810, la conjuration qui a échoué l'année précédente à Valladolid a passé du Mechoacan dans l'État de Guanaxuato. — Le chef de cette révolte qui commença à bouleverser le Mexique s'appelle Hidalgo. — C'est un vieillard; né en 1747, il a donc plus de soixante ans, mais il a l'énergie et la volonté persistante de la jeunesse. Bientôt il a autour de lui une armée, mélange étrange d'Indiens,

de Créoles et de gens de toutes classes que l'espoir du pillage attirait, bien plus que la grande cause de la nationalité. — C'est là une des tristes nécessités des révolutions, de recruter partout pour le triomphe de leur cause des hommes sans aveu et des soldats indignes.

Partout où passe Hidalgo, l'insurrection se lève, les villes lui ouvrent leurs portes ; mais il faut qu'il répande l'or à pleines mains, pour maintenir auprès de lui ses partisans avides, et venir en aide aux populations misérables des villes qui se réveillent à sa voix.

Guanaxuato renferme de grands trésors métalliques appartenant aux Espagnols. Hidalgo se présente audacieusement devant cette place avec son étrange ramassis de combattants armés de couteaux, de massues, de haches, de piques, de frondes, de mousquets ; l'air retentit de cris féroces.

Le combat s'engage ; — il est terrible et sanglant ; le gouverneur est tué à la tête de ses soldats, et pendant que la garnison résiste en désespérée, la population indigène appelle à grands cris Hidalgo. La lutte est devenue impossible, les assiégeants s'élancent dans le fort et dans l'intérieur de la ville.

Le massacre a succédé au combat : cette horde indisciplinée n'obéissant qu'à ses instincts sauvages veut venger en un jour tant d'années de haine et d'oppression. — Les Indiens surtout tuent et tuent sans pitié ; Hidalgo n'essaya pas d'arrêter les flots de sang qui coulaient autour de lui. Plusieurs millions de dollars furent le résultat de la victoire. Cet immense butin donna une force nouvelle à l'insurrection, en même temps que la nouvelle de la prise de Guanaxuato consternait les Espagnols à Mexico. Vénégas réunit toutes ses forces, rassemble toutes ses ressources et appelle à la hâte vers la capitale les troupes cantonnées sur différents points, car malgré la confiance aveugle et insensée des membres de l'*audiencia*, la gravité de la situation ne lui échappe point.

Le curé Hidalgo a pris le titre de généralissime des armées mexicaines; un de ses plus braves officiers, Allende, est capitaine général. Cette armée s'avance rapidement sur Mexico, dont Vénégas défend les approches avec un corps de sept mille hommes à peine. Les révoltés en comptaient près de cinquante mille ; mais chefs et soldats n'ont pas la moindre notion de la guerre, et l'indiscipline la plus

complète règne dans leurs rangs tumultueux. Pourtant ils battent complétement un des généraux du vice-roi, qui les rencontre près de la montagne de Las Cruces. Mais cette victoire chèrement payée laisse un grand nombre de morts sur le champ de bataille. Si, profitant de ce nouveau succès, Hidalgo eût jeté ses masses indomptées sur Mexico, où le parti révolutionnaire comptait au sein de la population de très-nombreux partisans, c'en était fait du gouvernement royal; mais parvenu sur les hauteurs de Santa Fe, le chef es rebelles prévoyant sans doute qu'un échec jetterait la désorganisation dans ses troupes, qui offrent déjà toute la confusion et le désordre d'une armée mal tenue, s'arrêta, n'osant pas affronter les chances d'un siége et surtout celles d'un assaut redoutable à livrer.

Apprenant d'un autre côté qu'un des généraux royalistes Calleja accourait en toute hâte pour protéger la capitale, et le prendre par derrière, il se rappelle la victoire de Las Cruces, et court à sa rencontre; mais la marche de cette horde indisciplinée s'exécute avec un désordre que les chefs sont impuissants à comprimer.

IV

Les deux armées sont en présence.

Hidalgo dans une position favorable sur une montagne qui domine le village d'Aculco et tout le pays environnant, se dispose à combattre. Mais cette fois la victoire abandonne les révoltés; Calleja taille en pièces les troupes d'Hidalgo, qui s'enfuient confusément. La cavalerie espagnole, sous les ordres du comte de la Cadena, poursuit les fuyards et en fait un grand carnage.

Cette bataille, si fatale aux révoltés, se livrait le 7 novembre 1810; elle ranima le courage abattu des royalistes et arrêta bien des indécisions et des défections qu'une nouvelle défaite eût jetées dans le parti contraire.

Pendant qu'Hidalgo gagne en toute hâte la route de Valladolid et rassemble autour de lui ses hordes débandées, son lieutenant Allende, rentre à Guanaxato où Calleja le suit. Le géné-

ral espagnol s'empare de cette ville et se venge par les plus horribles cruautés des massacres de l'armée révolutionnaire. Femmes, enfants, vieillards étaient traînés sur la place publique et impitoyablement égorgés ; le combat était fini, et de toutes parts retentissaient les cris déchirants des malheureux se débattant aux mains de leurs bourreaux. — Affreuse guerre de représailles, où le sang coulait sans profit pour la cause au nom de laquelle s'armaient les populations. Plus de pitié à espérer ! — des deux côtés les prisonniers sont massacrés.

Hidalgo a réuni autour de lui de nouveaux partisans. — La défaite d'Aculco est loin d'avoir abattu son courage ; homme résolu et entreprenant ; il est prêt à recommencer la lutte. — Le triomphe des Espagnols a doublé sa haine ; plusieurs villes se déclarent pour lui ; il occupe Guadalaxara et y réorganise son armée. — D'abord il a une vengeance à exercer, et il ordonne la mort de tous les Espagnols arrêtés par son ordre à Guadalaxara. Chaque nuit on emmène un certain nombre de ces malheureux dans les montagnes, et on les assassine. Apprenant l'approche de Calleja, le chef des indépendants vient camper à douze ou

quinze lieues de la ville, sur un point qu'il fortifie.

Bientôt les deux armées sont encore en présence. — L'attaque des royalistes est terrible; les révoltés soutiennent bravement le choc de leurs ennemis, et le combat s'engage avec un acharnement sans égal. — Le souvenir de tant de sang versé enivre et affolle les combattants. Mais cette fois encore les troupes d'Hidalgo sont vaincues et mises en déroute; le champ de bataille est couvert de leurs morts.

Il fallait l'énergique caractère de ce chef pour ne pas se courber sous le découragement le plus profond à la vue des débris sanglants de cette nouvelle armée qu'il venait à peine d'organiser; il se dirige dans les provinces de l'intérieur, marquant son passage par des massacres et appelant à lui les soldats de l'indépendance. Au moment où il gagne vers les frontières des États-Unis, espérant y rassembler de nouveaux partisans pour recommencer la guerre, un de ses officiers, Elisondo, le livre à ses ennemis, lui et plusieurs chefs qui l'accompagnaient. — Ce fut le 21 mars 1811. Conduit à Chihuahua, il est mis à mort quelques mois après.

Tel fut le premier acte de ce drame terrible qui arma les unes contre les autres, les populations du Mexique.

CHAPITRE V

I

Après la mort du prêtre Hidalgo, les révoltés parcoururent le pays avec des bandes armées, et sur tous les points se renouvelèrent le pillage et les massacres. Seulement, la révolution n'avait plus de tête ; les guérillas occupaient seuls toutes les communications, et sans ordre régulier dans leurs mouvements, battaient le pays au hasard.

Mais bientôt, un nouveau chef apparut : ce chef était un des principaux généraux du curé de Dolorès; il s'appelait le curé Morelos. — Actif, énergique, d'une bravoure éclatante; il n'avait pas l'implacable cruauté de son prédécesseur. — Il combattait, mais ne massacrait pas après le combat. — Il eut bientôt réuni à son appel

les bandes éparses des anciens lieutenants d'Hidalgo, et organisé le mouvement révolutionnaire. A son début, la victoire accompagna ses pas, mais ces victoires stériles n'avançaient point la cause de l'indépendance, qui se débattait en vain dans le sang de ces combats partiels.

Toutefois, il était évident que les forces vives de l'Espagne s'usaient dans cette lutte sans issue, et les années en s'écoulant, loin d'éteindre les haines de la nation indignée contre les Européens, semblaient raviver les ressentiments. Parmi tous les généraux espagnols, le général Calleja surtout se signala par des cruautés sans exemple, et sa froide et implacable barbarie contribua à donner à cette guerre un cachet de sauvagerie qui soulève le cœur. Les malheureuses villes prises et reprises, étaient doublement ensanglantées par de funèbres représailles; — la désolation régnait partout; l'espérance n'était nulle part. Les vainqueurs de la veille devenaient les vaincus du lendemain; mais toujours chaque fois la mort avait sa large part.

Cette seconde période offre cependant au milieu du bouleversement général des actions de guerre sérieuses.

Ainsi, le siége de Caauta est resté célèbre dans l'histoire sinistre de cette guerre.

Morelos déploya une énergie de défense qui lui fait le plus grand honneur. — Il savait bien que la place tôt ou tard tomberait entre les mains de ses ennemis; pour l'honneur de la cause à laquelle il avait voué sa vie, il voulut résister jusqu'à la dernière extrémité. Pendant soixante-cinq jours, il tint tête aux Espagnols avec autant d'habileté que de résolution énergique; mais la famine vint à son tour exercer ses ravages et rendre impossible une plus longue résistance. Ce cruel fléau décimait plus les assiégés que le fer ou le feu de l'ennemi; — Morelos résolut d'abandonner la ville, et dans la nuit du 2 mai, il opéra sa retraite avec la plus grande partie de la population, trop certaine du sort qui lui était réservé; cette retraite fut si habilement exécutée que les Espagnols ne purent s'y opposer. Calleja, furieux en apprenant la fuite de ses ennemis, massacra dans la ville abandonnée tous ceux qui n'avaient pu s'échapper et se déshonora par les plus lâches exécutions; — meurtres inutiles qui souillaient la cause de l'Espagne.

II

Morelos reprit bientôt l'offensive presque partout, et pendant qu'il s'emparait d'un grand nombre de villes, ses guérillas parcouraient en vainqueurs toute la partie du Mexique située entre Jalapa et Vera Cruz. — Le gouvernement espagnol ne vit pas sans de sérieuses inquiétudes ce développement redoutable de l'armée révolutionnaire. La pensée constante de Morelos était de constituer un gouvernement populaire et régulier. Un congrès composé de députés élus par les provinces qui s'étaient déclarées pour la révolution, ouvrit sa première session le 13 septembre 1813, et déclara l'indépendance du Mexique.

Cette indépendance, il faut la conquérir, et Morelos auquel se joignent chaque jour de nouveaux partisans court aux combats qui l'attendent. — Il voit de tous côtés la fortune des armes lui sourire et ne doute plus du triomphe de sa cause.

La journée de Palmar fut pour lui un grand triomphe dont le souvenir est resté gravé dans cette guerre de quatorze ans. Matamoros, un des généraux de Morelos, anéantit entièrement un régiment espagnol arrivé récemment à la Vera Cruz. A ce moment là, les insurgés sont les maîtres de plus de la moitié du Mexique.

Mais l'heure des revers devait aussi sonner pour ce nouveau chef révolutionnaire, et la fortune l'abandonna tout à coup.

Devant Valladolid, il est repoussé avec de grandes pertes; à Puruaran il est battu une seconde fois par Iturbibe, que nous verrons plus tard jouer un rôle important dans cette histoire. — Matamoros, le vainqueur de Palmar, est fait prisonnier, et Calleja, qui a remplacé Vénégas dans la vice-royauté, le fait fusiller, refusant tous les prisonniers qui lui sont offerts en échange. Un autre général Miguel Bravo, meurt sur l'échafaud à Puebla. — Morelos, un instant si redoutable devait suivre de près ses lieutenants et, comme eux prisonnier, subir le même sort.

Quelque énergie puissante qu'il déploie, il ne peut conjurer le sort contraire; il lutte, il lutte toujours. Brisé par tant de revers succes-

sifs, mais non découragé, tant qu'il lui restera un souffle, il veut combattre sur les ruines de sa fortune passée.

Tout l'abandonne ; qu'importe !.. il peut au moins protéger le congrès que traquent les troupes espagnoles; placé à l'arrière-garde, il fait face à ses ennemis et les combat avec une grande valeur. Mais surpris aux environs de Temescal par le chef royaliste don Manuel Concha, il tombe entre les mains des Espagnols. Ce général lui témoigna les plus grands égards et le traita avec cette noblesse de cœur qui s'allie toujours dans les âmes élevées aux tristes et rigoureux devoirs du soldat. — Cette estime que Concha montra à Morelos ne se démentit pas un seul instant jusqu'aux derniers moments de ce chef infortuné.

La prise de Morelos était un événement trop important pour que les Espagnols ne donnassent pas à sa mort une grande solennité, afin de décourager et de frapper d'un coup mortel le parti dont cet homme intrépide était l'âme. Morelos se montra dans la prison calme et résigné, comme il l'avait été sur les champs de bataille. — Condamné à mort, il subit la dégradation des ordres sacrés, et fut fusillé derrière l'hô-

pital de San-Christoval le 22 décembre 1815.

Sa mort plongea dans la consternation le parti de l'indépendance, car chacun comprit la perte que venait de faire cette cause qui s'était pour ainsi dire incarnée en lui. — Redouté par ses ennemis, estimé de tous pour sa bravoure, sa droiture, la noblesse et la loyauté de son caractère, Morelos s'était placé bien au-dessus du fanatique Hidalgo, et peu s'en fallut qu'il ne réalisât ce beau rêve d'indépendance qui neuf ans plus tard rendait le Mexique à sa nationalité, en lui donnant une constitution libérale. Il avait su prendre assez d'influence, pour dominer les rivalités ambitieuses des diverses fractions de cette armée dispersée sur l'étendue d'un immense territoire et pour donner un même but aux efforts de tous. — Cette unité d'action qui doublait la force en disciplinant les intérêts divers, disparut quant il eut cessé de vivre; la confusion dans les idées, la dissidence entre les généraux reparurent et firent perdre en peu de temps aux révoltés tout le prestige dont les avait entourés le chef habile qu'ils venaient de perdre. — Le congrès institué par Morelos ne tarda pas à être dissous, et cette dissolution généralisa, pour ainsi dire, le désordre.

III

Pendant cette désorganisation morale et matérielle de l'armée indépendante, des renforts arrivèrent de l'Espagne au vice-roi ; ces renforts coïncidant avec le découragement des partisans de l'insurrection mexicaine, firent rapidement regagner au parti royaliste tout le terrain perdu et reconnaître son autorité méconnue. — Les différents chefs des révoltés dispersés, traqués de toutes parts cherchèrent un refuge, les uns dans la soumission, les autres dans la fuite.

Ce fut dans ces circonstances défavorables qu'apparut le jeune et vaillant Mina, qui voulut rallier les tronçons épars de la révolution. Mais il faut le dire, ce ne fut point un sentiment patriotique qui lui mit les armes à la main pour la cause de l'indépendance ; ce n'était pas le mot liberté qui était gravé dans ce cœur, mais le mot triste et fatal : vengeance. — Mina était Espagnol. Après avoir, ainsi que son père, servi

son pays avec éclat contre Napoléon, il fut fait prisonnier et ne retrouva sa liberté qu'en 1814. Mécontents de l'absolutisme de Ferdinand VII, les deux Mina organisèrent une conspiration qui échoua; forcés de s'exiler, ils se réfugièrent en Angleterre. Les partisans de l'indépendance du Mexique virent dans ce jeune homme ardent et résolu un drapeau qui pouvait ranimer les esprits abattus et rallumer le feu de la révolte près de s'éteindre. Pour Mina, c'était se venger de l'ingratitude d'un souverain oublieux et se vouer à une noble cause; mais cette noble cause lui faisait combattre son pays et verser le sang de l'Espagne sa patrie; cette pensée ne l'arrêta pas. — Il sentait cependant cette position cruelle lui peser comme un remords, et en cherchant à l'atténuer, il se rendit suspect à une partie de la population indigène.

Dès qu'il eut réuni autour de lui quelques troupes résolues, il entra en campagne et entreprit de se relier aux insurgés du Baxio; il lui fallait traverser cette partie du Mexique appelée (*Tierra caliente*) la terre chaude et affronter bien des misères et des souffrances. Il livra plusieurs combats heureux contre les

troupes espagnoles, et finit par entrer en communication avec une fraction révolutionnaire du Baxio.

Mais ce nouveau chef de la révolution n'avait qu'un tout petit nombre de soldats, soldats mal équipés et mal armés, quatre cents hommes au plus. — C'est avec cette troupe si inférieure en nombre qu'il rencontre l'ennemi entre San Felipe et San Juan. La victoire se rangea pourtant du côté du jeune Mina et le commandant de la province, Castanon, fut tué dans l'action. — Cette victoire, empêcha les Espagnols de traiter plus longtemps Mina comme un aventurier sans conséquence. Le vice-roi Apodaca s'en émut sérieusement; mais il semblait que la fortune se fît un jeu d'élever, dès le début, ces champions de l'indépendance, pour les précipiter ensuite plus sûrement dans l'abîme.

IV

Quelques défaites partielles vinrent assombrir bientôt l'heureuse étoile du nouveau chef de la révolte. — Cerné dans la ville de Sombrero, il comprit que toute résistance était inutile, car plusieurs de ses meilleurs capitaines avaient déjà trouvé la mort dans des attaques tentées contre les assiégeants. Sombrero tomba au pouvoir de l'ennemi. — Alors recommencèrent les scènes sanguinaires et féroces dont nous avons déjà retracé le récit; les vainqueurs atteignirent les fuyards au milieu de leur retraite et égorgèrent avec la plus odieuse barbarie les femmes et les enfants.

La prise de cette ville et les massacres qui suivirent portèrent un coup fatal à Mina, qui essuya encore un nouveau revers en combattant les troupes du colonel espagnol Orrantia.

Le jeune chef rallia deux cents soldats, comme lui résolus à mourir, et se faisant un sanglant passage à travers les lignes enne-

mies, parvint à gagner Jauxilla, où il réunit de nouveaux combattants. Il se porte aussitôt sur Guanaxuato; mais ses troupes mal disciplinées, recrutées à la hâte, et privées de cette homogénéité qui fait la principale force d'une armée, ne répondirent pas à ce qu'il attendait d'elles. — L'audace et la confiance leur manquaient.

Mina découragé prit avec quelques-uns de ses plus fidèles le chemin d'un rancho appartenant à l'un des partisans de l'insurrection. Mais le colonel Orrantia était sur ses traces, sa retraite fut découverte, l'hacienda cernée et le malheureux Mina fait prisonnier.

Le vice-roi instruit de cette importante nouvelle ne fit pas longtemps attendre l'ordre de sa mort. — Mina fut fusillé le 11 novembre 1817, à l'âge de vingt-huit ans.

Un instant Apodaca avait tremblé, car la jeunesse, la valeur et les qualités militaires que possédait ce jeune chef, pouvaient attirer à lui de nombreux partisans, si la victoire fidèle lui eût laissé le temps d'acquérir sur l'esprit de la nation une juste influence. Aussi sa mort fut célébrée comme un événement public, et des *Te Deum* d'actions de grâces re-

tentirent dans toutes les églises de Mexico.

Pour réussir, il avait manqué à Mina d'avoir habité le pays dans lequel il s'était lancé avec la folle témérité d'un cœur intrépide. La connaissance des hommes et des ressources dont il disposait, lui eussent appris à ne pas croire aveuglément aux promesses stériles d'un soulèvement général, illusions qui se changeaient vite en désenchantements. — Au lieu de rencontrer sur ses pas ce courage et ce dévouement héroïques qui seuls font les révolutions, il trouva les masses découragées et sans foi. Epuisées par tant d'années de luttes inutiles, elles ne se rattachaient que par lambeaux épars à cette cause qui avait déjà versé tant de sang. Mina était pour tous un étranger, plus peut-être, un inconnu, et cette sympathie si précieuse et si impérieusement nécessaire à ceux qui veulent remuer les populations sur leur passage lui avait fait complètement défaut.

Après la mort de Mina, la junte patriote menacée dans la petite ville de Jauxilla où elle s'était réunie chercha un refuge dans les terres chaudes de l'intendance de Valladolid.

La triste fin des trois chefs successivement tombés au pouvoir des Espagnols avait porté

l'effroi dans tous les cœurs. L'armée de l'indépendance était désorganisée. Les bandes de guérillas, écume de ce parti démoralisé, parcouraient les campagnes se livrant au brigandage, au meurtre et au pillage. Toutes les villes et toutes les places fortes avaient été successivement reprises par les royalistes. Les chefs avaient disparu ou avaient succombé.

Le vice-roi Apodaca, créé comte de Venadito après la capture de Mina, écrivait en Espagne : « L'insurrection est morte. » Il se trompait, l'insurrection n'était pas morte ; elle s'était réfugiée patiente et résignée au fond des âmes qui rêvaient le noble réveil de la patrie. — Dans les populations décimées, l'horreur et la haine qu'inspirait le joug des Espagnols s'étaient accrues de tout le désespoir de leur défaite et du cruel souvenir des atrocités commises par les chefs et les soldats royalistes, tristes représailles des massacres auxquels s'étaient impitoyablement livrées les bandes insurrectionnelles.

La révolution attendait, et l'abîme se creusait davantage.

Si l'Espagne, renonçant au système de domination despotique par lequel elle croyait s'as-

surer la conservation de ses possessions dans les colonies, eût donné au Mexique des institutions libérales, peut-être eût-elle conjuré l'orage qui grondait sourdement et devait éclater tôt ou tard dans un jour de tempête. Mais le gouvernement, aveugle comme tous les gouvernements dominateurs, s'endormit dans son triomphe, et le succès refusé au fanatique Hidalgo, au puissant Morelos, à l'intrépide Mina fut réservé à la trahison. — Étrange volonté du destin, qui choisissait le plus indigne pour en faire un triomphateur.

CHAPITRE VI

I

Telle était donc la situation de ce que l'on pourrait appeler : la question espagnole au Mexique. La révolution tenait ses conciliabules secrets pendant que la tranquillité semblait régner à la surface. Seulement ceux qui voulaient le renversement de la domination espagnole étaient divisés dans leurs opinions sur la forme du gouvernement futur. Les ambitions, les rivalités, les irritations jetaient le trouble dans ces réunions où les passions les plus exaltées discutaient l'avenir du Mexique.

Le colonel Iturbibe fut envoyé par le vice-roi à la tête de troupes assez considérables pour rallier à lui les mécontents et maintenir dans les provinces l'autorité royale, en promettant

des réformes prochaines. — Don Augustin Iturbibe, de race créole, avait combattu avec succès contre Hidalgo et Morelos, il les avait brillamment vaincus à Valladolid et à Puruaran et s'était même fait remarquer par des traits d'une féroce cruauté. — Iturbibe entrevit sans doute que la ruine du parti espagnol était proche; et trahissant la mission que lui avait confiée Apodaca, passa du côté de la révolution. Depuis plusieurs années, en la combattant, il en avait étudié les éléments divers et apprécié les ressources puissantes qu'elle pouvait appeler à son aide, si un chef habile savait réunir sous le même drapeau les troupes créoles et le noyau des insurgés.

Ce quatrième chef si inopinément arrivé sur la scène, forme aussitôt un projet de constitution, et proclame dans la ville d'Iguala l'indépendance du Mexique; ce projet dit que le Mexique, en conservant la forme du gouvernement monarchique, sera un état indépendant. Une sévère répression eût pu étouffer cette nouvelle insurrection, l'indécision du vice-roi permit son développement, et amena des désertions qui augmentèrent les forces de l'insurrection. Le parti espagnol accusa hautement Apodaca d'a-

voir manqué à l'énergie qui est un devoir impérieux pour celui qui commande, et suspectant même les intentions cachées d'Apodaca, de son autorité privée lui retira le pouvoir pour le remettre entre les mains de don Francisco Novella. — Cette mesure en créant des divisions entre les partisans de l'ancien vice-roi et ceux du nouveau, portèrent encore un coup fatal au parti royaliste, impuissant déjà contre la marche rapide du flot révolutionnaire. La destinée se prononçait contre cette vieille domination espagnole qui croyait par trois siècles d'existence avoir laissé dans le sol des racines inattaquables.

II

Iturbibe se dirigea vers le Baxio et sous ses pas son armée s'augmenta de nombreux partisans. — Il avait su réunir à lui le clergé et le peuple ; son projet de constitution reçevait des adhésions unanimes sur tous les points

et l'enthousiasme qui avait accompagné les premiers chefs de la révolution éclatait avec des manifestations bruyantes : — grands et petits se rangeaient sous le drapeau révolutionnaire, les populations accouraient en masses.

Qui ne connaît pas ces ovations populaires, caresses éphémères du tigre prêt à dévorer? Qui n'a pas vu ces héros portés sur le pavois de la plus frénétique popularité, accusés, oubliés, méconnus, haïs même souvent par ceux-là même qui tressaient sur leur passage des couronnes triomphales? Iturbibe était l'étendard qui sortait de l'ombre dans lequel des mains fidèles l'avaient caché; c'était lui que toutes les voix saluaient : c'était la pensée attachée à ce drapeau qui enivrait tous les cœurs. — Le nouveau chef avait, nous l'avons dit, très-habilement appelé et réuni les éléments révolutionnaires divisés jusqu'alors ; le général espagnol Negrette et le colonel Bustamente, mécontents de la nomination de Novella qu'ils ne voulaient pas reconnaître comme vice-roi, s'étaient joints aux révoltés avec les troupes placées sous leurs ordres. — Toutes les provinces proclamaient le projet de constitution proposé par Iturbibe.

Novella était enfermé dans Mexico, avec un

petit nombre de soldats, sans force, sans puissance, sans autorité. — La digue était rompue, le torrent révolutionnaire débordait. — L'heure de l'indépendance avait enfin sonné pour le Mexique.

Iturbibe pourtant n'enlevait pas entièrement aux Espagnols cette belle colonie, qui restait gouvernée au nom du roi d'Espagne. Le seul moyen de conjurer la tempête qui menaçait de tout engloutir, était de traiter avec celui que les populations appelaient : le libérateur. Un nouveau vice-roi, Don Juan O'Donoju arriva à Vera Cruz; pressé par Iturbibe qui se rencontra avec lui à Cordova, il reconnut au nom du roi d'Espagne l'indépendance du Mexique, et accepta les différents articles de la constitution qu'avaient consacrée de si unanimes adhésions.

Le 27 septembre 1821, date à jamais mémorable pour les Mexicains, l'armée de l'indépendance arriva devant Mexico, les portes lui furent ouvertes et elle entra pacifiquement dans la capitale. — Aucun acte de vengeance ou de cruauté ne vint attrister ce beau jour. Novella et tout son parti quittèrent le territoire mexicain : les propriétés et les intérêts de tous, sans

distinction de race, furent religieusement respectés.

Le vice roi O'Donoju pouvait-il agir autrement? Le sol était miné; chaque pas qu'il eût fait en avant eût été vers l'abîme.

Il y a dans la vie des nations, comme dans celle des hommes, de tristes nécessités qu'il faut savoir accepter lorsque la destinée les envoie. La volonté d'un peuple qui reprend sa nationalité et secoue un joug étranger, est une chose sainte et sacrée que Dieu protége et que les hommes ne pourront jamais empêcher.

Le gouvernement espagnol, bien que réduit aux dernières limites de l'impuissance et dans l'impossibilité de comprimer ce réveil de l'indépendance dans la nation mexicaine, déclara nul et non avenu le traité de Cordova. Croyant encore en ses propres forces, il résolut d'envoyer des renforts aux derniers corps espagnols qui étaient encore maîtres du fort Saint-Jean d'Ulloa. — Étrange aveuglement!

III

Le nouveau gouvernement s'est organisé rapidement, cinq membres composent la régence, et une junte de trente-six membres est instituée. — Iturbibe, nommé généralissime, préside cette régence qui concentre dans ses mains tout le pouvoir.

Mais les dissensions un instant apaisées ne devaient pas tarder à agiter de nouveau le Mexique encore brisé par cette lutte sanglante contre ses dominateurs, et le malheureux Iturbibe enivré par son rôle de triomphateur n'allait pas tarder à voir s'éloigner de lui cette fortune qui l'avait élevé si haut. Le congrès lui était devenu hostile, tous ses décrets et tous ses actes dénotaient cette hostilité qui ne pouvait manquer de le renverser, si ses partisans, par un acte audacieux, n'arrachaient pas à leurs ennemis la part d'influence qui échappait déjà au généralissime; ils organisèrent une sorte de

mouvement populaire et le proclamèrent Empereur. — Le congrès fut convoqué. Sous la pression de ce mouvement très-habilement organisé et sous celle des vociférations poussées par les bandes amassées devant les portes extérieures; l'élection d'Iturbibe fut votée par 71 voix contre 15.

Mais ce vote qui avait été arraché au congrès n'était pas l'expression de sa volonté, et ce nouveau triomphe qui semblait porter l'ambitieux Iturbibe au faîte des grandeurs fut au contraire le signal de sa perte; — sa popularité ne devait pas survivre longtemps à son couronnement.

Certes on ne peut refuser au nouvel empereur une grande habileté et une intelligence remarquable; il réalisa la révolution mexicaine et sut habilement profiter de tous les avantages qui pouvaient assurer le triomphe de sa cause. Une fois placé sur le trône, il ne se dissimula pas qu'il allait avoir à combattre le parti des mécontents, et il savait quels orages peut cacher dans son sein une apparente soumission; mais il se crut encore assez puissant pour les dominer et les écraser au moindre signe de révolte. — Les mesures les plus arbitraires se succédèrent. — Une fois entré dans cette voie

dangereuse, il fallait y marcher résolûment et ne pas regarder en arrière; le nouvel empereur fit arrêter quatorze membres du congrès qui lui étaient opposés. Le congrès réclama énergiquement contre cette violation de tous ses droits, et la lutte commença réellement. L'aveugle Iturbibe ne sentit pas que le souffle populaire allait bientôt renverser l'idole encensée par tant d'adorations; — le parti républicain s'agita, voulant pour le Mexique une constitution franchement républicaine, et déjà l'on sentait autour de soi ce vague frémissement qui précède toujours les commotions populaires, semblables à ces rafales de vent précurseurs certains de la tempête.

IV

C'est à cette époque qu'apparaît sur la scène, un homme qui fut appelé plus tard à jouer un grand rôle politique au Mexique, et, jouet de la fortune, vit bien souvent son étoile pâlir, puis tout à coup reparaître plus éclatante.

C'est lui qui pourrait dire quelle fièvre de destruction dévore depuis tant d'années ce malheureux pays et use ses forces vitales.

Santa Anna commandait la province et la ville de Vera Cruz. Quoiqu'il eut été comblé de faveurs par Iturbide, il leva le premier l'étendard de la révolte au nom de la république. — Dans une proclamation très-violente, il accusa l'empereur d'avoir violé les principes sacrés de la constitution et trahi les serments qu'il avait prononcés comme chef de l'État.

Un instant Iturbibe espéra que cette révolte partielle ne s'étendrait pas à d'autres provinces, s'il l'étouffait par une prompte répression, et il envoya contre Santa Anna un corps de troupes dont il donna le commandement à Échavari, son propre aide de camp, qu'il espérait être un de ses plus fidèles et de ses plus dévoués. Mais Iturbide s'était élevé par la trahison, ce fut la trahison qui le renversa. — Déjà le célèbre républicain Guadalupe Victoria venait de s'unir à Santa Anna. Échavari comprenant que la fortune de son chef touchait à son déclin et que le trône de l'empereur n'allait pas tarder à s'écrouler, passa avec ses troupes du côté des insurgés qui demandèrent la réunion d'un nou-

veau congrès, offrant d'assurer eux-mêmes, avec les forces dont ils disposaient, l'exécution de la volonté nationale.

Cette défection porta un coup cruel à Iturbide; il sentit qu'avec la fortune chancelante, allait s'évanouir la fidélité de tous ses partisans. Cette réunion d'un nouveau congrès était le signal de sa chute, et comme frappé par un secret pressentiment du sort qui l'attendait, il n'essaya pas de marcher contre les rebelles avec son armée formidable encore et de réveiller au cœur de la nation, les sentiments de reconnaissance et d'amour qui l'avaient si glorieusement entouré. — Le découragement brisa son énergie ; son inaction laissa la révolte grandir et s'étendre.

Déjà les généraux Guerrero, Bravo et Negrette s'étaient réunis à cette armée, nommée l'*armée libératrice*, et au milieu de l'isolement qui se faisait autour de lui, le malheureux n'osa pas invoquer la fidélité, lui qui avait érigé la trahison en principe. Cruel et juste châtiment !

Le 20 mars, il abdiqua : — le congrès déclara nuls tous ses actes, ainsi que le traité de Cordova qui avait ôté à la nation le droit de

se choisir librement et selon sa volonté, une forme de gouvernement. — Iturbibe fut exilé; toutefois la nation n'oublia pas qu'elle lui devait le premier acte de son indépendance, et lui accorda une pension de 25,000 piastres.

V

La république devait évidemment sortir de ce mouvement insurrectionnel, mais bientôt la division se mit dans le nouveau parti qui tenait en main les rênes du pouvoir. — Les uns voulaient une république pure et simple qui centralisât le pouvoir, les autres une république fédérative, en divisant le territoire par États souverains. Ces dissentiments prirent dans certaines provinces un caractère menaçant, et peu s'en fallut que la république naissante ne disparût au milieu de ces désordres qui fort heureusement se calmèrent, avant que le sang n'eût coulé.

Les bases fondamentales de la nouvelle constitution mexicaine furent décrétées et signées

le 31 janvier 1824 par le congrès constituant. Mais pendant qu'il accomplissait ce travail important, on lui discutait son droit d'exister, Les troubles appaisés en apparence reparurent, et les passions diverses prêtes à éclater, s'agitèrent sourdement.

Tout à coup le bruit se répandit qu'Iturbibe avait quitté l'Italie, et s'était rendu en Angleterre pour y organiser les moyens de rentrer au Mexique et de reconquérir le pouvoir qui lui était échappé. — La crainte du danger commun réunit les factions opposées.

Chacun comprenait quel parti pourrait tirer Iturbibe des divisions de ses ennemis. En effet au nom de l'ex-empereur des troubles sérieux avaient éclaté déjà dans différentes provinces. Il fallait aviser sans retard :

Par un décret du 28 avril, Iturbibe fut déclaré traître à la patrie et mis hors de la loi, s'il osait reparaître au Mexique. Le même décret farppait également ceux qui protégeraient son retour. On espérait par cette mesure, effrayer les partisans de l'ex-empereur, et le général Bravo, chef du pouvoir exécutif, partit à la tête d'un corps de troupes considérables, pour veiller à la sureté publique et tenir

en respect les provinces agitées. Plusieurs personnages influents accusés de conspirer pour le retour d'Iturbibe furent arrêtés, quelques-uns mis à mort, d'autres envoyés en exil.

Iturbibe en effet, avait senti se réveiller dans le repos sa fièvre d'ambition, et voguait vers le Mexique, méprisant les menaces prononcées contre lui. Ce n'était plus au triomphe qu'il courait, mais à la mort. — Le 8 juillet 1824, caché sous un déguisement, il débarqua à un petit port appelé : Soto la Marina. Mais les côtes étaient sévèrement gardées ; reconnu presque aussitôt par le général La Garza qui commandait en cet endroit, il fut arrêté et conduit à Padilla (1), alors capitale de l'État des Tamaulipas. Le congrès de la province fut appelé à se pronon-

(1) Quelques écrivains disent que le général La Garza qui avait autrefois été un des plus chauds partisans de l'empereur Iturbibe l'avait engagé à débarquer, en l'assurant de son dévouement et des sympathies qu'il rencontrerait dans plusieurs provinces que la nouvelle de son arrivée avaient déjà soulevées en sa faveur. — C'est ainsi disent-ils, qu'Iturbibe serait arrivé à Padilla, confiant dans les promesses et les assurances de La Garza ; là, au contraire ce général l'aurait dénoncé au congrès. Dans cette histoire du Mexique, nous croyons facilement aux trahisons, car nous en avons rencontré à chaque pas de tristes preuves.

cer sur son sort. — Un arrêt de mort ne se fit pas attendre, et le malheureux Iturbibe fut fusillé.

Ainsi se termina la carrière aventureuse du quatrième chef de l'indépendance. Triste et fatale fin pour celui que la fortune avait si rapidement élevé au premier rang, et placé sur un trône impérial. Ce grand favori de l'enthousiasme populaire tombait obscurément, sous la balle de quelques soldats et ce même sol mexicain qu'il avait traversé en triomphateur, recouvrait aujourd'hui les restes du supplicié.

La république délivrée de cet ennemi qui eût pu remettre tout en question, s'il était parvenu au centre des provinces déjà soulevées en son nom, respira plus librement, et termina l'œuvre de sa constitution fédérative.

Le général Guadalupe Victoria fut nommé président, et le général Bravo vice-président. Il était impossible à la confédération de s'inaugurer sous de plus nobles auspices. Ces deux hommes étaient la représentation la plus pure de l'indépendance mexicaine.

Depuis longtemps, ils combattaient pour elle, et jamais aucun de leurs actes n'avait souillé la cause qu'ils défendaient.

LIVRE II

LIVRE II

CHAPITRE Ier

I

Le Mexique était libre enfin; — qu'allait-il faire de cette liberté?

Ses sentiments de haine commencèrent par l'aveugler, et le décret qui bannissait des emplois publics tous les hommes de la Péninsule créait de grands embarras à cette république naissante, en ne lui laissant comme compensation que la triste satisfaction d'anéantir jusqu'aux traces de cette domination haïe dont la

nation venait de secouer le joug. Des difficultés sans nombre devaient surgir à chaque pas créées inévitablement par la brusque transition d'un régime despotique à cette liberté de la démocratie si difficile à régler. Les principaux articles de cette constitution respiraient la suspicion la plus évidente contre ceux-là même qui seraient les élus de la volonté nationale.

Les mécontents, sombres et silencieux, n'avaient pas déposé les armes et se tenaient prêts à les reprendre au premier acte équivoque. — Le Mexique rendu à lui-même après tant d'années de servitude ne respirait pas librement dans son indépendance; la nation semblait se craindre elle-même, tout étonnée de ne plus entendre retentir à ses oreilles les cris de révolte et l'appel aux armes. — Sa tranquillité était pleine de fièvre; aussi elle ne dura pas longtemps et la nation mexicaine, délivrée des combats qu'elle livrait à ses dominateurs, tourna contre elle-même ses propres colères et usa toutes ses forces et toute sa prospérité dans les luttes stériles et fatales des guerres intestines.

Il n'est pas sans intérêt de suivre la série des mouvements révolutionnaires qui vont successivement éclater, afin de donner une idée exacte

de ces commotions incessantes qui depuis lors jusqu'à nos jours ébranlèrent le sol mexicain. Si les faits et les dates n'étaient pas sous nos yeux, palpables, évidents, on croirait cette histoire enfantée par un esprit malade, sans cesse tourmenté par des fantômes imaginaires et des rêves impossibles.

Nous n'entrerons pas dans le détail puéril de toutes ces agitations, il nous suffira de les constater, nous arrêtant seulement aux événements importants.

La capitulation du fort de Saint-Jean d'Uloa, le dernier refuge des dernières troupes espagnoles vint compléter, au mois de novembre 1825 le triomphe de l'indépendance mexicaine. — L'Angleterre avait reconnu la confédération mexicaine et la France y avait envoyé un agent confidentiel. — La situation de la république était donc florissante.

Sans parler de quelques troubles au Texas, qui déjà à cette époque tendait à se séparer du Mexique, troubles rapidement étouffés (1), nous

(1) Le seul fait curieux de cette insurrection éphémère fut le traité signé le 21 décembre entre les révoltés et les tribus indiennes avoisinantes, pour défendre leur indépendance contre le Mexique.

voyons un complot ourdi en 1827 au sein même de la capitale. Son chef, le moine Arenas, voulait replacer le Mexique sous l'autorité du roi d'Espagne. Les généraux Arana, Negrette et Echavarri furent arrêtés comme impliqués dans ce complot dont les ramifications étaient fort étendues, surtout dans le clergé.—Le moine Arenas fut fusillé le 2 juin.

II

Mais le danger réel n'était pas dans les conspirations qui chercheraient à renverser la nouvelle forme républicaine que la nation s'était choisie, il était tout entier dans les ambitions déçues et mécontentes et dans la lutte des hommes qui aspiraient au pouvoir.—Déja deux partis distincts se sont formés ouvertement dans l'intérieur de la capitale pour légaliser et centraliser, pour ainsi dire, l'opposition contre le pouvoir : ces deux partis déjà puissants dans la nation se nommaient : les *Escoceses* et les *Yorkinos*.

L'époque fixée pour la nomination du président qui devait succéder à Guadalupe Victoria, était arrivée. Ce fut le général Pedraza, ancien ministre de la guerre, qui l'emporta. Les Yorkinos peu satisfaits de cette nomination et à leur tête Guerrero, qui aspirait à la présidence, résolurent de renverser le nouvel élu de la nation ; le général Santa Anna commandant à Vera Cruz fut choisi pour jeter le premier cri de révolte. — Santa Anna était bien l'homme qu'il leur fallait, énergique, entreprenant, résolu, ne reculant devant aucun moyen pour satisfaire ses projets ambitieux et se créer dans la nation une grande influence.

Le général Santa Anna prit aussitôt parti pour les opposants qui allaient bientôt devenir des factieux. Rappelé de son commandement de Vera Cruz (1), il refusa d'obéir, s'empara à

(1) *La Vera Cruz* chef lieu de l'État de ce nom sur le golfe du Mexique, à 208 kilomètres E. de Mexico. 8.500 habitants, siége d'un riche commerce avec l'Europe. Les rochers de madrépores dont elle est construite ont été tirés du fond de la mer. La seule eau potable est recueillie dans des citernes; le climat est chaud et malsain, des sables arides entourent la ville; au nord et au sud s'étendent des marais mal desséchés. Vera Cruz fut fondée à la fin du dix-septième

la tête de quelques troupes de Perote (1), et déclara que la nomination du président Pedraza n'était pas l'expression libre du vœu national.

Santa Anna fut mis hors la loi.—Battu par les troupes envoyées contre lui, il se retira dans les environs d'Oaxaca (2).

La tranquillité sembla un instant renaître dans la capitale, tranquillité trompeuse qui

siècle par le vice-roi, comte de Monterey, à quelque distance de la ville bâtie par Fernand Cortez en 1518. La fièvre jaune y règne depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de novembre.

(1) *Perote*. Bourg de l'État de Vera Cruz, 10,000 habitants. Ville forte, école militaire. Sa forteresse est regardée comme une des clefs du Mexique. Située près du Coffre de Perote, montagne porphyritique de 4,194 mètres de hauteur représentant un sarcophage antique surmonté d'une pyramide à une de ses extrémités.

(2) *Oaxaca*, capitale de l'Etat de ce nom (l'Huaxyacac des Mexicains), à 320 kilomètres de Mexico, sur la gauche du Rio Verde, dans une magnifique vallée, 25,000 habitants. Siège d'un évêche. Édifices remarquables : le séminaire, le palais épiscopal, l'hôtel de ville, la cathedrale, Oaxaca fut fondée par Nuno del Mercado, un des compagnons de Fernand Cortez. La vallé d'Oaxaca fut donné par Charles-Quint aux descendants de Cortez, sous le titre de marquisat del Valle. Récolte abondante de cochenille, riches mines d'or et d'argent aux environs.

n'était qu'à la surface; au fond l'orage grondait toujours et préparait les tempêtes qui devaient bientôt éclater. L'opposition, ou pour mieux dire, la révolte dont le chef caché était le général Guerrero, comprit qu'il lui fallait chercher son soutien dans les passions populaires, triste et funeste appui que les chefs de parti trouvent toujours prêt à leur venir en aide. — L'expulsion des Espagnols résidant au Mexique et la violation de leurs droits aussi sacrés que ceux des indigènes, furent le prétexte inique qui souleva les populations et remua dans les cœurs le fiel amer des souvenirs. — Le mot proscription fut le mot des révoltés, et bientôt le gouvernement, qui ne sut pas les combattre avec vigueur vit, comme toujours, se ranger autour d'eux des noms considérables appartenant à l'armée : Lobato, Zavala et le marquis de la Cadena. A eux se joignirent l'écume de la nation, masses sans nom que tout désordre traîne inévitablement à sa suite. La guerre civile commença dans la capitale et envahit les provinces, dont les unes prenaient parti pour l'insurrection, les autres pour le maintien du pouvoir menacé.

Dans Mexico on se battit avec un acharne-

ment qui rappela les luttes sanglantes des Mexicains contre leurs dominateurs. — Le congrès protesta contre de telles violences, mais le bruit de la bataille étouffait sa voix impuissante. — Guerrero est arrivé avec des renforts importants; les rebelles ont établi une junte provisoire, et Santa Anna a soulevé l'État d'Oaxaca; — l'anarchie est à son comble, triste pronostic de désordre que l'avenir devait fatalement réaliser.

III

Devant cette formidable opposition, le président Pedraza se démet de ses fonctions et se retire dans le Guadalaxara. — Guerrero est nommé président et la vice-présidence est donnée au général Anastasio Bustamente. La force et le pouvoir étaient restés à la révolte qui s'empara alors de tous les emplois et de toutes fonctions publiques en déclarant illégale l'élection du président Pedraza. —Le décret qui mettait hors la loi le général Santa Anna est rapporté, et les

Espagnols reçoivent l'injonction de quitter, dans le délai de trois mois, le territoire de la république. Cette mesure ne fut pas seulement injuste et inique, elle fut désastreuse, car elle appauvrit considérablement le Mexique ; mais c'était le dernier coup porté à la vieille haine des souvenirs.

Toutefois le trône d'Espagne n'avait pas renoncé à l'espoir de reconquérir cette riche contrée et les luttes intestines qui agitaient perpétuellement la nouvelle république firent penser à Ferdinand VII que le moment était venu d'envoyer une expédition au Mexique ; il ignorait que ces crises révolutionnaires, fomentées par les ambitieux s'arrêteraient devant le danger commun, et que toutes les forces vitales de la république se réuniraient aussitôt pour combattre le retour de leurs dominateurs.

Une expédition commandée par le général Barradas débarque le 27 juillet 1829, à vingt lieues environ au sud de Tampico. — Le corps expéditionnaire peu considérable devait être augmenté par des renforts successifs. Le général Barradas s'avance sur Tampico (1) ; il s'en em-

(1) *Tampico*, sur le Tampico à son embouchure dans le golfe du Mexique et sur la lagune du même

pare sans résistance, et trompé par de faux rapports sur l'esprit de la population, il croit que bientôt de nombreux partisans viendront se joindre à lui ; aussi répand-il des proclamations dont il attend le plus merveilleux effet.

Mais la nouvelle de l'arrivée des Espagnols est tombée sur la capitale comme un coup de foudre. —Les divisions cessent,— les ambitions se taisent, le danger qui menace la patrie ressuscite dans les cœurs l'amour national. — Tous les partis prennent les armes et viennent se ranger sous le même drapeau. — Un seul cri sort de toutes les bouches : Aux armes !..... Une seule pensée est dans les cœurs : — Mort aux Espagnols.

Ce fut un superbe spectacle de voir cette population si divisée toute à l'heure, répondre comme un seul homme à la voix de la patrie en danger.

Le président Guerrero a été investi d'un pouvoir dictatorial, et de tous côtés on se prépare à combattre.

Santa Anna, à la première nouvelle de la des-

nom 8,000 habitants. Ville commerçante fondée en 1824, son commerce extérieur est évalué 60 millions de francs par an.

cente des Espagnols, est accouru à Vera Cruz : c'est le point le plus menacé. Il n'attend pas d'ordres, il appelle à son aide les défenseurs de la patrie, réunit autour de lui un millier d'hommes, et vole vers Tampico. Mais Barradas arrive lui aussi, au secours de cette ville, dans laquelle il n'a laissé qu'une faible garnison. Santa Anna menacé par des forces très-supérieures en nombre, échappe par la ruse à une défaite certaine, et parvient à repasser le fleuve.

Toutefois la situation des Espagnols devenait de jour en jour plus critique ; le général Barradas, désillusionné sur le concours qu'il espérait du pays lui-même, attend en vain les renforts qui lui ont été annoncés. — Les cruelles maladies attachées fatalement à ce climat, font déjà des ravages dans sa petite armée, qui commence à se démoraliser par une si longue et si stérile attente.

Les Mexicains ont réuni au contraire des forces considérables et un corps de troupes commandé par le général Téran, vient s'établir près de Tampico. Santa Anna de son côté a pris position à Las Rédras. — Menacé ainsi de tous côtés, perdant espoir de recevoir les envois qui lui avaient été annoncés, le général espagnol,

après quelques escarmouches sans importance, comprend qu'il ne peut résister et capitule.—Ce fut le 11 septembre 1829. L'armée espagnole mit bas les armes avec les honneurs de la guerre et se réembarqua pour la Havane.

Stérile et honteuse tentative par sa faiblesse, qui démontra aux Espagnols qu'ils devaient renoncer à jamais à la pensée de reconquérir cette contrée.

IV

Ces événements qui avaient si profondément remué le pays, commencèrent la fortune de Santa Anna. On se rappela que le premier il avait couru au secours de la patrie, et les ovations populaires l'accueillirent partout sur son passage, le proclamant : *Sauveur de la patrie.*

Mais si le crédit de Santa Anna allait croissant de jour en jour, le président Guerrero était abandonné par le parti même qui l'avait élevé au pouvoir. On lui reprochait de n'avoir pas pris des mesures énergiques immédiates

contre les tentatives des Espagnols. L'armée elle-même murumra, et l'esprit révolutionnaire un instant calmé par les périls qui avaient menacé le Mexique releva la tête. En vain le président Guerrero chercha à s'opposer à l'insurrection nouvelle : il s'était élevé par elle, il périssait par elle.

Comme pour l'élection de Pedraza, la sienne est déclarée illégale.

Guerrero se retira dans le sud où il savait que sa fortune déchue conservait encore des partisans dévoués. — Le général Bustamente fut investi du pouvoir avec le titre de vice-président.

Mais la tranquillité qui semblait renaître au sein de la capitale était encore illusoire ; le gouvernement mexicain frappé dans ses finances par les désordres d'une mauvaise administration intérieure était sans cesse battu en brèche par les mécontentements et les ambitions diverses ; il portait en soi le germe indestructible de la guerre civile qui devait le bouleverser. Impuissant à conjurer le malaise qui résultait de toutes ces causes, il en faisait retomber l'impitoyable responsabilité sur les chefs du pouvoir qu'il appelait tour à tour à jouer le rôle éphémère de président.

Guerrero cependant ne devait pas tarder à reparaître sur la scène; soutenu par un parti puissant qu'il s'était formé dans les provinces du sud, il vient les armes à la main redemander le pouvoir qui lui avait été violemment arraché.

Il est mis hors la loi et Bustamente envoie aussitôt une division contre lui.—Mais l'insurrection avait pris un véritable caractère de gravité, et bientôt elle s'étendit dans un certain nombre de provinces qui se déclarèrent contre Bustamente. Plusieurs combats furent livrés avec des chances diverses, mais la fortune se prononça contre Guerrero, après une rencontre dans laquelle le général Bravo mit ses troupes en déroute.

Ces bandes insurrectionnelles, levées à la hâte, sans discipline, sans ordre, ne pouvaient longtemps supporter des revers, et étaient toujours prêtes à abandonner celui que la fortune trahissait. Guerrero se refugia à Acapulco, et la trahison, cette arme si commune aux Mexicains, délivra Bustamente de cet ennemi qui eût pu devenir un rival redoutable. — Un nommé Picalunga, capitaine d'un bâtiment de commerce sarde, offrit de le remettre aux mains des

agents du gouvernement pour une somme d'argent qui lui fut accordée. Guerrero fut en effet livré, et le souvenir des services réels qu'il avait rendus aux plus mauvais jours de la guerre de l'indépendance, n'empêcha pas une condamnation à mort. — Il fut jugé en secret dans un petit village appelé Cuilapa et passé par les armes.

Le général Guerrero, que son ambition avait perdu méritait un autre sort, et la trahison qui le tuait souleva tous les cœurs d'une juste indignation; mais sa mort mit fin à l'insurrection.

V

Le pouvoir de Bustamente se consolidait, et les populations semblaient retrouver un calme dont elles avaient tant besoin. — Ce calme ne devait pas être de longue durée : plusieurs actes arbitraires excitèrent le mécontentement contre le ministère et contre le congrès lui-même, qu'on accusait de servilité. Un pronunciamento fut ré-

digé, demandant le renvoi des ministres. C'était le premier mot d'une insurrection; et l'on vit reparaître à la tête du mouvement le général Santa Anna qui attendait, l'impatience dans le cœur, le moment de réaliser ses rêves ambitieux. — Il ne pouvait être, en effet, éloigné longtemps du pouvoir, celui que les populations acclamaient, et dont le nom était déjà si grandement populaire.

Santa Anna arriva à Vera Cruz; soutenu par toute la garnison, il envoie à Mexico un manifeste qui demande le renvoi des ministres. Le congrès s'y refuse et autorise le président à réduire au silence les nouveaux ennemis qui élèvent la voix.

C'est encore la guerre civile.—Vera Cruz a été mise en bon état de défense, et de tous côtés accourt cette masse éhontée de mécontents de toutes les classes, qui sont toujours prêts à renverser celui qui est au pouvoir, au profit d'un prétendant quel qu'il soit.—Santa Anna organisa l'insurrection avec cette activité fébrile qu'il déployait toujours dans de semblables circonstances.

Pendant ce temps, le général Calderon part de Mexico pour mettre le siége devant Vera

Cruz et réduire les insurgés, Santa Anna confiant dans ses forces, aiguillonné, surtout par sa fatale ambition, court au-devant du vieux général, qu'il rencontre près d'une petite bourgade appelée : Tolomé, et lui livre bataille. — Calderon avait choisi une position favorable, et la victoire ne resta pas longtemps indécise. Le désordre se mit bientôt dans les troupes insurrectionnelles, et Santa Anna, abandonné des siens, rentra seul et fugitif à la Vera Cruz.

Mais il était de ces hommes dont les revers, loin d'abattre l'énergie, doublent au contraire la puissance de volonté. Pendant que le vainqueur commet la faute de ne point se porter en avant, et s'arrête devant Santa Fe (1), Santa Anna a déjà rallié son armée dispersée et réorganisé ses moyens de défense; il est de nouveau prêt à combattre encore, lorsqu'on le croit écrasé. — Quand Calderon se présente devant Bergara, qui n'est qu'à une lieue de Vera Cruz, il trouve cette ville préparée à soutenir un siége. Bientôt les

(1) *Santa Fé*, ville du nouveau Mexique, près du Rio del Norte, sur un affluent de ce fleuve. 4,800 habitants. Bâtie sur un plateau de 2,300 mètres de hauteur.

maladies, ces terribles auxiliaires, vinrent jeter le découragement dans l'armée du gouvernement, et le général, la voyant decimée par la mort, même avant la bataille, fut contraint de lever le siége. Santa Anna s'élança aussitôt à sa poursuite et marcha sur Mexico.

L'insurrection se repandait et beaucoup de provinces, s'étaient déjà rangées sous les drapeaux révolutionnaires; les états de Tamaulipas et de Tampico s'étaient déclarés pour lui.

Jamais homme ne sut mieux que Santa Anna exploiter au profit de son ambition les chances favorables qui s'offraient à lui et forcer la fortune par sa ténacité. Le général Teran, qui faisait le siége de Tampico où s'était renfermé le général Moctezuma, un des partisans de Santa Anna, apprend la marche des révoltés, et quittant subitement Tampico, vole au secours de l'armée de Calderon, qui rallie à grand peine ses troupes entre Jalapa et Vera Cruz. — Une suspension d'armes est convenue; le but hautement déclaré du parti révolté est maintenant le renversement de Bustamente et le rappel de l'ancien président Pedraza, retiré aux États-Unis. Santa Anna était trop habile pour jeter son ambition personnelle au travers de cette unanimité

des provinces insurgées. Des commissaires sont aussitôt envoyés par son ordre auprès de Pedraza pour le rappeler au nom de la nation.

Bustamente cherche encore à retenir dans ses mains le pouvoir qui l'abandonne et marche en personne contre Moctezuma qu'il bat, puis vient s'établir à San Luis de Potosi (1). Mais l'armistice a été rompu; Santa Anna de son côté a battu le général Facio qui a succédé au général Calderon et s'avance à marches forcées sur Mexico. Son approche remplit la capitale de terreur, car l'armée qu'il commande, composée d'éléments indisciplinés, ne fera pas quartier à la ville et la livrera au pillage. Heureusement Bustamente arrive à temps et Santa Anna est contraint de se replier sur Puebla (2), où l'attend

(1) San Luis de Potosi, chef lieu de l'état du Nord à 300 kil. N. N. O. de Mexico près de la source de la Tampico 40,000 habitants. Edifices remarquables : église de Saint-Pierre, église du couvent des Carmes, l'hôtel des monnaies, l'aqueduc. Commerce important de bestiaux, de suif et de cuir. Mines aux environs.

(2) Puebla de los Angelos, chef lieu de l'état de Puebla à 122 kil. E.S.E de Mexico, 70,000 habitants Edifices remarquables : la cathédrale, le palais épiscopal le ci-devant collége des Jésuites, les couvents de Saint-Augustin et de Saint-Dominique, la maison de retraite spirituelle. Commerce de faïences, poterie rouge, tissus pour écharpes et châles. — Dans les

le général Pedraza, qui vient d'arriver d'Amérique.

Pedraza prend le commandement en chef. C'est alors que s'ouvrirent de nouvelles négociations ; car dans les deux camps on était également las de ces luttes sans issues. — Il faut aux crises révolutionnaires de certains temps de repos, pendant lesquels elles puisent de nouvelles forces dans un sommeil apparent.

Un arrangement conciliateur fut enfin conclu et les partis momentanément apaisés, mais non satisfaits, s'ajournèrent tacitement à un nouveau pronunciamento.

Il fut stipulé que tous les actes législatifs depuis le 1er septembre 1828 seraient confirmés, et que le général Pedraza serait reconnu comme président jusqu'au moment des nouvelles élections (avril 1833). — A la suite de cette convention, les trois généraux Pedraza, Santa Anna et Bustamente firent ensemble leur entrée dans la capitale.

Ces élections devaient réaliser les rêves de Santa Anna, dont la popularité croissait chaque jour ; — il fut élu président.

environs, exploitations d'albâtre divisé en grandes lames pour vitres.

CHAPITRE II

I

De cette époque date une nouvelle ère de révolutions. — On n'allait plus combattre pour un changement de personnes, mais pour un changement, ou plutôt pour un renversement total de la forme gouvernementale qui régissait la république ; les fédéralistes et les centralistes allaient reparaître sur la scène politique, et une comédie étrange allait se jouer, comédie risible, si elle n'eût souvent tourné au drame et amené de nouveau les sanglantes luttes de la guerre civile.

Etrange et triste spectacle ! — Le président Santa Anna combattant ceux qui veulent lui donner le pouvoir absolu d'un dictateur, afin de donner confiance au parti purement démo-

cratique et arriver plus sûrement à cette dictature et à la centralisation du pouvoir dans les mains d'un seul homme.

L'état de Valladolid leva le premier le nouvel étendard de révolte. Dans un pronunciamento, ridicule parodie des assemblées délibératives, les révoltés demandèrent la dictature pour le président. Plusieurs Etats se rangèrent à ce parti, qui ne tarda pas à rencontrer de nombreux partisans. — Des généraux et des colonels firent appel à l'armée, et entraînèrent plusieurs garnisons. — Parmi les plus exaltés se montrait le général Duran.

Santa Anna, intérieurement flatté de ce mouvement, dont le but était de le revêtir d'un pouvoir dictatorial, parut cependant condamner ces manifestations qui, selon lui, faussaient le principe sacré de la constitution. Il demanda au congrès de marcher contre les perturbateurs du repos public. — Le congrès battit des mains à cette grande preuve de désintéressement qui armait Santa Anna contre ses plus anciens et ses plus fidèles amis ; car son nom était dans toutes les bouches, et c'était lui que chaque pronunciamento, tenu dans les diverses villes, désignait comme chef absolu. C'était, on le voit,

une révolution d'un nouveau genre, car le Mexique, dans son instinct insurrectionnel, devait les épuiser toutes.

Santa Anna partit avec le général Arista qui ne tarda pas à passer dans les rangs de Duran. Santa Anna sommé de se laisser faire une douce violence et d'accepter la dictature qui lui est offerte, refuse encore ; il est retenu prisonnier, mais on a soin de le garder assez mal pour qu'il puisse s'échapper et rejoindre Mexico, où cet acte de civisme lui prépare de nouvelles ovations.—Le parti démocratique sembla croire à sa bonne foi ; il ne pouvait guère faire autrement.

En face de cet état de choses, le congrès ne recula pas devant les décrets les plus arbitraires; un de ces décrets expulsait pour six années du territoire mexicain les personnages les plus redoutables qui s'étaient prononcés contre la forme actuelle du gouvernement. — A leur tête fut Bustamente, dont Santa Anna n'était point fâché de se délivrer ; car, en paraissant conspirer pour le compte de Santa Anna, c'était pour lui-même et pour ses projets futurs qu'il conspirait en réalité. Ce décret mettait, déjà, sans que l'on parût ou que l'on voulût s'en apercevoir, un

pouvoir absolu dans les mains du président; mais n'était-ce pas pour servir la cause du peuple contre ce pouvoir absolu lui-même? Les plus intéressés ne virent pas les armes qu'ils forgeaient contre eux-mêmes, et l'insurrection, que cette mesure n'arrêta pas, continua à s'étendre et à se développer.

Les généraux Arista et Duran parcouraient les provinces qu'ils soulevaient sous leurs pas; Guanaxuato (1) est menacé; Santa Anna s'apprête à secourir cette ville, mais arrive trop tard pour empêcher qu'elle soit prise et que Silao (2) ne soit occupé.

(1) *Guanaxuato*, capitale de l'Etat de ce nom dans la Sierra de Santamer, à 1734 mètres du niveau de l'Océan. 45,000 habitants. La ville est très-irrégulièrement batie. Exploitation des plus riches mines du monde d'un produit annuel de 550,000 marcs d'argent et de 1,500 marcs d'or.

(2) *Silao*, ville de l'Etat de Guanaxuato, 3,000 hatants.

II

Tout à coup un nouvel ennemi vint assaillir les deux partis, et, ravageur inexorable, décima au sein des villes les populations épouvantées. — C'est le choléra : il choisit d'abord ses victimes dans les classes pauvres et misérables, puis frappa sans pitié les classes les plus élevées. Ce fléau mortel faisait alors son tour du monde. Déjà l'année précédente il avait ravagé l'Europe. — A Mexico, plus de vingt cinq mille habitants succombèrent; les armées en campagne furent cruellement éprouvées.

Cependant Santa Anna a forcé les généraux Duran et Arista à capituler, et il les expatrie. C'est dans l'armée surtout que l'on compte les plus chauds partisans du système d'absolutisme, et bien que le président les combattît, la mansuétude qu'il montrait envers les vaincus, doublait encore de ce côté les sympathies qui s'attachaient à lui; on pouvait dire qu'il combattait en conciliateur, et Santa Anna mérite d'autant plus d'être loué en cette circonstance, qu'il ne

joua pas souvent ce rôle ; il est vrai que dans les circonstances actuelles, il faisait la partie belle à ses ambitions secrètes.

De retour à Mexico, on le voit proposer les mesures les plus conciliatrices, et laisser au congrès seul l'initiative de la répression.

L'insurrection avait perdu ses deux principaux chefs, mais n'était point abattue. — Elle relève la tête dans les provinces du sud, sous le drapeau du général Bravo ; le nom populaire et la haute renommée de ce général donnaient une nouvelle force au parti dont il embrassait la cause. Il battit les premières troupes que l'on envoya contre lui ; mais vaincu ensuite, il fit sa soumission.

Les résultats dévastateurs de ce perpétuel état de guerre ne tardèrent pas à se faire cruellement sentir dans ce pauvre pays, dont toutes les ressources s'anéantissaient à vue d'œil sous le fatal fléau de la discorde intestine. Les mécontents s'élevaient hautement contre le système de république fédérative qui alimentait ainsi les révoltes. Là, était selon eux le véritable germe des désordres qui déchiraient le pays et réduisaient les populations à la misère,

en arrêtant tout commerce et toute industrie.

Dans le même moment, deux décrets contre les milices et les couvents, offrirent à Santa Anna l'occasion qu'il attendait de rompre ouvertement avec le parti qui tenait encore pour la république fédérative, en s'appuyant sur trois puissances redoutables, l'armée, le clergé et l'aristocratie. — Il prononça la dissolution des chambres ; toutes les réformes furent annulées, et les Espagnols, bannis par un récent décret, furent autorisés à rentrer sur le territoire de la république.

Quelques provinces du Nord se soulevèrent contre ce nouvel ordre de choses, qui tendait à détruire le principe fédéral en faveur de l'unité du pouvoir. — Santa Anna, soutenu par l'assentiment des masses et de l'armée, qui demandaient une modification dans la constitution, marcha énergiquement contre les révoltés, et les rencontra dans les plaines de Guadalupe. On s'y battit avec acharnement : — c'étaient deux principes politiques qui étaient en présence, et l'un des deux devait y périr. Le sang coula, mais Santa Anna put dire qu'il coulait pour la cause de la république, et non pour

celle d'une ambition personnelle. — Son habileté avait voilé le but et aggrandi l'arène.

La cause des fédéralistes était désormais perdue. Les partisans de l'unité du pouvoir triomphaient avec Santa Anna dans les plaines de Guadalupe. — De tous côtés, les populations envoyaient des pronunciamentos qui demandaient de modifier les institutions fédérales, et le congrès s'assembla le 29 juillet 1835.

Il y eut bien quelques opposants, mais leur voix s'éteignit sans écho ; la majorité étouffa leurs derniers cris et un nouvel acte constitutionnel fut décrété qui, tout en conservant les formes républicaines, centralisait le pouvoir suprême dans la capitale. — Cette nouvelle constitution de la république mexicaine fut proclamée le 23 octobre.

III

C'est à ce moment de l'histoire du Mexique, ou plutôt des révolutions mexicaines, que des troubles sérieux éclatèrent au Texas, troubles

que le gouvernement mexicain, qui usait toutes ses forces dans le désordre et l'anarchie, fut impuissant à réprimer.

Déjà depuis longtemps les Texiens se plaignaient amèrement de l'abandon dans lequel la république laissait une de ses provinces, dédaignant de la protéger contre les tribus indiennes qui l'environnaient, et dont les attaques devenaient de jour en jour plus fréquentes. « — Ils ne voulaient plus, disaient-ils, être dépendants d'une république qui ne s'occupait en rien, soit des éléments les plus essentiels de leur prospérité intérieure, soit de la protection qu'elle leur devait contre des ennemis sauvages qui faisaient à chaque instant irruption sur leur territoire. » — La nouvelle constitution proclamée au Mexique porta le dernier coup au mécontentement de cette province, une des plus importantes de la république mexicaine. Le Texas n'eut plus qu'une seule pensée, un seul but : se séparer du Mexique et devenir indépendant.

Santa Anna comprit la gravité des événements qui se préparaient au sein de cette lointaine contrée et espéra réduire facilement à l'obéissance ces nouveaux révoltés.

Il résolut de marcher lui-même contre eux.

Le président dictateur voyait dans cette expédition un facile moyen de consolider sa popularité et d'augmenter sa réputation militaire.

Ses premières opérations furent en effet couronnées de succès, plusieurs places occupées par les insurgés tombèrent successivement en son pouvoir, et, voulant par des exemples terribles porter l'épouvante parmi les populations, il fit sans pitié périr tous les prisonniers. — Cette cruauté contre laquelle, il faut le dire, s'élevèrent les généraux qui combattaient sous ses ordres, n'eut pas les résultats que Santa Anna en attendait, elle n'étouffa pas la révolte ; tant de sang inutilement répandu la raviva au contraire et mit dans tous les cœurs cette soif de vengeance qui donne de la force aux plus faibles, du courage aux plus pusillanimes.—Le désespoir et la fureur mirent des armes dans toutes les mains, et Santa Anna, l'ambitieux, trouva sa perte là où son orgueil insatiable rêvait un nouveau triomphe.

Le 20 avril 1836, il rencontrait les troupes texiennes dans les plaines de San Jacinto ; le commandant en chef Houston était à leur tête. — Les Texiens étaient peu nombreux, mais résolus à vaincre ou à mourir, car ils savaient

quel sort le général mexicain réservait aux prisonniers. — La victoire ne resta pas longtemps indécise ; l'attaque des Texiens fut terrible, inattendue, et porta tout aussitôt le désordre dans les rangs de leurs ennemis, qui croyaient marcher à un facile triomphe. — En vain Santa Anna et ses généraux essayèrent de rallier leurs troupes débandées, — la déroute devint générale, les fuyards couvraient au loin la plaine ; — les morts seuls restaient encore sur le champ de bataille. — Santa Anna chercha aussi son salut dans la fuite ; suivi de près par un détachement de Texiens, il se jeta au milieu des hautes herbes pour se dérober à leur poursuite, mais il fut découvert et conduit prisonnier devant le général Houston.

Ce général usa de clémence et lui conserva la vie. — Quelques mois après, Santa Anna fut rendu à la liberté. Il avait appris par des rapports confidentiels, que la défaite de Jacinto avait porté à la fois un coup fatal à sa popularité et à sa réputation militaire ; aussi n'osa-t-il pas rentrer au sein de la capitale, et il se retira dans ses terres, attendant du temps l'oubli, et des événements son rappel au pouvoir. — Santa-

Anna laissait à Mexico des partisans fidèles et il comptait sur eux pour l'avenir; il connaissait en outre les hommes qui pouvaient prétendre à gouverner le Mexique, et il savait bien que leur popularité, moins solide encore que la sienne, ne tarderait pas à s'user dans les luttes continuelles des ambitions rivales. — Il quittait donc le pouvoir, certain d'y revenir tôt ou tard.

IV

Que s'était-il en effet passé à Mexico pendant son absence?

Le général Barragan auquel avait été remise par intérim la présidence était mort, et le congrès, en l'absence de Santa Anna qui combattait au Texas, avait investi de ces importantes fonctions le ministre de la justice Jos. Justo Carro. — La nouvelle de la défaite si rapide et si inattendue de Santa Anna jeta dans tous les esprits la plus grande consternation, tant était grande la confiance que l'on avait en lui. L'annonce de sa captivité toucha moins que le revers es-

suyé par les troupes mexicaines dans cette contrée éloignée. — Le congrès vota et ordonna une nouvelle expédition au Texas, mais des troubles intérieurs arrêtèrent ces résolutions belliqueuses et ce fut contre eux-mêmes que les Mexicains tournèrent leurs armes.

A San Luis de Potosi une insurrection éclata en faveur de la constitution de 1824 qui venait d'être abolie. — Dans les États de Michoacan et de Tampico se leva aussi l'étendard de la révolte ; comme toujours des généraux mécontents et ambitieux prenaient parti pour les insurgés et se mettaient à leur tête. — S'ils étaient vainqueurs, ils gagnaient de l'influence et de la popularité ; s'ils étaient vaincus, ils se retiraient dans quelques terres éloignées en attendant un moment plus propice à leur ambition. — Ainsi s'épuisaient les forces, la considération, la dignité de cette république dont cherchaient à se détacher, nous l'avons vu, d'importantes provinces qui eussent pu contribuer grandement à sa prospérité et à sa grandeur. Les Texiens comptaient bien sur ces luttes continuelles des partis entre eux, qui minaient les forces vives de la république mexicaine et l'empêchaient forcément de porter au loin ses armes si nécessaires

et si fréquemment employées à l'intérieur.

Cette fois l'insurrection qui appartenait au parti fédéraliste fut facilement réprimée; mais les ressources du pays étaient épuisées, et il ne pouvait mettre une nouvelle armée en campagne. Le Texas en profita pour entamer des négociations avec les États-Unis, qui voyaient d'un œil favorable cette province se séparer du Mexique.

Nous ne chercherions point à pénétrer dans le dédale presque inextricable des luttes intérieures du Mexique, si cette étude n'avait pas son importance pour bien apprécier la question qui s'agite aujourd'hui. — Dérouler le tableau de ces guerres civiles qui se succédaient sans interruption depuis près de quarante ans, c'est montrer lucidement à tous les yeux par quelle pente fatale la république mexicaine est arrivée à un état de désorganisation complet, fruit du désordre et de l'anarchie.

Aux élections qui suivirent la retraite volontaire de Santa Anna, l'ex-président put voir le discrédit dans lequel il était tombé. Quelques voix lui restèrent à peine, et le général Bustamente fut élu.

Le nouveau dictateur, pour porter un dernier

coup à son rival accablé, présenta la situation de la république sous les couleurs les plus sombres, et déclara en même temps que son unique pensée serait de venger l'honneur des armes mexicaines compromises au Texas.

Les événements se chargèrent eux-mêmes de modifier ce programme belliqueux, qui cependant était bien approprié aux circonstances, car la Californie et le Nouveau Mexique avaient imité le Texas, et faisaient entendre le même cri d'indépendance et d'insurrection. Enfin, de quelque côté que se tournât le gouvernement mexicain, il ne rencontrait que troubles, désunion, mécontentements, révoltes. — Aussi le nouveau président ne mit pas à exécution ses pompeuses promesses. — Le pays était épuisé d'hommes et d'argent.

D'ailleurs, de nouveaux embarras venus de l'intérieur allaient compliquer encore une situation déjà si difficile. — Les nations étrangères avaient depuis longtemps à se plaindre du peu de considération que la république mexicaine montrait envers leurs agents, et surtout envers leurs nationaux exposés à toutes sortes de vexations et d'actes arbitraires, résultats des sentiments de haine et de suspicion qu'inspi-

rait tout étranger au peuple mexicain. — Des assassinats odieux étaient même restés impunis, et les réclamations adressées au gouvernement, pour mettre un terme à une semblable situation, n'avaient produit aucun résultat.

Les mêmes causes qui contraignent aujourd'hui l'empereur Napoléon à porter au Mexique les armes de la France, avaient amené à cette époque le roi Louis-Philippe, alors sur le trône de France, à envoyer une escadre devant Vera Cruz. L'attitude hostile du gouvernement de la république envers les étrangers portait, en effet, non-seulement atteinte à la dignité nationale, mais aussi aux intérêts individuels les plus sérieux.

CHAPITRE III

I

En 1837, le baron Deffaudis fut chargé de signifier au cabinet mexicain l'ultimatum de la France.

Le président Bustamente repoussa avec hauteur les demandes pleines de modération qui lui étaient adressées, et qui n'étaient que la juste réparation des actes les plus iniques et les plus criminels. Il demandait, avant d'entrer même en négociation, le retrait de la flotte. Cette demande insultante était bientôt suivie d'un mafeste dans lequel le général Bustamente appelait tous les citoyens à défendre la dignité et l'honneur du pays outragés. — La légation française quitta Mexico, et tout les ports furent bloqués.

Le gouvernement de la république fit aus-

sitôt de grands préparatifs de défense; tous les points vulnérables de la côte furent fortifiés. — Le fort de Saint-Jean d'Ulloa, armé d'une redoutable artillerie, vit sa garnison portée à cinq cents hommes, et des troupes considérables se concentrèrent aux environs de Vera Cruz.

Avant de commencer les hostilités, l'escadre française attendait que le temps fixé par l'ultimatum fût écoulé. — Cette escadre, ou plutôt cette escadrille, se composait de deux frégates de soixante canons, de huit bricks de dix à vingt canons, et d'une corvette de charge. Le vomito, la fièvre jaune, le scorbut ne tardèrent pas à se déclarer sur les navires et y firent les plus cruels ravages. Le commandant Bazoche ne pouvait songer, avec les petits bâtiments dont il disposait, à attaquer des points aussi sérieusement défendus; il se contenta donc, en attendant du renfort, de resserrer le blocus.

En effet, la guerre avec le Mexique était devenue inévitable, et le cabinet des Tuileries préparait une nouvelle expédition sous les ordres du contre-amiral Baudin; — un des fils du roi, le prince de Joinville, en faisait partie et commandait la corvette la *Créole*. Cette nouvelle escadre qui comptait trois frégates, deux bricks et quatre

bombardes, arriva dans les derniers jours d'octobre devant Vera Cruz et se réunit aux bâtiments du commandant Bazoche.

Le contre-amiral Baudin, bien persuadé que les dernières démarches conciliatrices qu'il devait encore tenter, resteraient sans effet, fit reconnaître avec le plus grand soin les points sur lesquels pourrait s'opérer un débarquement, et principalement le banc de la Gallega, qui s'étend au nord de Saint-Jean d'Ulloa, et qui paraissait très-favorable pour recevoir un corps de troupes. — Le prince de Joinville fut chargé de cette importante et difficile exploration.

Après avoir fait le tour du fort et en avoir reconnu les abords, le jeune prince, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture avec les officiers qui l'accompagnaient, s'avança audacieusement même au pied des glacis.

Pendant ce temps, le commandant Leray avait reçu l'ordre de tenter auprès du gouvernement mexicain une dernière négociation. — Les résultats en étaient prévus, et dès son arrivée, le commandant put se convaincre de l'inutilité de cette tentative. Après avoir attendu trois jours une réponse catégorique, il apporta à l'amiral une lettre par laquelle le ministre des affaires

étrangères lui demandait d'ouvrir des conférences pour terminer le différend qui séparait les deux pays. — C'était une démarche sans but, une dernière tergiversation. —L'amiral accepta cependant, afin de bien montrer que la France, prête à lever le bras pour foudroyer ses ennemis, voulait épuiser jusqu'aux chances les plus incertaines d'un accommodement conciliateur. — Il se rendit à Jalapa, lieu de réunion proposé par M. Cuevas, ministre des affaires étrangères du gouvernement mexicain.

II

Les conférences n'amenèrent rien de nouveau, car la France prenait pour base première de tout arrangement possible son ultimatum du 21 mars 1837, et le Mexique, sans vouloir s'engager à rien, regardait comme un droit d'imposer des emprunts forcés aux étrangers, mesures arbitraires qui mettaient les propriétés, les biens et même la liberté de ces étrangers à la merci d'un despotisme sans bornes.

— Le 21 novembre, le contre-amiral Baudin quittait Jalapa, en posant les dernières conditions de la France, et donnait jusqu'au 27 à midi, pour tout délai.

Le 27, aucune réponse n'étant parvenue, l'escadre se prépara au combat. — C'est contre le fort Saint-Jean d'Ulloa que les bâtiments français doivent diriger leurs attaques.

Ce fort, à un demi-mille de Vera Cruz, présente un parallélogramme irrégulier. A chaque angle s'élève un bastion ; ses murailles, d'une solidité remarquable, comme toutes les constructions espagnoles de cette époque, sont percées d'un grand nombre d'embrasures. — Le banc de la Gallega, sur lequel devait être jeté le corps de débarquement, vient mourir à ses pieds. — Un large fossé rempli d'eau à la marée haute, et deux batteries basses complétaient l'ensemble des défenses de cette place forte.

L'amiral a combiné son plan d'attaque. — Trois frégates prennent position au nord-est de la forteresse, à la distance de quatre ou cinq encablures; — près des frégates, un peu plus au nord, se tiennent deux bombardes ; — trois corvettes hors de portée du feu de la place doivent obser-

ver les coups, pour faire rectifier le tir à l'aide de signaux convenus.

Une demi-heure avant l'heure indiquée pour le commencement des hostilités, des envoyés mexicains se présentent sous drapeau parlementaire; ils apportent à l'amiral des dépêches de leur gouvernement. Ces dépêches ne donnent aucune satisfaction nette et catégorique.

« — Le gouvernement n'avait qu'une réponse à faire, il ne l'a pas faite, répondit l'amiral en congédiant les envoyés; — dans une demi-heure, le feu commencera. »

A midi, le signal est donné; une commotion formidable lui répond et frappe les échos comme le roulement du tonnerre; ce sont tous les bâtiments embossés à bonne distance qui lancent une grêle de boulets. Le fort riposte énergiquement avec toute son artillerie, et bientôt un voile épais de fumée que traversent des raies de feu, enveloppe les combattants.

Depuis une heure à peu près, la canonnade continue; tout à coup une explosion terrible se fait entendre : le magasin à poudre et le parc à boulets du fort viennent de sauter, lançant dans les airs leurs débris enflammés. — A cette détonnation une autre succède presque aussitôt; un

des bastions vient de sauter aussi, engloutissant sous ses décombres les pièces d'artillerie et leurs servants mutilés. Dès lors, l'issue de la lutte n'était plus douteux, et les bâtiments français, quoique ayant eu grandement à souffrir de leur côté, redoublent d'énergie ; leurs boulets meurtriers frappent incessamment les murailles ébranlées du fort dont le feu se ralentit sensiblement. La nuit seule fit cesser le combat, et l'amiral s'apprêtait à achever le lendemain la destruction de la forteresse, lorsque des officiers parlementaires vinrent demander une suspension momentanée d'hostilités que l'amiral Baudin refusa, en offrant à la garnison une capitulation honorable. — La défense était impossible ; de toutes parts les murailles étaient ébréchées, un grand nombre de pièces hors de service gisaient égueulées sur leurs affûts brisés, au milieu des cadavres que l'on n'avait pas eu le temps d'ensevelir. Les munitions manquaient par suite de l'explosion des poudrières, et le découragement qui s'était emparé des troupes, disait assez que le commandant ne pouvait, dans une semblable situation, songer à repousser un assaut.

La capitulation fut donc signée, et le pavillon

français flotta sur les remparts ennemis. Par suite d'une convention stipulée le jour de l'occupation du fort Saint-Jean d'Ulloa, la garnison de Vera Cruz fut réduite à mille hommes. La France, avec une générosité que le gouvernement mexicain ne sut pas apprécier, ne traita pas cette ville en ville vaincue, et, lui rendant la vie et le commerce, ouvrit son port aux pavillons étrangers. — L'amiral stipula des indemnités et s'engagea à remettre la citadelle aux autorités mexicaines, aussitôt qu'un traité de paix aurait été régulièrement conclu entre les deux pays.

III

La nouvelle de la prise si rapide du fort de Saint-Jean d'Ulloa frappa la capitale comme un coup de foudre. L'irritation fut portée à son comble au sein de la population, et, loin d'apprécier la modération de la France après la victoire, le congrès refusa de ratifier la convention signée par le général Rincon, qui

commandait à Vera Cruz; il déclara l'état de guerre avec la France, et de toutes parts retentirent les cris : A mort les Français! Les Mexicains cherchaient, par une fureur stérile, à se donner le change sur la défaite qu'ils avaient essuyée.

Le 1er décembre, un décret enjoignit à tous les Français de quitter la capitale dans le délai de trois jours, et dans quinze le territoire de la république; ce dernier délai fut prolongé plus tard jusqu'à soixante jours.

Les Français résidant à Mexico et aux environs de la capitale se dirigèrent en toute hâte vers Vera Cruz pour se mettre sous la protection du pavillon français; car ils connaissaient trop le triste pays dans lequel ils vivaient, pour ne pas redouter quelque trahison ou d'indignes traitements auxquels ils n'échappèrent que par l'intervention des ministres étrangers; ces ministres protégèrent avec un noble sentiment de confraternité la vie et les derniers intérêts des malheureux ainsi expulsés. — Toutefois ils ne purent empêcher les Français d'être pillés pendant leur trajet dans les montagnes, par des bandes mexicaines qui leur enlevèrent tous leurs chevaux, ainsi que les charriots sur lesquels avaient

été placés les femmes, les enfants et les malades.

La déclaration de guerre à la France ne réunit pas dans la pensée d'un danger commun les deux partis qui divisaient le Mexique. — Les fédéralistes ne se trompèrent pas sur les intentions de la France qu'ils ne pouvaient sérieusement accuser d'agir dans une pensée de conquête, et jugèrent le moment favorable pour se lever en masse contre les centralistes : les embarras qui accablaient le gouvernement et les hommes au pouvoir, favorisaient leurs projets de renversement. — Une fois le mot d'ordre donné dans les provinces, l'agitation intérieure fut à son comble. — Certes, en cette circonstance, ces luttes déplorables dépourvues de toute grandeur et de tout patriotisme, se montrèrent dans leur triste nudité, et les gouvernements étrangers purent, une fois de plus, juger par eux-mêmes la pente fatale sur laquelle marchait ce malheureux pays, vers un abîme qu'il creusait de ses propres mains.

IV

Mais revenons à Vera Cruz, où nous allons voir reparaître Santa Anna, le vaincu de San Jacinto. Cette ville semblait être le théâtre que le général choisissait chaque fois qu'il reparaissait, après avoir été cacher dans une retraite momentanée sa chute du pouvoir.

Vera Cruz avait toujours porté bonheur à son ambition; c'était le berceau de ses rêves, le piédestal de sa fortune.

Au premier bruit d'attaque, Santa Anna était venu se joindre au général Rincon; il remplaça ce général lorsque celui-ci fut privé de son commandement, à la suite de la convention qu'il avait signée avec l'amiral Baudin. — Santa Anna était l'homme du Mexique qui savait le mieux exploiter les sentiments des masses et les événements, au moment même où ils se produisaient. Il avait entrevu dans l'arrivée de la flotte française le réveil de sa popularité et de sa fortune déchue. Chargé par le

congrès de notifier à l'amiral Baudin le retrait de ratification du traité conclu, il prit une position hostile, et ce furent ses bandes répandues aux environs de Vera Cruz qui pillèrent les Français expulsés de Mexico.

Outré de la non ratification du traité dans lequel la France s'était montrée si modérée et si conciliatrice, l'amiral Baudin résolut de paralyser les projets ultérieurs des Mexicains sur Vera Cruz, en mettant cette ville hors d'état de défense, car il lui répugnait de la détruire en la bombardant. — Cette entreprise audacieuse fut couronnée de succès; trois colonnes formées de marins, de soldats de marine et de compagnies d'artillerie et du génie partirent au point du jour. Ces trois colonnes, protégées par un épais brouillard, atteignirent la ville dans les différentes directions qui leur avaient été désignées. — La colonne du centre, commandée par le prince de Joinville, pénétra dans Vera Cruz ; les deux autres devaient désarmer, l'une le fort de l'est, l'autre le fort de l'ouest.

Pendant que le prince de Joinville entrait hardiment dans la ville, dont il avait fait sauter la porte principale, et mettait en fuite tout ce qui s'opposait à son passage, les canons des

forts étaient encloués et jetés par dessus la muraille, leurs affûts étaient brisés.

Cependant les troupes mexicaines sont parvenues à se réunir ; Santa Anna les rallie et se porte sur les derrières des Français, lorsque ceux-ci, au tomber de la nuit, après avoir achevé le désarmement de la ville, regagnaient les embarcations qui les avaient amenés. — Une fusillade assez vive s'engagea, et les chaloupes firent sur les troupes mexicaines massées le long de la jetée un feu de caronades chargées à mitraille qui leur causa de grandes pertes. Le général Santa Anna fut grièvement blessé (1) ; mais du coté des Français on compta aussi une soixantaine d'hommes hors de combat. — Santa Anna, avec cette audace orgueilleuse qui le caractérisait, ne manqua pas d'écrire à son gouvernement que l'énergique défense de Vera Cruz avait contraint les Français à se rembarquer. — Pauvre général réduit à chercher dans ses défaites des triomphes mensongers !

Les opérations militaires contenues dans les instructions de l'amiral Baudin étaient accomplies, il devait en attendre les résultats en se

(1) Cette blessure occasionna l'amputation de la jambe.

maintenant dans les positions conquises. — Des négociations s'ouvrirent de nouveau; enfin après des lenteurs et des tergiversations sans nombre, un traité de paix fut conclu avec la médiation de l'Angleterre, qui avait envoyé un plénipotentiaire dans ce but. Ce traité donnait pleine et entière satisfaction aux réclamations de la France et à ses demandes d'indemnités pour les dommages depuis si longtemps soufferts par ses nationaux.

Les ratifications furent échangées à Paris, le 10 avril 1839.

V

Débarrassé de la triste position dans laquelle l'avait mis son différend avec la France, le Mexique, loin de chercher à jouir dans le repos d'une douce et tranquille prospérité, reprit avec plus d'ardeur ses luttes intestines. On peut dire avec vérité que c'était là son état normal, interrompu seulement de temps à autre par une apparence de tranquillité qui n'était que le résultat de l'épuisement des partis. — Nous

sommes comme toujours en pleine guerre civile; seulement, nous l'avons dit, depuis la nouvelle constitution, cette guerre qui tenait par des racines profondes aux instincts mêmes de la nation avait acquis un plus grand cachet de gravité, car elle inscrivait sur son drapeau un principe politique. Derrière ce principe s'abritaient toujours le nom et l'ambition d'un homme.

Le président Bustamente est dépopularisé. Santa Anna hérite, mais pour un laps de temps bien court, de cette popularité, mirage trompeur qui éblouit et disparaît.

Le parti fédéraliste a pris un développement considérable. — Une rencontre a lieu à Nécarigo, près de Puebla, et le général Valencia bat les troupes fédérales qui combattent sous les ordres du général Mejia; ce général, fait prisonnier, est mis à mort sans jugement, par ordre de Santa Anna.

A Monterey, les insurgés avaient le dessus et s'emparaient de plusieurs villes. La victoire toutefois resta fidèle au drapeau du gouvernement et les fédéralistes dispersés, furent contraints de faire leur soumission. —Bustamente, qui avait reçu le commandement de l'armée

centraliste en quittant la présidence, est de nouveau sur les rangs; il l'emporte sur Santa Anna et reconquiert le pouvoir qui lui était échappé.

Le parti vaincu n'avait pas encore dit son dernier mot. — Bientôt, au sujet d'un mécontentement que soulèvent des taxes nouvelles, décrétées pour faire face aux menaces de guerre avec le Texas, ce parti relève la tête et des troubles sérieux éclatent tout d'un coup dans la ville même de Mexico. Le général Urrea, qui avait été exilé, reparaît sur la scène, s'empare audacieusement du président Bustamente et nomme président par intérim le général Farias, du parti fédéraliste; mais Bustamente recouvre sa liberté et reprend en main la défense de la constitution. La guerre civile ensanglanta encore quelques provinces, puis les fédéralistes de nouveau dispersés attendirent le moment de se réunir et de reprendre les armes; leurs deux principaux chefs, Urrea et Farias, avaient trouvé leur salut dans la fuite.

L'année suivante (1841), les troubles recommencent, et l'insurrection que l'on croyait épuisée par ses revers successifs, reparaît plus forte, plus violente qu'elle n'avait jamais été.

— Bustamente, vaincu et dépossédé du pouvoir, se retire dans l'île de Cuba; Tampico, Vera Cruz, Matimor, et la capitale sont au pouvoir des fédéralistes, qui rétablissent la constitution de 1824 avec Santa Anna pour président. — On le voit, ce général avait des amis et des partisans dans tous les partis; — porté quelques années auparavant avec acclamations au siége de la présidence absolue par les centralistes qui renversaient la constitution de 1824, il y est replacé aujourd'hui par ceux qui viennent de rétablir cette constitution dédaignée. De quelque côté que se tournait la fortune, elle rencontrait toujours Santa Anna sur ses pas.

VI

Le nouveau président n'épargne pas les proclamations et rejette sur son prédécesseur tombé dans la disgrâce tous les maux qui pendant les dernières années avaient affligé le Mexique. L'état désespéré des finances lui inspire les mesures les plus arbitraires et les plus iniques pour remplir les coffres vides de l'État ; ces me-

sures pesent surtout sur les étrangers. En agissant ainsi, Santa Anna cherchait à flatter les passions aveugles de la multitude indigène, qui nourrissait toujours une haine secrète contre les étrangers, et il voilait ainsi ses exactions sous le mot pompeux de patriotisme. — Ces nouvelles spoliations avaient excité au plus haut dégré le mécontentement des puissances étrangères; Santa Anna, pour ne pas hériter des embarras de la situation qu'il avait créée, feignit une grande lassitude du pouvoir et, se démettant volontairement des hautes fonctions de président, se retira vers la fin de l'année 1843, dans une de ses terres, près de Vera Cruz.

En 1844, il reprenait les rênes du gouvernement et cherchait à organiser une grande expédition contre le Texas, avec lequel on était en état de guerre perpétuel, sans résoudre cette question, qui intéressait si vivement la république mexicaine. Le gouvernement avait épuisé toutes ses ressources dans ses luttes intestines; appauvri et miné, il était toujours hors d'état de tenir une armée en campagne. — Pendant ce temps, les négociations de cette province avec les États-Unis continuaient, et le Texas allait être bientôt annexé à la répu-

blique américaine ; le Mexique de son côté poursuivait le cours de ses agitations.

Un mécontentement général s'est prononcé à Mexico contre Santa Anna, qui était en marche pour réduire les révoltés de Jalisco (1) (car toujours quelques portions du territoire de la république étaient en insurrection) ; le congrès se fait lui-même l'organe de ce mécontentement par une protestation de la majorité contre des actes arbitraires du président. Le général Canalizo, qui exerçait la présidence par intérim, dissout le congrès ; celui-ci en appelle au peuple, et Canalizo est fait prisonnier par le général Herrera, qui s'est mis à la tête des mécontents.

Le 7 décembre, un nouveau gouvernement est constitué. — Santa Anna, confiant dans ses propres forces, marche sur la capitale ; mais d'un coup d'aile, la fortune renverse son favori. Abandonné par ses troupes, Santa Anna tombe au pouvoir des révoltés ; il est déclaré traître à la patrie, mis hors la loi, et c'est à grand'peine qu'il obtient par une supplique, au nom de ses services passés, que la condamnation à mort

(1) *Jalisco*, État de la république mexicaine, situé à l'ouest sur le Grand Océan ; superficie 190,700 kilomètres carrés, 680,000 habitants.

qui menaçait sa tête, soit changée en exil perpétuel. — Ceci se passait le 22 janvier 1845.

Le général Herrera est élu président à une grande majorité. Sans nous arrêter au détail de différents faits d'exactions et d'iniquités habituels au gouvernement mexicain, et par lesquels ce général compromit ses relations avec les nations étrangères, arrivons à la reconnaissance du Texas comme État indépendant, et à son annexion à la république américaine. Ce grave événement suspendit un instant la division des partis, et la patrie en danger appela aux armes tous les citoyens.

LIVRE III

LIVRE III

CHAPITRE Ier

I

Nous voici à un point de cette histoire étrange de la république mexicaine qui emprunte un intérêt tout particulier à la question présente et aux événements qui se sont produits et vont se produire au Mexique.

Les opérations militaires dirigées sur le territoire mexicain par la petite armée américaine, en 1847, ne peuvent être indifférentes à connaître et à apprécier, aujourd'hui que la France

envoie ses soldats combattre là où combattirent les Américains.

En suivant ce corps expéditionnaire, on trouvera de grands points de connexité avec la route que suivront, selon toute probabilité, nos colonnes, si la continuation des hostilités les contraint à marcher sur Mexico pour s'emparer de cette capitale de la république.

Cette pensée a porté le Ministère de la Guerre de France à faire rechercher soigneusement et à traduire les documents américains relatifs à cette campagne, afin d'avoir, avec une entière exactitude, le tracé militaire de l'expédition. On a bien voulu nous donner communication de ce travail important, dû au chef d'escadron d'état-major M. Jouve. C'est ce travail qui a servi de base et de guide au récit que nous entreprenons aujourd'hui.

Il est important de résumer les faits qui précédèrent et amenèrent l'expédition américaine contre Mexico par la voie de Vera Cruz, lorsque les hostilités avaient commencé au contraire sur un autre point.

Le parlement de l'Union, en votant l'annexion du Texas aux États-Unis, n'ignorait pas que de ce vote, approuvé la même année par les répré-

sentants du Texas, ressortirait la guerre avec le Mexique. Aussi les flottes de de l'océan Pacifique et du golfe du Mexique reçurent l'ordre de se tenir prêtes à agir au premier signal, et le général Taylor vint camper avec un petit corps expéditionnaire de 4,000 hommes au nord du Rio Grande.

Après quelques négociations qui échouèrent, ce général reçut, le 12 janvier 1846, l'ordre de se porter en avant sur le Rio Grande ; — la flottille américaine l'appuyait en longeant la côte jusqu'à Matamoros (1).

Les Mexicains s'étaient déjà fortifiés sur la rive droite du Rio Grande ; les Américains se fortifièrent sur la rive gauche et à la pointe Isabelle.

Le 24 avril, un premier engagement eut lieu.

Le plan de campagne des Américains était une combinaison d'attaques simultanées sur les frontières du nord, de l'est et de l'ouest du Mexique. Tous les ports mexicains furent bloqués. Un corps de 18,000 volontaires se for-

(1) *Matamoros*, ville de l'État de Tamaulipas, située sur la rive droite du Rio Grande, près de son embouchure.

mait aux États-Unis, et le général Scott était chargé de son organisation.

II

Pendant ce temps, la position du général Taylor était assez inquiétante sur le Rio Grande. Entouré par des forces supérieures que commandait le général mexicain Arista, il craint de voir ses communications coupées avec la pointe Isabelle, où il a établi le dépôt de ses approvisionnements et de ses munitions. Il dérobe sa marche à l'ennemi, et court, avec le gros de ses troupes, renforcer cette position, laissant dans son camp une garnison peu nombreuse.

Instruit de son absence, le général Arista attaque les retranchements américains. Le commandant major Brown fait bonne contenance ; il résiste et combat énergiquement avec le petit nombre d'hommes qu'il a à sa disposition ; mais il est tué, et les munitions touchent à leur fin. Il était temps que du secours arrivât : les assiégés étaient complétement investis et bom-

bardés sans relâche. — Le général Taylor revient en toute hâte avec 2,300 hommes ; les Mexicains se portent à sa rencontre et l'attendent à Palo Alto, dans une bonne position ; mais ils en sont bientôt délogés, malgré la supériorité de leur nombre, et après avoir eu 450 hommes hors de combat (150 tués, 300 blessés).

Le général Taylor poursuit activement sa route et le lendemain, 9 juillet, il se trouva de nouveau en face de l'ennemi à Resaca de la Palma. L'ennemi est plein de confiance dans l'excellence de sa position, un combat sérieux s'engage de nouveau, et les Mexicains, mis en complète déroute, perdent cinq cents hommes environ et laissent un grand nombre de prisonniers aux mains des Américains. Le général Arista repasse le Rio Grande et se retire précipitamment sur la route de Monterey.

Le 18, le gros des forces américaines atteignait sur la rive gauche du fleuve au-dessous de Matamoros et venait s'installer dans les positions abandonnées par les Mexicains.

Mais pendant que le général Arista s'occupe à reorganiser son armée démoralisée, la nouvelle de ces deux revers successifs arrivée à

Mexico, y produit une terreur indicible; les esprits s'agitent et les passions toujours prêtes à se soulever ne vont pas tarder à joindre aux graves difficultés de la situation extérieure les difficultés nouvelles d'un soulèvement intérieur.

Le président Paradès, pour conjurer l'orage se prépare aussitôt à marcher lui-même contre les Américains à la tête d'un corps de troupes considérable; le général Arevallo a reçu l'ordre d'aller remplacer dans son commandement, le général Arista. Le président à remis ses pouvoirs entre les mains du général Bravo, vice-président de la république; mais les troubles augmentent, le ministère se retire, et Paradès diffère son départ pour faire face à l'orage. Ce nouveau chef de la république ne devait pas conserver le pouvoir : il avait rencontré son principal appui dans l'armée, et les défaites du Rio Grande avaient ruiné cet appui. L'orgueil mexicain se vengeait sur lui de ses mécomptes.— Accusé d'avoir mené la guerre avec faiblesse et inhabilité, il voit plusieurs provinces demander son renversement et le retour de Santa Anna au pouvoir. Le mouvement de ces provinces déjà insurgées décide le prononciamento de la capitale. Santa Anna est rappelé de la Havane

où il s'était refugié et débarque le 15 août à la Vera Cruz.

A ce moment la position était très-critique. De tous côtés, la fortune se prononçait contre les armes mexicaines et les généraux auxquels étaient confiés les postes les plus importants les abandonnaient presque tous sans combattre. — Deux événements désastreux vinrent encore aggraver cette triste situation.

L'expédition en Californie, avait les plus rapides et les plus heureux résultats, Monterey et San Francisco se livraient sans opposition aux armes américaines, et le général mexicain Castro, qui commandait à Pueblo de Los Angelos, capitale de la province, en apprenant la reddition de Monterey et de San Francisco, s'enfuyait à Sonora sans oser combattre. Le territoire de la Californie était aussi annexé aux États de l'Union. — La conquête du Nouveau Mexique ne rencontrait pas plus de difficultés. Le général Kearny, commandant le corps d'armée de l'ouest, après une marche pénible le long de l'Arkansas et à travers les montagnes Rocheuses, entrait sans coup férir à Santa Fé et déclarait officiellement le Nouveau Mexique annexé aux États-Unis d'Amérique.

De son côté, le général Taylor mettait le siége devant Monterey, capitale de la province du Nouveau Léon, ville considérable, située au pied de la Sierra Madre sur la rive gauche de l'Arroyo de San Juan.—Après plusieurs attaques vigoureuses des assiégeants, cette ville capitula. Les vainqueurs et les vaincus furent mécontents. Si d'un côté, les Mexicains ne pardonnèrent pas au général Ampudia d'avoir mal défendu Monterey (1), de l'autre le gouvernement américain blâmait le général Taylor d'avoir accordé des conditions de capitulation avantageuses à une armée qui devait forcément devenir prisonnière de guerre.

III

Nous n'entreprenons pas de suivre les opérations militaires des Américans sur toutes l'étendue des possessions mexicaines, nous nous arrêtons seulement devant les plus importantes

(1) *Monterey*, capitale de l'état du Nouveau Léon 15,000 habitants.

pour arriver à l'expédition dirigée directement de Vera Cruz à Mexico.

Les ministres américains ne s'opposèrent pas au débarquement de Santa Anna, espérant que le nouveau président, en face des faits accomplis, serait favorable à la paix.

Mais le général Santa Anna n'était pas maître de la position : le mouvement populaire qui le ramenait au pouvoir lui imposait ses conditions. L'armée humiliée par tant de défaites, attendait et voulait une revanche. — S'il ne se déclarait pas partisan de la guerre, il perdait tout son pouvoir et toute son influence : d'ailleurs le général mexicain avait, lui aussi, à faire oublier la fatale journée de San Jacinto. — Les propositions de paix envoyées par le gouvernement des États-Unis, furent donc écartées, et des deux côtés on se prépara à continuer la guerre avec plus d'acharnement.

Dix mille hommes de renfort sont envoyés directement d'Amérique au général Taylor, et quatorze régiments de volontaires, sous les ordres du général Worth, sont prêts à paraître sur le théâtre de la guerre. — Santa Anna a pris le titre de commandant en chef de l'armée libéra-

trice; il a augmenté ses forces combattantes, et San Luis de Potosi, indiqué comme rendez-vous général, est encombré de troupes. Les hostilités vont prendre une nouvelle voie, mais tout s'annonce en faveur de l'Amérique, malgré l'activité que déploie Santa Anna et les mouvements de troupes qu'il concentre sur les points les plus importants. — L'armée des États-Unis avait l'avantage moral que donnent trois victoires successives, dont le souvenir devait singulièrement affaiblir la confiance des Mexicains. — Santa Anna entrait donc en campagne avec les chances les plus défavorables.

Le général Taylor s'est prononcé ouvertement contre un mouvement sur San Luis de Potosi, dont la possession peut être coûteuse; la ligne la plus courte et la plus avantageuse de toutes pour atteindre Mexico est par Vera Cruz. C'est de ce côté que désormais les troupes américaines vont être appelées à agir. Le général Winfield Scott a reçu la mission de tout préparer pour l'attaque de Vera Cruz et de San Juan d'Ulloa, dont la prise ouvre la route de Mexico.

Neuf régiments de volontaires sont levés pour concourir aux nouvelles opérations militaires, et le congrès américain autorise la formation

de dix régiments de troupes régulières; en outre, deux brigades de ligne et la division de volontaires du général Patterson (cinq mille hommes environ) sont détachés du commandement du général Taylor et appelés à renforcer le corps expéditionnaire placé sous le commandement du général Scott. — Le rendez-vous général est l'île de Lobos, sur la côte du Mexique.

IV

Mais pendant que tout s'apprête pour cette expédition qui doit assurer le triomphe des armes américaines et les porter jusqu'à Mexico, le général Taylor, dont le corps ne se compose plus en troupes régulières que de quatre cents hommes d'infanterie, deux cents dragons et quatre compagnies d'artillerie auxquels sont venus se joindre des volontaires mal exercés encore, mais pleins d'ardeur, va livrer un combat sanglant aux troupes mexicaines commandées par Santa Anna en personne.

En effet, le nouveau président, au lieu de chercher à couvrir Vera Cruz qu'il sait très-sérieusement menacée, se dirigea avec toutes ses forces contre le petit corps du général Taylor appelé : armée de la Sierra Madre, il a appris que cette petite armée a été réduite à un très-faible effectif, et il a l'espérance d'en triompher facilement, car il amène avec lui plus de vingt mille hommes.

C'est dans une large vallée comprise entre deux chaînons parallèles de la Sierra Madre que s'est établi le général Taylor, à un mille environ de la ferme de Buena Vista, près de laquelle les montagnes forment, en se rapprochant, la passe étroite d'Angostura. Cette vallée qui n'a pas plus de deux milles de profondeur, était coupée par des ravines profondes.

Le général Santa Anna est sûr du succès. — A 9 heures du matin, le 22, février il déploie des colonnes nombreuses dans la plaine et fait sommer par écrit le général Taylor, de se rendre s'il ne veut être écrasé. — Sur son refus péremptoire à 2 heures, la bataille s'engage.

Elle s'appelle : la bataille de Buena Vista.

La lutte fut sanglante pendant toute la jour-

née, surtout sur l'aile gauche des Américains que le général Ampudia attaquait avec des forces considérables. Vers le soir, les Mexicains restaient maîtres des hauteurs sur le flanc gauche de la position, et les deux armées, attendant le lever du jour pour reprendre le combat, bivouaquèrent en présence l'une de l'autre.

Le lendemain matin, en effet, la bataille recommence toujours du côté de l'aile gauche que Santa Anna fait soutenir par une nouvelle division, pendant qu'une colonne d'infanterie et de cavalerie, ayant avec elle de l'artillerie, attaque par la route, mais sans succès, le centre de la position américaine.—Un instant le peu de solidité d'une partie des volontaires américains, faillit compromettre la journée; écrasés par l'artillerie mexicaine, dont le feu était très-violent et très-suivi, ils se replièrent en désordre derrière la ferme de Buena Vista, en cherchant dans les ravins un refuge contre le feu de l'ennemi; il fallut qu'une portion des troupes de l'aile droite vint les ramener au combat; mais alors reprenant l'offensive, ils regagnèrent peu à peu le terrain perdu.

Santa Anna manœuvre pour se prolonger sur les derrières de l'armée américaine, il rencontre

les tirailleurs du Mississipi qui le forcent à reculer. — La bataille est devenue générale ; de tous côtés l'ennemi cherche à entamer le petit corps du général Taylor, qui résiste énergiquement; la cavalerie mexicaine fait d'inutiles efforts et se conduit bravement.

Santa Anna voit bien que cette victoire qu'il croyait si facile est bien près de lui échapper, et que ses troupes sont déconcertées par la résistance qu'elles éprouvent et par les morts qui jonchent le champ de bataille. Il veut tenter un suprême effort et fait avancer ses dernières réserves. Cet attaque est si vigoureusement exécutée que l'infanterie américaine est forcée de se réplier précipitamment, en abandonnant trois pièces de canon. La cavalerie s'élance à sa poursuite, et alors le combat s'engage corps à corps ; Mexicains et Américains savent que c'est à cette heure que se décident les destinées de la bataille, et il est difficile d'apprécier de quel côté penchera la victoire.

L'artillerie américaine fait des prodiges, — les Mexicains entamés par les boulets qui ravagent leurs rangs perdent pied et finissent par s'enfuir en désordre.

V

La journée de Buena Vista fut un brillant fait d'armes pour les troupes américaines et pour le vaillant chef qui les commandait. — Leurs pertes furent considérables, eu égard au petit nombre de combattants qu'ils avaient en ligne : on l'évalue à sept cent vingt-trois hommes hors de combat, à peu près le sixième des forces engagées. Les Mexicains perdirent de quinze cents à deux mille hommes, disent les rapports.

Santa Anna se retira, pendant la nuit qui suivit, à Agua Nueva, et reprit quelques jours après la route de San Luis de Potosi.

Pendant cette triste campagne, ses troupes épuisées par des marches interminables, avaient manqué d'approvisionnement et menacé souvent de se débander. L'espoir seul d'un riche butin les avait retenues dans l'obéissance ; il est donc facile de comprendre dans quel état de démoralisation elle arrivèrent à San Luis de Potosi.

Le gouvernement américain espérait que tous ses succès, que n'était venu ternir aucun revers, amèneraient la république mexicaine à traiter de la paix : il renouvela ses propositions, mais elles ne furent pas plus favorablement accueillies que celles tentées précédemment, la guerre devait donc suivre son cours sans espoir de conciliation.

Le général Scott arriva devant Vera Cruz le 7 mars 1847 ; le débarquement eut lieu le 9. Onze mille hommes furent mis à terre dans la journée. Le général Moralès qui commandait à Vera Cruz ne chercha pas à s'y opposer ; mais, dès le lendemain, les batteries du fort Saint-Jean d'Ulloa commencèrent un feu assez vif.

L'armée régulière américaine était partagée en deux divisions que commandaient les généraux Worth et Twiggs. — Les volontaires formaient une division à part composée de trois brigades.

Le 10, on commençait l'investissement de la place qui se fit sous le feu incessant de ses canons. Cette ligne d'investissement avait une étendue d'environ sept milles anglais.

Le 18, la tranchée est ouverte à 800 mètres des remparts. —La construction des batteries de

mortiers et de canons est terminée le 22; — la place est sommée de se rendre, et sur son refus, le bombardement commence le 23 au soir. Une flottille de petits bateaux à vapeur et de canonnières joignait son feu à celui de l'artillerie de terre. Leur tir bien combiné ne tarda pas à faire au sein de la ville de cruels ravages; les habitants étaient tués dans leurs maisons effondrées par les projectiles de toute sorte. Plusieurs incendies se sont déjà déclarés sur divers points; une plus longue résistance est devenue impossible elle décimerait la population sans profit. La place demande à capituler le 26, et le 29, les Américains prennent possession de la ville et du fort. — Les honneurs de la guerre furent accordés à la garnison déclarée prisonnière de guerre.

La crainte de cette terrible fièvre jaune, qui dans toute l'étendue de la *Tierra Caliente* fait de si cruels ravages, imposait au général Scott la nécessité de séjourner peu de temps à Vera Cruz, et bien qu'il n'eût pas encore reçu tous les transports nécessaires à l'expédition projetée, il fit, sans plus de retard, commencer le mouvement en avant.

Aujourd'hui, deux routes sont praticables

pour aller de Vera Cruz à Mexico, l'une par Jalapa (1), l'autre par Orizaba (2). — A cette époque, celle par Orizaba était impraticable pour une armée emmenant avec elle des convois indispensables d'approvisionnements, de munitions et une lourde artillerie de siége.

VI

Le général Scott n'eut donc pas la possibilité du choix et dut remonter jusqu'au Cerro Gordo, dont la passe difficile offrait à l'ennemi des moyens très-favorables de défense. — A six milles de Vera Cruz, la route traverse le Rio del Plan et commence à gravir le plateau élevé du Mexique ; c'est là que finit la Terre Basse, appelée *Tierra Caliente*, terre chaude qui enfante le terrible vomito si fatal aux habitants de ces

(1) *Jalapa* ou Xalata, ville de l'État de la Vera Cruz, 13,000 habitants. Cette ville a donné son nom à la plante médicinale appelée Jalap.

(2) *Orizaba*, ville de l'État de Vera Cruz, 12,000 habitants, connue par ses importantes plantations de tabac.

contrées et surtout aux étrangers, pendant certaines saisons de l'année, mais qui produit les splendeurs de cette riche végétation des tropiques. Au pied des montagnes, la route; après un circuit à travers un pays très-accidenté, pénètre dans le passage du Cerro Gordo. Cette route, très-encaissée, est flanquée d'un côté par le massif principal du Cerro Gordo, de l'autre par les hauteurs qui, détachées de ce puissant massif, viennent dans la direction de l'est former trois contre-forts que séparent de profonds ravins.

C'est ce passage que le général Santa Anna a entrepris de disputer aux Américains.—Santa Anna, dont la vie ne fut qu'une tempête, est habitué depuis longtemps aux revirements de la fortune, qui se plaît souvent à rechercher son favori au fond de l'abîme où elle l'a plongé. Protégé par la nature même du terrain, dont les pentes à l'est couvertes de bois et d'épaisses broussailles sont inabordables, il a construit sur chacun des trois contre-forts du Cerro Gordo des retranchements de campagne armés d'une puissante artillerie. — Au centre de la position, une batterie de six gros canons, bat le défilé dans toute sa longueur. Du côté de la monta-

gne, de bonnes dispositions de défense ont aussi été prises. Une moitié des troupes mexicaines garde le retranchement ; Santa Anna a conservé le commandement direct de l'autre moitié et est venu se camper sur la route. — Il attend l'ennemi avec pleine confiance.

Le général Twiggs, qui forme l'avant-garde, arrive le 11 août au petit hameau de Plan del Rio. Deux brigades de volontaires du général Patterson, viennent le renforcer dans la journée du 12 ; l'attaque des positions ennemies que le général Twiggs a été reconnaître est remise au 14, pour donner aux troupes nouvellement arrivées un repos nécessaire ; mais sur l'avis du général Patterson, toute opération offensive contre cette redoutable position est différée jusqu'à la venue du général en chef attendu le lendemain.

Le général Scott se décide à tourner la position des Mexicains avec une partie de ses forces, pendant que l'autre attaquera de front.

Le général Worth est aussi arrivé ; l'attaque aura lieu le 18 sur toute l'étendue des retranchements ennemis.

Le 17 au matin, le général Twiggs se portera sur la ligne d'opérations, à droite de la route,

pour chasser les Mexicains des hauteurs du Cerro Gordo et intercepter leurs communications sur la route de Jalapa. — Le général Shields, avec une brigade, soutiendra, selon le besoin, cette attaque importante. — Le général Worth appuiera le mouvement contre la gauche des Mexicains.

Le général Pillow a été reconnaître les ouvrages qui défendent la droite de l'ennemi ; il doit se tenir prêt à les attaquer, aussitôt que le feu sera engagé sur la gauche.

VII

Le 18 au matin, l'ordre de se porter en avant est donné selon les instructions que nous venons d'indiquer.

Le général Twiggs escarmouche avec les tirailleurs embusqués sur les pentes du Cerro Gordo, et une de ces brigades, traversant rapidement un ravin sur la droite, présente la bataille aux forces mexicaines que le général Santa Anna a étendues sur la gauche pour assurer ses derrières.

Mais ce qu'il faut enlever ce sont les retranchements du Cerro Gordo. — L'artillerie les a canonnés sans relâche, les troupes marchent contre eux en bon ordre, pendant qu'un bataillon de tirailleurs se détache pour tenir en respect un détachement ennemi qui s'avance par la route nationale, dans le but de tourner la colonne d'attaque.

Les tambours battent la charge, l'élan des troupes américaines est admirable. Accueillies par un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, elle ne s'arrêtent pas et gravissent à l'envi des pentes escarpées et rocailleuses. — Le premier parapet construit au bas du mamelon est enlevé à la baïonnette. Guidés par leurs chefs, les soldats se lancent à l'assaut. — La lutte est sanglante, mais les Américains restent maîtres de la position et les Mexicains encombrent en désordre la route de Jalapa, laissant derrière eux le terrain couvert de leurs morts et de leurs blessés.

Pendant ce temps une brigade de volontaires partagée en deux colonnes, s'est jetée sur la batterie centrale et sur celle de l'extrême droite des Mexicains. Le général Pillow est dangereusement blessé, et la première colonne, placée

sous un feu meurtrier, ne peut avancer. Fort. heureusement l'heureuse et rapide prise des ouvrages du Cerro Gordo, dont les canons viennent d'être tournés contre les Mexicains eux-mêmes, paralysent leur résistance, et les troupes se rendent prisonnières.

La brigade du général Shields n'a pas été moins sérieusement engagée ; elle a exécuté son mouvement tournant par la gauche du ravin au nord de Cerro Gordo, contre la batterie qui protége les derrières de l'armée mexicaine. Dans le même moment, Santa Anna, ne pouvant plus continuer la lutte sur son front, y accourait avec le reste de ses troupes pour couvrir cette dernière et suprême position. Le combat s'engage aussitôt : le général Shields est aussi très-grièvement atteint, mais la batterie mexicaine est enlevée avec un élan irrésistible. — Les généraux Santa Anna et Ampudia, confondus dans la déroute générale, gagnent, désespérés, la route de Jalapa.

Les Américains perdirent dans cette journée 500 hommes environ tués ou blessés, — les Mexicains 1,000 à 1,200 hommes, — mais on leur fit 3,000 prisonniers, et on resta maître de 4,000 fusils et de 43 pièces de canon.

Dans la matinée du 19 avril, les généraux Patterson et Twiggs entraient successivement dans Jalapa.

Le général Worth a reçu l'ordre de continuer sa route au delà de Jalapa ; il trouve libre la passe de la Hoya, dont les préparatifs de défense commencés étaient abandonnés.

Le 22, le général entre à Perote et prend sans résistance possession de la citadelle, qui renfermait 66 canons ou mortiers, ainsi qu'un matériel très-important.

CHAPITRE II

I

L'armée mexicaine est dispersée ; Santa Anna est écrasé par sa défaite au Cerro Gordo.—Sentant l'armée américaine sur ses talons, il a gagné en toute hâte la ville de Puebla, où il entre avec les débris de ses troupes démoralisées par la fatigue et le combat. Mais là, il apprend que les vainqueurs se sont arrêtés à Perote, et chassant de son cœur le découragement qui un instant s'en était emparé, il appelle autour de lui des bandes de guérillas et réunit dans les environs d'Orizaba de nouvelles forces avec lesquelles il espère arrêter la marche des Américains.

En effet, pendant que le général Scott est retenu à Jalapa, les généraux Worth et Quit-

man ont reçu l'ordre de se porter sur Puebla, ville située à 90 milles de Mexico.

Le général Worth, qui forme tête de colonne, après avoir atteint El Pinal, arrive le 14 à Amozoc, et s'y arrête pour attendre le général Quitman.

Santa Anna se présente à la tête de 3,000 cavaliers avec l'intention de couper les communications des Américains ; mais quelques coups de canon sont à peine tirés, que ses cavaliers se replient en désordre, et le malheureux Santa Anna, misérablement battu, gagne dans la nuit Puebla, qu'il se hâta d'évacuer le 15 au point du jour.

Quelques heures après, les deux généraux américains y entraient sans coup férir.—Bientôt ils sont rejoints par la division Twiggs et par le général en chef.

Il est facile de comprendre à quel point fut portée l'irritation des Mexicains à la nouvelle de ces nouveaux désastres ; des troubles serieux éclatent à Mexico. Les ennemis de Santa Anna l'accusent de l'incapacité la plus complète et le mot de lâcheté est même prononcé contre le général.

Un parti s'est formé pour la paix, mais ce

parti n'a pas d'écho dans la nation, qui veut combattre encore et se croit invulnérable au sein de sa capitale. — Malgré une vive opposition, Santa Anna est réélu président aux élections du 15 mai, et, reprenant tout à coup confiance, il veut croire encore à la victoire; cette victoire il la lui faut à tout prix, pour pouvoir honorablement accepter les conditions de paix qui lui sont offertes. Il reconstitue de nouvelles forces. Le général Alvarez part avec un corps de cinq mille hommes pour intercepter l'arrivée des renforts que le général attend à Puebla.

Ces renforts sont indispensables au général en chef de l'armée américaine, dont l'effectif diminué ne se compose plus que de 6,000 hommes tout au plus. Il a appris le mouvement ordonné au général Alvarez, ainsi que l'activité que déploie Santa Anna pour couvrir la capitale avec des forces considérables ; — il sait que les hautes autorités mexicaines ont appelé toutes les populations de la république à venir en aide à la patrie menacée, et que des proclamations énergiques inaugurent le système de la guerre à outrance.

Marcher sur Mexico dans de telles conditions,

ç'eût été compromettre tous les avantages acquis de la position. — Mais, d'un autre côté, ce retard était très-fâcheux, car il permettait à Santa Anna de se reconstituer, et à ses troupes, démoralisées par la défaite du Cerro Gordo, de reprendre confiance et courage.

Déjà les guerillas se sont montrés entre Puebla et Vera Cruz et ont attaqué sans succès les convois destinés à l'armée américaine.

Enfin, les différents renforts, après avoir livré plusieurs combats sérieux aux guérillas qui battaient la campagne, arrivèrent à Puebla, où l'armée expéditionnaire se trouvait concentrée.

La force totale du corps d'armée qui allait se diriger sur Mexico se trouva de 10,738 hommes, répartis en quatre divisions.—Une garnison de 1,400 hommes fut laissée à Puebla, avec un colonel comme gouverneur civil et militaire.

II

La seconde phase de l'expédition si heureuse du général Scott va commencer. Elle est intéressante à suivre en détail dans sa marche et dans ses combats ; car la route que suivit le général Scott est sans doute celle que suivront nos colonnes pour se rendre à Mexico.

Le général Scott a quitté Puebla de sa personne, le 8 août. — Le même jour, il se réunissait à la division Twiggs, qui formait la tête de colonne. Par suite de l'ordre de marche adopté, les différents corps échelonnés gardent entre eux une distance de cinq heures de marche, qui leur permet de se secourir au besoin, et aussi d'éviter l'encombrement dans les chemins difficiles et inconnus que le corps expéditionnaire doit parcourir.

A partir de Puebla, la route qui conduit à Mexico serpente à travers un pays d'une grande fertilité, que couvrent des jardins magnifiques, de riches haciendas et des plantations de palmiers

et d'aloès, jusqu'au point où l'on atteint la Terre Froide (*Tierra Fria*), qui forme le dernier et le plus élevé des trois plateaux naturels du Mexique. Ce n'est déjà plus la même végétation, et celle que l'on rencontre rappelle les climats tempérés de l'Amérique du Nord.

Le corps expéditionnaire laissant au sud Cholula, arrive, après trois jours de marche, à la passe du Rio Frio, qui, selon les géographes, est située à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

De tous côtés s'élèvent majestueusement les crêtes des montagnes, dont quelques-unes, couvertes de neiges éternelles, se perdent dans les nuages.

Lorsque l'on quitte le Rio Frio, la route descend rapidement, et presque aussitôt apparaît la magnifique vallée de Mexico, avec son splendide panorama. — Cette vallée, au milieu de laquelle s'étendent plusieurs lacs aux eaux bleuâtres, est enveloppée, pour ainsi dire, par une ceinture de montagnes granitiques, au-dessus desquelles se dressent les pics élevés des Cordilières, spectacle majestueux, plein de grandeur qui frappe et éblouit.

Pendant tout le trajet que venait de parcourir

la petite armée mexicaine, elle n'avait rencontré pour lui disputer le passage ou retarder sa marche, que quelques groupes de guérillas que l'on apercevait au loin au milieu des rochers, mais qui n'osaient tenter aucune attaque.

Au milieu de la vallée, c'est Mexico, la plus importante cité du continent américains (1). La ville actuelle, dont la construction remonte à Fernand Cortez, qui l'éleva sur les débris de l'ancienne Tenochlitan des Aztèques, est à six milles du lac de Tezenco, et à six milles, extrémité nord-ouest, du lac Jochimilco. — Six grandes routes y conduirent sur différents points.

La grande route de Vera Cruz, que suivait le général Scott, longe la rive sud du lac Tezenco et entre dans la ville par le côté est. La route d'Acapulco y pénètre par la chaussée de San Antonio ; celle de Toluca, au sud-ouest, par

(1) Il y a dans la vallée cinq lacs principaux : le lac Salé, le lac Tezenco, et le lac San Christoval, qui du côté du nord, est séparé du premier par une langue de terre ; le lac Zumpango au nord-ouest du lac San Cristoval ; vers le sud, le lac de Jochimilco, et, au sud-est de celui-là, le lac Chalco.

la chaussée de Tacubaya ; celle de San Cosme, à l'ouest, par la chaussée du même nom ;—deux autres routes donnent accès du côté du nord. Enfin, outre ces cinq voies principales, il existe plusieurs chemins en chaussée conduisant à différentes villes des environs.

Disons maintenant quels étaient les préparatifs de défense exécutés par les Mexicains pour couvrir leur capitale. Ces dispositions, étaient multipliées sur les différents points où l'ennemi pouvait se présenter.

III

Voici ce que nous trouvons dans les documents recueillis au dépôt de la guerre :

« Mexico, depuis le commencement du mois d'août, avait été mis en état de défense. Les principales avenues, au sud et à l'est, par lesquelles on supposait que les Américains tenteraient de pénétrer dans la ville, étaient fortement gardées. Une ligne immense de retranchements s'étendait en demi-cercle du bord du lac Te-

zenco aux montagnes de l'ouest. Au sud-est et à 7 milles environ de Mexico, se trouve une montagne isolée, de 300 pieds d'élévation, nommée El Penon, et formant trois plateaux étagés les uns au-dessus des autres. Chacun de ces étages, armé de canons et protégé par un parapet, était occupé par des troupes. Au pied de ces fortifications et du côté du nord, la route de Vera Cruz suit une chaussée construite tout à fait au bord du lac Tezenco. Un fossé profond et rempli d'eau entourait entièrement la base d'El Penon. Deux batteries puissantes placées, l'une sur la chaussée même, à 400 pas en avant de la montagne, et l'autre sur la gauche complétaient la défense de ce côté.

« Un assez mauvais chemin s'embranche sur la route de Vera Cruz au hameau de Los Reyes, à trois milles en avant d'El Penon, et conduit, au sud-ouest au village de Mexicalcingo, sur le canal de communication entre le lac Jochimilco et celui de Mexico. Le terrain tout autour du village est bas et marécageux. — Le pont sur le canal avait été fortifié et flanqué à droite et à gauche par plusieurs batteries. A deux milles au sud-ouest de Mexicalcingo et de l'autre côté du lac Jochimilco, se trouve le village de

Churubusco sur la route d'Acapulco. Cette route traverse, un peu au nord du village, la rivière de Churubusco sur un pont de pierre qui avait été couvert par un large fossé et une tête de pont, à trois fronts bastionnés de 70 à 100 mètres de longueur.

« Vers le sud et à la distance de deux à trois milles de Churubusco, le village de San Antonio avait ses abords défendus par des retranchements de campagne, armés de vingt-quatre gros canons. — Au nord-ouest, et à 5 milles de Churubusco, au point où les montagnes se rapprochent de Mexico, s'élève la colline de Chapultepec, dont la base était anciennement baignée par les eaux du lac Tezenco. Sur son sommet, où les rois mexicains avaient leur résidence de prédilection, on voit aujourd'hui un vaste château fort, servant d'école militaire. La principale construction, pourvue de fortes batteries, couvre environ 400 mètres carrés, et occupe le haut d'une pente rocheuse élevée de 150 pieds au-dessus des prairies environnantes. Elle et située à l'intérieur et près de l'extrémité est d'un enclos oblong, fermé par un mur de pierre haut de 10 pieds, et qui a près de 900 mètres de longueur, de l'est à l'ouest, sur 400 de largeur du

nord au sud. Sur un mouvement de terrain, à 1,200 mètres vers l'ouest et à l'extrémité inférieure d'une pente couverte de magnifiques cyprès, partant de la base du château, se trouve El Molino del Rey, le *Moulin du Roi*, réunion de plusieurs bâtiments de pierre que surmontent des tours anciennement employées comme moulins. Ces bâtiments sont occupés par des troupes mexicaines.

« Plus à l'ouest, à 450 mètres environ de Molino del Rey, sur une colline vis-à-vis de Chapultepec, était la Casa de Mata, vieux bâtiment carré à murailles épaisses de pierre, entouré d'un fossé et d'un retranchement bastionné. Tout ce groupe de positions à l'ouest de la ville était encore renforcé par un système de batteries, de fossés, de parapets, de redans récemment construits. Le village ou ermitage de Tacubaya, où se trouve le palais de l'archevêque, est situé vers le nord, à un mille seulement et à portée de canon de Chapultepec. — A l'angle sud-est de l'enclos de ce château-fort la route de Toluca rencontre la chaussée de Tacubaya conduisant directement au nord-est vers la porte ou *garrita* de Belen. Du même point part un embranchement con-

duisant à la chaussée de San Cosme, à deux milles vers le nord. — La chaussée de Tacubaya, la route d'embranchement et la chaussée de San Cosme ont chacune deux voies entre lesquelles s'élèvent, supportés par de hauts piliers, les massifs aqueducs qui amènent à Mexico l'eau nécessaire à la consommation des habitants. Toutes ces chaussées sont bordées de fossés profonds et flanqués par des terrains marécageux. »

Outre cette ligne extérieure de défense armée de plus de cent canons, il y avait encore une ligne intérieure non moins formidable. La ville était complétement entourée par un canal de dessèchement large et profond, servant de mur d'octroi, et sur lequel il devait être extrêmement difficile de jeter un pont en présence d'un ennemi actif. Les huit principales entrées étaient défendues chacune par une *garrita*, porte fortifiée où les droits d'entrée étaient perçus.

Sur la droite de la chaussée de Tacubaya, à peu de distance en arrière de la garrita de Belen, était la citadelle, construction massive rectangulaire de deux à trois cents mètres de front. Des batteries et des redans construits sur

les chaussées et dans le voisinage des garritas, en défendaient l'approche. — On se préparait même à relier entre elles toutes ces garritas par des redoutes et par une enceinte retranchée continue. Des barricades devaient être élevées au débouché de toutes les rues principales ; mais les pertes éprouvées depuis le commencement de la guerre avaient privé les Mexicains d'une bonne partie de leur artillerie, et, pas suite, toute cette ligne intérieure de défense était mal pourvue de canons.

Le détail très-curieux de ces défenses en montrant sur quel développement elles s'étendaient est très-nécessaire à connaître pour comprendre et suivre la marche des opérations militaires et des attaques combinées par le général Scott.

IV

L'armée mexicaine comptait un effectif de 30,000 hommes et tous les postes fortifiés au sud et à l'est de la ville étaient occupés

militairement. Santa Anna avait établi son quartier général aux alentours de Mexico. Le gros de son armée se trouvait ainsi prêt à se porter sur les points les plus menacés.—La défense de la capitale était la dernière partie que jouait le président dans cette malheureuse campagne, qui devait porter une si rude atteinte à sa réputation militaire.

Le général mexicain Valancia a reçu l'ordre d'observer avec sa division la route de Puebla par laquelle les Américains doivent arriver; sans chercher à défendre la passe du Rio Frio, il s'est contenté d'y amonceler de la terre et des arbres abattus.

Le général Twiggs atteignit Ayotla (quinze milles de Mexico), le 11 août, n'ayant eu qu'un petit engagement sans importance avec un corps de cavalerie mexicaine, près la ferme de Buena Vista. — Les autres colonnes arrivèrent successivement et campèrent en arrière.

C'est en cet endroit que devait se décider la question de l'attaque, car trois routes pour se porter sur Mexico se présentaient, on le sait, au général Scott : — l'une contournait au nord le lac Tezenco et entrait dans la ville par Guadalupe ; — l'autre passait au sud du même lac

(c'était la route nationale) ; la troisième, enfin, tournait par le sud les lacs Chalco et Jochimilco, et pénétrait dans la ville par le sud.

Trois reconnaissances furent dirigées aussitôt pour reconnaître ces différentes voies, et s'assurer des dispositions de défense que l'ennemi avait prises sur chacune d'elles.

La première route était longue et difficile.

Le passage de la seconde, à l'endroit appelé El Penon, très-fortement défendu par des ouvrages sérieux, ne pouvait être enlevé qu'avec une grande perte d'hommes.

Une troisième reconnaissance fut poussée sur Mexicalcingo.— En masquant El Penon, on pouvait forcer, sans grandes difficultés, le passage du pont de ce village; mais de l'autre côté du pont, la chaussée fort étroite, était entourée de terrains mous et marécageux. Ces deux voies, par l'est, présentaient donc des obstacles dangereux.

Il restait la route du sud, qui tournait les lacs Chalco et Jochimilco. — Une nouvelle reconnaissance s'engagea le 14 sur la route du sud, et découvrit un chemin praticable à l'artillerie. Par ce chemin, on pouvait éviter le feu des ouvrages qui défendaient l'est de la ville.

Ce fut donc ce dernier parti que prit le général Scott, et l'armée reçut aussitôt l'ordre de se mettre en mouvement.

V

La division du général Worth prit la tête et partit le 15 ; les deux autres divisions des généraux Pillow et Quitman suivirent. Le général Twiggs formait l'arrière-garde. Le corps expéditionnaire rencontra, dans le sud du lac Jochimilco, des terrains très-marécageux ; la route était en outre coupée par des ravins profonds. La colonne Worth atteignit successivement les fermes de San Gregorio, Santa Cruz et San Augustin (1), où elle arriva le 17, sans avoir été sérieusement inquiétée par l'ennemi, qui engagea, à plusieurs reprises, un feu de tirailleurs, mais ne risqua aucune action importante.

Evidemment les Mexicains, suivant ainsi tous

(1) San Augustin, sur la route d'Acapulco, à 27 milles d'Ayotla (par le chemin de traverse), est à 9 milles de Mexico.

les mouvements de l'armée américaine, attendaient le moment favorable de livrer bataille.

Le général Worth s'est porté sur la chaussée de San Antonio. — Cette chaussée est entièrement commandée par les fortifications de San Antonio, et la position ennemie s'appuie à un *pedregal*, terrain encombré par d'énormes débris de roches volcaniques, qui s'étend à une distance de 4 ou 5 milles vers l'ouest, jusqu'à la route de San Angel.

Il était évident que l'armée de Santa Anna, dont les détachements envoyés en éclaireurs s'étaient sans cesse dissimulés, avait choisi le point de San Antonio pour s'y établir fortement. Les Américains ne pouvaient songer à une attaque de front dans ces terrains couverts de roches, au milieu desquels tout mouvement d'artillerie est impraticable; aussi le général Scott se décida à rejoindre la route de San Angel pour tourner cette position formidable.

En effet, Santa Anna, aussitôt qu'il avait eu connaissance de la route suivie par les Américains vers le sud du lac Chalco, était accouru avec la plus grande partie de son armée dans les environs de San Antonio, dont il faisait occuper les retranchements par 3,000 hommes.

Le général Valencia tenait la route de San Angel avec sept mille hommes d'excellentes troupes et vingt-quatre canons, dont une moitié de gros calibre (1).

Santa Anna, avec le gros de ses troupes, qui se composait de 14,000 hommes environ, était à Coyoacan. La réserve avait pris position sur la chaussée San Antonio, à trois quarts de mille en arrière de Churubusco, à une ferme appelée : *Portales.*

(1) « A Churubusco, au delà de San Antonio, dans direction de Mexico, huit canons étaient en batterie à la tête du pont de Puente del Rosario, sur la rivière de Churubusco ; et à 3 ou 400 mètres au sud-ouest du pont, l'église de San Pablo occupée militairement, était couverte par un ouvrage de campagne très-fort. Cet ouvrage commandait également la route de San Angel au nord et vers le sud ; un chemin s'embranchait à quelque distance sur une route de traverse entre San Angel et San Antonio. Le retranchement de San Palbo était armé de sept canons. »

(*Recherches faites par le dépôt de la guerre sur l'expédition du général Scott.*)

VI

Le 18 août, dans la matinée, le général Valencia occupait la colline de Contrera et s'y fortifiait ; cette position faisait face au sentier, seule voie à peu près praticable, par lequel s'avançait le général Scott. — A la gauche du camp mexicain, une batterie enfilait la route qui descendait sur Angel.

Le 19, sur l'ordre du général Scott, la division Pillow s'engage dans le sentier qui conduit à la route de San Angel, suivie par le général Twiggs, qui s'avance à travers le *pedregal* pour couvrir ce mouvement. Toutes les dispositions sont prises, et le feu des batteries commence, pendant que les tirailleurs engagent le combat sur les pentes du ravin.

Toute l'armée américaine est en mouvement. Quatre brigades marchent résolûment à travers le *pedregal*, faisant face au feu des Mexicains, pendant que d'autres cherchent à tourner la position ennemie. Les troupes qui attaquent

de front, après avoir traversé deux ravins sous le feu le plus meurtrier, arrivent près du hameau de Contrera, sur la colline, et repoussent un corps de cavalerie du général Valencia.

Alors apparaissent des forces considérables d'infanterie et de cavalerie qui viennent de San Angel; — c'est le corps de réserve (12,000 hommes). La nuit vint surprendre les combattants dans cette situation assez critique pour les Américains qui, de l'autre côté, n'avaient point réussi dans leurs attaques contre les retranchements mexicains.

Le général Smith, qui commande les brigades réunies sur la colline, a donné l'ordre de se mettre en marche pendant la nuit, et à trois heures du matin les troupes commencent leur mouvement au milieu de l'obscurité la plus profonde.

A six heures, elles avaient traversé le ravin, arrivaient à portée du camp ennemi, escaladaient la berge et s'élançaient avec de grands cris vers les retranchements qu'ils enlevaient de haute lutte.

Santa Anna ne croit plus sa position assez sûre, et dirige aussitôt ses troupes sur Churubusco. Le général Scott arrivait en ce moment

à Coyoacan ; il se lance à la poursuité de Santa Anna en attaquant à la fois Churubusco et San Antonio.

Le général Pillow doit tourner ce dernier point, pendant que le général Twiggs attaquera les retranchements de l'église San Pablo ; mais les retranchements de San Antonio sont déjà évacués, et les troupes qui les occupaient trop exposées par la prise de Contrera, se sont retirées sur Churubusco. — Une brigade du général Worth atteint la colonne en retraite et lui fait de nombreux prisonniers, puis continue sa marche sur Churubusco. Plus de 25,000 hommes défendent différents points fortifiés ; et de nombreux tirailleurs sont répandus dans les champs autour du village.

De son côté le général Twiggs, chargé, on le sait, d'attaquer les retranchements de l'église San Pablo, est déjà engagé ; il se maintient sous un feu croissant, jusqu'à ce que le général Shields, achevant son mouvement tournant, paraisse enfin au nord, avec ses deux brigades, sur les derrières de Churubusco.

De tous les côtés on se bat ; l'attaque et la défense sont opiniâtres. —Pendant deux heures,

les retranchements restent inabordables ; enfin, les Américains enlèvent la tête du pont et entament la gauche des Mexicains. — L'église de San Pablo tient toujours, — le signal de l'assaut est donné, et bientôt les troupes américaines sont en possession de cet important ouvrage.

Encore une fois, Santa Anna voit s'évanouir ses espérances de victoire, et il reprend la route de Mexico avec son armée en désordre.

37 canons de siége et de campagne, un grand nombre de fusils, de chevaux et de mulets, ainsi que d'importants approvisionnements et munitions de guerre, restèrent entre les mains des vainqueurs.

On estime à près de 6,500 hommes la perte des Mexicains, sur lesquels 4,000 tués ou blessés ; 8 généraux furent faits prisonniers. — La perte totale des Américains hors de combat ou disparus était de 1,056 hommes.

CHAPITRE III

I

La fatigue des troupes, qui depuis près de trente-six heures n'avaient pris aucune nourriture, empêcha le général Scott de marcher immédiatement sur Mexico, en profitant de la terreur que cette nouvelle défaite avait jetée dans l'armée mexicaine.

En apprenant les revers éprouvés à Contrera et à Churubusco, la capitale fut plongée dans la plus grande consternation. Les deux partis en présence, celui de la paix et celui de la guerre, s'agitèrent au milieu du désordre et de la démoralisation générale. Santa Anna penchait pour la cessation des hostilités. Une lettre du président, adressée le 31 août au général Réjon, et trouvée plus tard dans sa corres-

pondance, prouve qu'en agissant ainsi, le président de la république mexicaine avait pour but, moins d'obtenir la paix, que de gagner du temps pour terminer les défenses de la ville.

Une députation des consuls étrangers résidant à Mexico fut donc chargée de faire des ouvertures de paix au général Scott, qui les accueillit avec bienveillance. Il fut convenu qu'un armistice serait accordé pendant le cours des négociations (1).

Il devint bientôt évident que la paix ne pouvait se conclure, les commissaires mexicains ne réclamant rien moins qu'une partie du Texas, tout le nouveau Mexique et même une grande partie de la Californie. — De plus, le général Santa Anna avait violé de la façon la plus mani-

(1) Les conditions de l'armistice portaient :

« Qu'il durerait jusqu'à ce que la notification d'un des deux généraux en chef en dénonçât formellement la cessation. — Les hostilités ne pourraient être reprises que quarante-huit heures après.

« Aucune des deux armées ne serait renforcée pendant la trêve.

« Les fortifications et les défenses du Mexique resteraient dans l'état actuel dans un rayon de trente lieues autour de Mexico.

« Aucun ouvrage nouveau ne pourrait être utilisé comme fortification. »

feste les conditions de l'armistice, et au mépris des engagements contractés, faisait travailler activement chaque nuit aux fortifications de la ville. — M. Trist, commissaire américain, déclara que les négociations pour le rétablissement de la paix étaient rompues.

Le 7 septembre, le général Scott, dont le quartier général était à Tacubaya, notifia la reprise des hostilités. Les rapports qui lui étaient parvenus lui avaient appris que les cloches de Mexico avaient été transportées à une fonderie de Molino del Rey pour en faire des canons, et qu'à la Casa de Mata se trouvait un dépôt considérable de poudre. La ville manquait de canons et de munitions de guerre, et ne pouvait dans les conditions présentes, armer tous les ouvrages construits pour sa défense.

Le général en chef américain résolut de s'emparer sans retard de Casa de Mata et de Molino del Rey. Les généraux Worth et Pillow partirent avec leurs divisions, renforcées de la brigade Cadwalader et de plusieurs escadrons de dragons.

Les retranchements ennemis ont été reconnus; l'attaque aura lieu le 8 septembre.

L'armée mexicaine s'étendait sur une longue

11.

ligne d'infanterie et de cavalerie. Sa droite s'appuyait à Casa de Mata, sa gauche à Molino del Rey. A l'ouest de Casa de Mata, un ravin profond était impraticable, si ce n'est sous le le feu même de la place. A 30 ou 40 mètres en avant de ces deux points, les Mexicains avaient établi un parapet couvert d'un fossé qui, formant un demi-cercle, courait de la droite à la gauche de leurs positions ; de nombreuses pièces d'artillerie étaient placées en batterie.

Le 8 au matin, toutes les troupes américaines désignées pour l'attaque étaient en ligne, et chaque corps occupait des points désignés. — Les Mexicains garnissaient le parapet circulaire ; et les toits des maisons de Casa de Mata et de Molino del Rey étaient couverts de soldats.

Santa Anna, établi entre Mexico et Morales, gardait les derrières avec une puissante réserve.

II

Bientôt l'action s'engagea ; les artilleurs américains tirèrent avec un telle précision, que

la batterie en avant de Molino del Rey ne put tenir et fut vite abandonnée. Aussitôt ce rapide résultat obtenu, la colonne du centre se lance à l'assaut, s'empare de la batterie, mais se trouve tout à coup sous une fusillade très-nourrie qui abat en quelques instants la plus grande partie de ses officiers.

Pendant ce temps, sur la droite, le parapet était assailli par un feu à mitraille dirigé par la brigade qui commandait le colonel Garland, qui se jeta bientôt aussi sur les retranchements et pénétra dans Molino del Rey: le combat devint alors très-vif. On se battait dans les maisons, et un feu terrible parti des toits accueillait les assaillants.— Les canons des Mexicains sont plusieurs fois pris, perdus et repris.

Sur la gauche, à Casa de Mata, la lutte n'est pas moins opiniâtre; les défenses de ce village sont très-considérables et forment une véritable citadelle avec bastion et fossé. Les Américains pénètrent dans le premier retranchement et poursuivent les Mexicains retirés en arrière du parapet. Là, le combat recommence dans un espace très-restreint, mais les assaillants sont complétement à découvert sous le double feu de Casa de Mata et de Molino del Rey. Le colonel,

le lieutenant-colonel et un grand nombre d'officiers sont mis hors de combat. La position est intenable ; les Américains se replient, et la colonne décimée abandonne le terrain conquis. Mais bientôt un renfort de troupes devenues inutiles du côté de Molino del Rey, accourt pour reprendre et soutenir l'attaque de Casa de Mata ; à son approche, l'ennemi, qui déjà aussi a beaucoup souffert, bat en retraite.

Cependant les Mexicains n'ont pas perdu l'espoir de reprendre Molino del Rey. Leur ligne, un instant rompue, se rallie sous le canon de Chapultepec et se prépare à tenter un dernier effort que repousse victorieusement le général Worth, qui a pris rapidement ses dispositions pour soutenir son aile droite menacée par ce retour.

Bientôt une détonnation terrible se fait entendre : — c'est le fort de Casa de Mata qui saute avec ses poudrières, et Santa Anna, encore une fois repoussé, put entendre, dans sa retraite précipitée, ce formidable bruit de destruction. La fonderie de Molino del Rey fut aussi détruite et les bâtiments livrés aux flammes.

La journée du 8 septembre fut certainement la plus sanglante de toute cette campagne. Si

les Américains déployèrent une énergie et une ardeur sans égale, les Mexicains combattirent avec grand courage et résistèrent vigoureusement. — La division Worth perdit un quart de son effectif; un tiers des officiers avait été mis hors de combat. Sur 3,500 hommes engagés, la perte était de 774 hommes, parmi lesquels 649 blessés.

Les Mexicains eurent, de leur côté, deux régiments presque entièrement anéantis.

Si près de Mexico, cette bataille retentit comme un sinistre écho au cœur de la capitale, elle sentait tomber un à un les derniers lambeaux de ses espérances. Toute sa foi en Santa Anna s'était évanouie devant tant de désastres successifs. Les chefs n'avaient plus aucun empire sur l'armée découragée et livrée au désordre de l'indiscipline.

C'est cependant dans ces conditions que le gouvernement mexicain va tenter de défendre Mexico, dernier rempart, dernier espoir fugitif d'une cause perdue.

III

Le général Scott sent tout le prix de chaque heure qui s'écoule ; il ne doute pas que l'ennemi ne mette le temps à profit pour reconstituer de nouvelles troupes en faisant appel à toutes les forces vives du pays et en excitant les populations environnantes à accourir pour défendre ce suprême refuge de l'indépendance mexicaine. Aussi, le général en chef américain se prépare avec activité à marcher sur Mexico.

Il est convaincu que la victoire, jusque-là si fidèle à ses drapeaux, l'accompagnera encore dans cette dernière phase de sa brillante campagne ; mais il ne se fait pas non plus illusion sur les obstacles qu'il lui faudra surmonter ; il n'ignore pas combien sont grands souvent les périls qu'engendre le fanatisme poussé au désespoir.

La division Pillow et une brigade de la division Twiggs ont pris position à Piedad, village situé à 2 mille au-dessus de Mexico.

Le 10 et le 11, des reconnaissances sont chargées d'explorer les défenses et les voies praticables au sud de la ville; l'ennemi ne cherche pas à les empêcher.

Il y avait autour de Mexico, y compris les ouvrages construits aux huit portes principales ou *garritas*, quarante-sept batteries capables de contenir cent-soixante-dix-sept canons, et dix-sept épaulements destinés à couvrir de l'infanterie. On savait d'ailleurs que, faute d'un assez grand nombre de canons, toutes ces batteries ne pouvaient être armées en même temps. Il était impossible de pénétrer dans la ville, autrement que par les chaussées flanquées de marais, qui conduisaient aux garritas. — Au sud-ouest, du côté où le général Scott opérait, cinq chaussées pouvaient mener dans la place ; c'était en allant du sud à l'ouest :

1° Celle de San Antonio, se dirigeant du sud au nord par Churubusco et aboutissant à la plaza Mayor;

2° Celle de Niño Perdito, à, 1,000 mètres à l'ouest de la première ;

3° Celle de Piedad, aboutissant à la porte Belen ;

4° Celle de Tacubaya ou Chapultepec, ren-

contrant la chaussée de Piedad à la porte de Belen ;

5. Celle de San Cosme, se dirigeant de l'ouest à l'est, perpendiculairement aux trois premières et pénétrant dans la ville par la porte San Cosme, à un mille environ de distance de la chaussée de Chapultepec.

Les portes où conduisent ces cinq routes étaient toutes fortifiées. Il y avait, en outre, à 800 mètres à l'est de la chaussée San Antonio, un petit chemin appelé Paseo de las Vigas, qui avait aussi sa garrita.

La route de San Cosme offrait évidemment plus d'avantages pour l'attaque que toutes les autres ; mais il fallait, ou enlever la position de Chapultepec, ou se condamner aux retards et aux dangers d'un long détour. Le général Scott n'hésita pas. Il résolut de se rendre maître de la forteresse de Chapultepec et d'attaquer ensuite à la fois Mexico par la chaussée de San Cosme et par celle de Chapultepec. — Pour tromper l'ennemi sur ses véritables projets, le général américain attire son attention du côté de San Antonio. Pendant que le général Quitman, quittant sa position de Coyoacan, fait sa jonction avec le général Pillow dans la direc-

tion sud de la ville, et vient se réunir sous la main du général en chef à Tacubaya, le général Twiggs se place avec une brigade entre Tacubaya et San Antonio; il doit faire de fausses attaques sur le front sud de la ville. La seconde brigade de cette division se réunit au général Quitman, ainsi qu'une forte portion de la cavalerie.

Le 12, quatre batteries étaient construites pour battre la forteresse de Chapultepec. Ces quatre batteries dont les feux sont dirigés dans plusieurs directions, sont armées de canons de différents calibres et d'obusiers.

IV

Le 12, au point du jour, une batterie sort de Piedad, vient se placer en avant de ce village, et canonne les retranchements du côté sud de la ville. La batterie de la *garrita* ou porte San Antonio y répond; mais bientôt ses canons réduits au silence, sont ramenés dans l'intérieur

de la ville. Presqu'en même temps, les cloches sonnant par volées, mêlent leur appel retentissant au bruit lugubre du canon.

L'attaque contre la forteresse de Chapultepec a commencé.

Le feu de l'artillerie américaine force bientôt à se retirer les troupes qui étaient répandues dans un bois de cyprès autour du château fort.

La position de Molino del Rey avait été occupée de très-grand matin, pendant que les troupes d'infanterie, la cavalerie et une batterie d'artillerie venaient se porter sur le lieu où avait été livrée la bataille dans la journée du 8, pour être prêts à repousser les masses d'infanterie et de cavalerie ennemie qui paraissaient sur les pentes nord, à l'ouest de Chapultepec.

A la garnison habituelle de cette place forte, commandée par le général Bravo, sont venus se joindre six mille hommes répartis aux alentours de Chapultepec. Les défenses de la forteresse elle-même, et celles qui couvraient la montagne sur laquelle elle s'élevait, étaient formidables; des batteries protégeaient la chaussée de Tacubaya et battaient les terres basses, pendant que d'autres enfilaient les issues

qui conduisaient à la chaussée de San Cosme.

Le feu, qui continua toute la journée, fit de grands dommages aux défenses ennemies, et pratiqua même une brèche sur une des faces de l'enclos.. A la nuit, la canonnade cessa, et le général Scott, après avoir réuni ses généraux dans un conseil de guerre, ordonna l'assaut de la forteresse pour le lendemain matin.

Le feu devait recommencer au lever du jour et cesser tout à coup, au bout de trois heures, pour faire place aux colonnes d'attaques.

Le feu des Américains fut terrible sur tous les points. Leur tir rectifié avait acquis une très-grande précision.

A huit heures, les troupes désignées s'élancèrent à l'assaut. Quelques-unes devaient gravir une pente très-raide et se trouver entièrement à découvert. Celles-là eurent beaucoup à souffrir, et le général Pillow, qui les commandait, tomba très-grièvement blessé. — Les soldats, animés par le danger, s'excitent les uns les autres dans cette périlleuse ascension et pénètrent de ce côté dans l'ouvrage extérieur. Une fois les différents points de l'enclos occupés, le signal de l'assaut contre la forteresse est donné, et en peu de temps les soldats américains en-

vahissent les remparts que les assiégés sont impuissants à défendre. Un combat sanglant s'engage alors à l'intérieur; toutefois il ne pouvait être de longue durée. Assaillie de toutes parts, sans secours à attendre, la garnison mit bas les armes, et le général Bravo se rendit prisonnier de guerre.

Pendant ce temps, le général en chef envoyait le général Worth occuper, sur la gauche, l'embranchement de la chaussée de San Cosme, et le général Quitman recevait l'ordre de se placer sur la chaussée de Chapultepec qui conduit directement à Mexico.

Le général Scott se porte ensuite à Chapultepec; son premier soin est de faire renforcer les divisions Worth et Quitman, et de leur envoyer des canons de siége. Aussitôt ces dispositions prises, il se rend de sa personne dans la direction suivie par la colonne Worth.

Le général Quitman s'avance contre la *garrita* (porte) de Belen. — L'ennemi, trompé par les fausses démonstrations d'attaque ordonnées par le général Scott, ne s'est aperçu que trop tard des projets réels des Américains, et ne peut renforcer par une nouvelle artillerie les points menacés.

La garrita de Belen, inopinément assaillie, fait bonne contenance. — Santa Anna, qui apprécie tout le danger de la position, y accourt en toute hâte et soutient le courage des combattants; mais les canons américains ont balayé l'infanterie mexicaine de la chaussée de Piedad, et tournent tous leurs efforts contre la garrita; des tirailleurs se sont abrités sous les arches de l'aqueduc et font un feu mortel sur les défenseurs, qu'ils déciment. Les servants des pièces, déjà plusieurs fois renouvelés, refusent de rester plus longtemps à un poste où la mort vient les frapper d'une main sûre, et Quitman, s'élançant au pas de course, entre dans la batterie à la tête de ses troupes.

V

Pendant que le général américain s'emparait si heureusement de la garrita de Belen, la colonne Worth exécutait aussi son mouvement sur la chaussée de San Cosme.

Après avoir laissé une brigade à l'intersection de la chaussée pour assurer ses derrières, il appuyait sur la droite et suivait la chaussée qu'il trouva coupée par un parapet avec embrasures. — Ce parapet n'était éloigné de la garrita San Cosme que de 250 mètres environ. L'attaque de front était très-dangereuse : le général Worth se décide à tourner la position; il envoie une brigade sur la droite; celle-ci s'ouvre un passage à travers les maisons à coups de hache et de pioche, pendant que, sur la gauche, une autre colonne exécute le même mouvement.

Ce fut vers cinq heures du soir, que ces deux brigades parvinrent à leur destination, et l'attaque contre la garrita San Cosme commença aussitôt.

Les soldats américains occupent toutes les maisons, à droite et à gauche de la route; ils s'élancent aux portes, aux fenêtres, garnissent les toits et commencent une fusillade meurtrière de feux plongeants à laquelle se joignent les boulets et les obus de l'artillerie. Les Mexicains décontenancés lâchent pied dès la première décharge, et une colonne lancée à leur poursuite, s'empare de la porte sans rencontrer

d'autre opposition. — Les assaillants qu'anime ce succès si rapidement obtenu, poursuivent l'ennemi dans l'intérieur de la ville, et lui font de nombreux prisonniers.

Le général Worth, maître ainsi de la position, établit sa division des deux côtés de la route, et envoie quelques boulets dans la direction du Palais-National pour bien constater sa prise de possession.

Pendant la nuit, des munitions et des renforts sont envoyés aux généraux Quitman et Worth, qui doivent pénétrer le lendemain au centre de la ville.

La double prise des garritas Belen et San Cosme a jeté la frayeur et la démoralisation dans la cité mexicaine. Les habitants sont plongés dans la plus profonde consternation et veulent quitter Mexico qui, demain, sera livrée à toutes les horreurs d'un bombardement et du pillage. L'armée, épuisée par tant de revers et de désastres successifs, n'obéit qu'avec indécision aux ordres de ses chefs. Elle est lasse de se faire tuer ainsi. Santa Anna comprend que toute résistance est inutile, et que s'il veut continuer le combat le lendemain et affronter les chances d'un dernier assaut, il sera abandonné

par ses troupes. Il réunit un dernier conseil de guerre, et expose cette cruelle position.

La ville sera évacuée, et le mouvement de retraite protégé par les ombres de la nuit, commence aussitôt. — C'est un triste spectacle de voir, au milieu des troupes, des caissons et de l'artillerie, se presser les pâles habitants qui ont hâte de fuir la ville assiégée ; la terreur est peinte sur tous les visages, et c'est à grand'-peine que les chefs parviennent à maintenir un peu d'ordre au milieu du tumulte général.

Le 14, avant le lever du jour, une députation envoyée par l'*ayuntamiento* demande une entrevue au général Scott, dans le but d'obtenir une capitulation, demande dérisoire dans la position désespérée où se trouve la capitale.

Le général en chef américain refuse ; il n'accepte plus de condition, il en impose. — Les généraux Worth et Quitman reçoivent l'ordre de pénétrer dans la ville.

Déjà la citadelle est occupée militairement, et, à sept heures, le drapeau des États-Unis flotte sur le Palais-National, aux acclamations des troupes américaines rangées en bataille sur la plaza Mayor. — Une heure après, le général

Scott y arrivait lui-même entouré de son état-major.

VI

Les différents corps de l'armée campés extérieurement reçurent ordre de se diriger sur la ville. Mais pendant plus de vingt-quatre heures, une foule de misérables et de malfaiteurs tirés des prisons par l'ordre de Santa Anna, s'embusquaient aux coins des rues ou sur les terrasses de fenêtres et assassinaient traîtreusement les soldats américains. Ces meurtres, qui se renouvelaient souvent, montraient l'esprit d'hostilité et de vengeance qui régnait dans la ville ; le clergé, pendant plusieurs jours refusa d'ouvrir les églises. Mais la discipline sévère ordonnée par le général Scott et des répressions énergiques eurent raison de ces sourdes machinations qui furent bientôt réduites à l'impuissance.

L'armée mexicaine est désorganisée. Santa-Anna s'est dirigé avec les quelques troupes

qu'il a encore pu réunir sur Puebla, dans le but d'intercepter les communications des Américains.

La garnison de Puebla commandée par le colonel Child, n'est que de 1,400 hommes, sur lesquels beaucoup de malades. Le général mexicain Reya et après lui le général Santa Anna essayèrent de s'emparer de cette importante position, dont la perte eût forçé les troupes américaines à de nouvelles opérations militaires, afin d'assurer leurs communications et leurs transports perpétuellement menacés.

Mais les tentatives de ce côté furent vaines et les attaques vigoureusement repoussées.

La guerre pouvait donc été regardée comme entièrement terminée. — Aucun corps d'armée réellement important ne tenait plus la campagne, les guerillas continuèrent seuls à battre la route de Vera Cruz à Mexico et à harceler les convois dans les passes difficiles.

Le gouvernement mexicain, en face des faits accomplis, comprenait enfin qu'il était dans l'impossibilité de soutenir une lutte contre les États-Unis. — Cette guerre désastreuse ne lui avait apporté que des défaites, la république n'avait plus d'armée et plus de foi dans ses gé-

néraux qu'elle accusait d'incapacité et de faiblesse ; la paix était le seul refuge.

Santa Anna s'est démis de la présidence, précédant par cet acte la chute certaine de sa popularité ; le général Anagia, un des partisans de la paix, a été investi de la présidence provisoire par le congrès ; des commissaires sont nommés pour reprendre les négociations de paix.

Ces nouvelles négociations durèrent jusqu'au mois de février 1848, et le 2 de ce mois, le traité de paix fut signé par les commissaires mexicains à Guadalupe Hidalgo.

Les conditions de ce traité portaient que la limite entre les États-Unis et le Mexique suivrait au nord le Rio Grande, près la limite méridionale du Nouveau Mexique, jusqu'au Rio Gila et au Rio Colorado ; enfin de l'embouchure du Rio Colorado au Pacifique, une ligne parallèle à l'équateur, aboutissant un peu au sud de San Diego. — La navigation du golfe du Mexique, du Rio Colorado et du Rio Grande était commune aux navires des deux nations.

En compensation de cet abandon de territoire, les États Unis s'engageaient à payer.

1° Au Mexique la somme 15,000,000 de dol-

lars ; 2° à satisfaire aux créances des citoyens des États-Unis sur le Mexique jusqu'à concurrence de 3,250,000 dollars.

La ratification du sénat américain arriva le 10 mars 1848. — Le 30 mai eut lieu l'échange des ratifications, et le 12 juin, le corps d'occupation du général Scott commença à opérer son mouvement de retraite.

Ainsi se termina cette heureuse expédition.

On peut résumer en quelques lignes la marche du corps expéditionnaire américain. — La route qu'il suivit de Vera Cruz à Puebla n'est pas celle que nos troupes doivent prendre ; car, à cette époque, nous l'avons dit, la route par Orizaba n'était point praticable pour une armée. — Mais de Puebla à Mexico, il est probable que les colonnes françaises suivront la même voie, dont les étapes peuvent se tracer ainsi : Puebla, — Passe du Rio Frio, — vallée de Mexico, — Ayota.

Trois routes alors se présentent ; le général américain tourne les lacs de Chalco et de Jochimilco pour gagner le sud-ouest de Mexico où les terrains sont plus fermes que ceux du côté est. Il touche Santa Cruz, San Augustin (sur

la route d'Acapulco) ; là, différents combats sont livrés à Contreras ou San Geronimo, — San Angel, — Coyoacan, — Cherubuso, — San Pablo.

Le général Scott arrive ainsi à Tabucaya et de là se porte sur Molino del Rey et Casa de Mata, s'empare de la forteresse de Chapultepec et entre au sud de Mexico par les portes de Belen et de San Cosme.

Cette expédition avait nettement tranchée la question américaine. Le Mexique comprit qu'il avait un voisin incommode et dangereux prêt à profiter en toute occasion de ses dissensions, pour empiéter sur son territoire. Ce fut en effet la pensée constante de l'Amérique vis-à-vis de la république mexicaine ; ce qui n'empêcha pas cette dernière d'user perpétuellement ses forces et sa vitalité dans des révolutions successives.

LIVRE IV

LIVRE IV

CHAPITRE Ier

I

Le retentissement de ce brillant succès qui donnait aux Etats-Unis d'Amérique un notable accroissement de territoire, fit taire d'abord les appréciations des stratégistes sur les opérations militaires de cette campagne; mais plus tard la critique reprit son rôle et l'on accusa le général W. Scott d'avoir, par ses tâtonnements et par la lenteur de sa marche, per-

mis à la défense un redoutable développement et sacrifié ainsi un bien plus grand nombre d'hommes qu'il n'eût été nécessaire. — Les pertes étaient surtout très-sensibles parmi les officiers.

En effet, si après la déroute complète des Mexicains au Cerro Gordo, le 17 avril, le général américain eût osé profiter de la consternation que cette première victoire avait jetée dans tous les esprits, l'armée de Santa Anna débordée et surtout démoralisée, ne lui eût offert aucune résistance et les Américains, malgré leur petit nombre, fussent entrés dans Mexico presque sans coup férir. — Le séjour du général Scott à Jalapa, où il attendit des renforts avant de continuer sa marche en avant, permit, on l'a vu, à Santa Anna de reconstituer son armée et d'entourer la ville de défenses sérieuses. — Mais il est facile d'être prophète après les événements, et les stratégistes de cabinet oubliaient un peu quelle était la position du général américain qui n'avait alors avec lui qu'un effectif d'hommes très-restreint et manquait de munitions et d'approvisionnements.

Il faut avant tout qu'une armée vive, et quand elle peut ou doit craindre de ne pas

trouver des ressources dans le pays qu'elle parcourt, son chef doit prévoir, calculer et sacrifier souvent les chances heureuses qui se présentent à lui, pour parer à toutes ces éventualités impérieuses d'une armée en campagne. Que fût-il arrivé, dans ce pays hérissé de montagnes, où se succédaient des passes dangereuses et des difficultés imprévues, si les populations se fussent levées en masse par un suprême effort de patriotisme et eussent coupé le petit corps du général Scott, interceptant ainsi toute communication avec ses renforts et ses approvisionnements ? — On eût accusé le général américain d'imprévoyance, et il est difficile de calculer les désastres qui eussent pu en résulter.

En dépit des critiques, les résultats étaient grands, et le prestige des armes américaines restait dans tout son éclat.

Santa Anna avait donné sa démission ; il connaissait trop son pays pour n'être pas certain qu'on rejeterait sur lui la responsabilité des désastres qui accablaient la patrie. Cependant il avait soutenu énergiquement la lutte jusqu'à la fin, et dans son opiniâtreté résolue, n'avait pas voulu, même au dernier moment, désespérer du salut de la république.

Après la conclusion du traité de paix avec les Américains, Herrera reprit les rênes du pouvoir qui lui avaient été violemment arrachées par Paradès, le temps de sa présidence n'étant pas encore terminé. Mais Herrera n'était point l'homme de la situation. — Animé des meilleures intentions, il ne savait pas tenir tête à ces orages continuels qui agitaient la république ; il rêvait pour son pays d'utiles et sages réformes, il rêvait surtout ce problème d'une solution impossible au Mexique, le payement régulier de la dette nationale et l'équilibre des dépenses avec les recettes. Toutefois de nouveaux troubles ne signalèrent pas la fin de sa présidence, qui eût offert le rare spectacle d'une tranquillité relative, si la guerre des Indiens dans l'Yucatan n'eût ensanglanté la frontière des États du nord et de l'ouest. Ces peuplades, barbares se répandaient dans les villages et y portaient le meurtre, l'incendie et la dévastation.

Lorsque les pouvoirs d'Herrera furent près d'expirer, trois candidats se présentèrent : — le général Arista appartenant au parti démocratique, — le général Bravo au parti monarchique ; — le général Pedrazza au parti libéral.

Arista l'emporta sur ses rivaux et prit en main le pouvoir exécutif; il avait été ministre de la guerre sous le président Herrera.

Les troubles et les insurrections ne tardèrent pas à reparaître et à joindre les tristes agitations du désordre intérieur aux inquiétudes croissantes que donnaient les attaques des peuplades indiennes, dont l'audace dévastatrice s'augmentait de l'impuissance que la république montrait à les combattre. — Le premier signe de l'insurrection fut donné par un chef de guerillas, appelé Carvajal, qui souleva sur le Rio Bravo del Norte tout le pays qui sert de frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. Aux bandes de Carvajal vint se joindre cette masse d'aventuriers qui ne vivent que de rapines et de pillages.

Bientôt les révoltés envahirent le Nuevo Leon et l'Etat de Tamaulipas. Les troupes du gouvernement se mirent en campagne, mais l'élan était donné, et semblable à l'orage qui s'amoncelle et gagne incessamment du terrain, l'insurrection s'avançait de plus en plus dans l'intérieur. — Les États de Cinaloa, de Jalisco, et de Vera Cruz sont en pleine révolte et à la suite de diverses pronunciamentos, les autorités réguliè-

res sont déposées et remplacées par des chefs provisoires, qui prétendent dicter des lois au gouvernement de la république. — L'armée régulière ne pouvait atteindre à la fois tous les points menacés où déjà soulevés; de plus, différents chefs envoyés pour combattre l'insurrection, se prononçaient selon l'habitude en faveur des révoltés. C'était toujours la même révolution qui faisait son tour du Mexique. — La république recommençait cette éternelle page de sa triste histoire. A toutes ces complications dans l'intérieur de la république, se joignaient au dehors des difficultés avec les États-Unis, la France et l'Angleterre, dont les intérêts étaient à tout instant compromis et outragés dans la personne de leurs nationaux.

Les chambres convoquées extraordinairement le 15 octobre se réunissaient jusqu'au 31 décembre, sans pouvoir apporter un remède à la situation, tant au dedans qu'au dehors.

Le président Arista, effrayé de cet horizon chaque jour plus assombri, abdiqua subitement le pouvoir et quitta Mexico la nuit même de son abdication. M. Juan Ceballos fut nommé président provisoire.

II

Le nouveau chef tenta d'abord une politique de conciliation, mais tous ses efforts furent entravés par le mauvais vouloir et l'opposition des chambres ; alors il prononça leur dissolution, et le 19 janvier, la force armée envahit la salle de leurs séances. — C'était la ressource *in extremis* des positions difficiles. — Le lendemain, les troupes se prononçaient pour les réformes contenues dans un nouveau plan voté par l'état de Jalisco, et reconnaissaient Ceballos pour chef suprême: Mais loin d'être désarmée ou apaisée, la révolte retrouva de nouvelles forces et devint plus menaçante encore. Le colonel Robles, envoyé contre les insurgés, entre en composition avec le général Uraga qui s'est mis à la tête des troupes insurrectionnelles, et signe avec lui, le 4 février 1853, la convention d'Arrogozarco, qui posait les bases d'un nouveau plan gouvernemental que devait accepter le président provisoire Ce-

ballos. — La garnison de Mexico s'étant prononcée pour cette convention, Ceballos quitta la présidence et fut remplacé aussitôt par le général Manuel Lombardini, auquel les chefs militaires de la capitale offrirent la présidence intérimaire.

Mais la situation restait la même, grave et menaçante; les embarras s'amoncelaient; aucun homme, parmi ceux qui harcelaient le pouvoir au profit de leur ambition personnelle, n'était de taille à tenir tête à toutes ces difficultés et à tous ces embarras, nul n'avait sur la nation assez d'influence par son nom et son autorité pour en imposer aux partis divers. — C'est alors que les yeux se portèrent de nouveau sur Santa Anna, qui s'était retiré à Carthagène, depuis le discrédit où l'avait plongé le peu de succès de sa campagne contre le général Scott. —Santa Anna était le seul homme, au Mexique, qui eût vraiment le sentiment et la puissance de l'autorité, le seul qui sût dominer, par son énergie et sa résolution, ces traditionnelles agitations de la république mexicaine. Des commissaires allèrent le chercher dans son exil, et tous les Etats réunis le désignaient, le 17 mars, pour exercer le pouvoir absolu.

Le 1er avril, le nouveau dictateur débarquait à Vera Cruz, et le 20, il entrait à Mexico, au milieu des acclamations les plus enthousiastes. — Le général Santa Anna était un homme trop habile, et surtout trop habitué depuis longtemps aux plus hautes positions, dont il avait savouré les délices et épuisé les amertumes, pour ne pas envisager du premier coup d'œil la gravité de la position. Des demi-mesures n'eussent atteint aucun but; il fallait une réforme radicale. — Le pays était venu le chercher, le moment était donc bien choisi pour trancher dans le vif et imposer ses idées.

Deux jours après, il signalait son arrivée au pouvoir par un acte important, appelé : — « Bases pour l'administration de la république jusqu'à la promulgation de la constitution, » car il est à remarquer que cette malheureuse république, qui combattait sans cesse pour une constitution, ou même un projet de constitution, les avait tous repoussés et méconnus, et n'était pas encore parvenue à en trouver un digne d'elle. Cet acte, qui était la confirmation de la république unitaire, organisait sur des bases solides le pouvoir exécutif, mettait un terme aux législations séparées des différents Etats, et suppri-

mait ainsi le système fédéral. — La presse n'échappait pas non plus aux projets de réforme, et, le 15 avril, un décret la soumettait au régime le plus sévère. — Le 1er juin, Santa Anna promulguait aussi une nouvelle loi de douane, avec des tarifs uniformes pour toute l'étendue du Mexique, Le 19 septembre, un autre décret rétablissait les Jésuites.

C'était, on le voit, une complète réorganisation. Devait-elle arracher ce pauvre pays à l'état anarchique dans lequel il languissait, ou bien Santa Anna devait-il y perdre la recrudescence de sa popularité?

Pour achever cette œuvre, qui au moins avait aux yeux des hommes sérieux le mérite de tenter quelque chose, il fallait une prolongation de dictature ; le 15 décembre, cette dictature était remise entre ses mains pour tout le temps qu'il le jugerait convenable, avec le titre d'Altesse Sérénissime. — La fortune souriait plus que jamais à son ancien favori. Santa Anna n'était pas du reste un ambitieux vulgaire : il voulait le pouvoir, mais le pouvoir avec la force et l'autorité, et il savait attendre l'heure favorable.

III

Au milieu de cette déplorable histoire de désordre et d'anarchie que nous avons pris à tâche de raconter dans tous ses détails, nous trouvons un triste épisode dans lequel figure un de nos compatriotes, le comte de Raousset Boulbon. — Poussé à la vengeance par la déloyauté que le gouvernement mexicain avait montrée à son égard, il entreprit de révolter l'État de la Sonora. Le succès qui couronna rapidement son attaque contre Hermosillo, alluma son ambition et convaincu dans son aveuglement qu'il pourrait, à la tête de quelques centaines d'aventuriers, conquérir par la force ce qu'on refusait aux engagements contractés, il débarquait à Guaymas, le 1er juillet. — Ses rêves de triomphe devaient être courts et il paya de sa vie des projets insensés. Raousset veut s'emparer de Guaymas, que commande le général mexicain Yanez. — C'était le 13 juillet 1854. — Sa troupe décimée déjà par la discorde,

est battue et dispersée, et Raousset Boulbon est fait prisonnier, condamné à mort, puis fusillé le 12 août suivant.

Chacun se rappelle encore l'émotion que produisit en France cette cruelle nouvelle, et avec quelle douloureuse émotion on lisait dans les journaux le récit des derniers moments du malheureux condamné. Le comte de Raousset Boulbon, d'un esprit inquiet, d'un caractère ardent, téméraire, était victime de ces fatales aspirations vers l'inconnu, qui jettent un homme au hasard à la merci des aventures. Si l'on doit fortement reprocher au gouvernement mexicain d'avoir manqué de bonne foi et d'avoir cherché, sous des prétextes iniques, à éluder les clauses d'un traité qu'il avait signé, on ne peut lui reprocher la mort du comte Raousset Boulbon. Celui-ci en proclamant la révolte sur ses pas et en inscrivant sur son drapeau : *Indépendance de la Sonora*, s'était mis hors la loi ; le triomphe en eut fait un chef redouté peut-être, — la défaite en fit un condamné.

IV

Une grave question de politique extérieure était pendante avec le gouvernement des États-Unis, lorsque Santa Anna reprit en main le pouvoir dictatorial. — Le conflit qui s'était élevé était relatif à la délimitation de frontières. — Les Américains occupaient une partie de la vallée de Mesilla sur laquelle le Mexique avait des droits ; des négociations s'ouvrirent, elles ne furent pas longues, car si d'un côté le gouvernement américain tenait au territoire contesté, de l'autre le Mexique épuisé dans ses finances, réduit à des expédients de toute nature pour remplir les caisses toujours vides de l'État, ne demandait pas mieux que d'aliéner cette portion de son territoire, moyennant une indemnité pécuniaire. Dans une clause du traité de Guadalupe (mai 1848), les Américains s'étaient engagés à réprimer les dévastations des Indiens, qui faisaient des irruptions incessantes sur les frontières mexicaines, et ils avaient

à cœur de se dégager de cette obligation. Ils le firent par le traité dit de Mesilla, conclu par Santa Anna le 13 décembre 1853, et ratifié à Washington avec quelques modifications, le 30 juin de l'année suivante. — Une indemnité de dix millions fut accordée.

Le Mexique vivait depuis trop longtemps de désordres et de guerre civile, pour ne pas prêter l'oreille aux premiers mécontents qui élèveraient la voix. Ce traité fut le prétexte ; on accusa Santa Anna d'aliéner le territoire de la république. Cependant l'année 1853 s'écoula encore sans troubles ; mais dès le commencement de l'année 1854, un pronunciamento éclatait dans le port d'Acapulco et était bientôt soutenu par les montagnards de l'État de Guerrero.

Les pronunciamentos ont fait la perte du Mexique et ont sans cesse entretenu le désordre fatal qui devait le mener à une ruine certaine. — C'était bien la plus pitoyable et la plus ridicule invention.

Nous trouvons cette description des pronunciamentos qui ne manque pas de vérité.

Le premier acte d'une révolution s'appelle : *pronunciamento*.

Un officier de tout grade, mais de préférence

un général (on en trouve toujours un à sa disposition), se prononce contre le gouvernement ou contre un acte quelconque du gouvernement. Il assemble alors une compagnie, puis plusieurs compagnies, puis un régiment, puis plusieurs régiments, qui s'empressent de prendre parti pour sa cause.

Aussitôt ce chef improvisé rédige en deux ou trois articles le but du mouvement. — C'est le second acte qu'on appelle : *grito* le cri. — Si le sujet à quelqu'importance, ce *cri* prend le nom de *plan*.

Au troisième acte, les insurgés et les partisans du gouvernement sont en présence ; on escarmouche, on se tâte, mais avec la plus grande discrétion et à distance. Pourtant il y a toujours un battant et un battu, pendant ce temps les villes environnantes se sont empressées de prendre parti pour ou contre. — Si le chef de l'insurrection est battu, il se *déprononce ;* s'il est battant, il marche sur Mexico.

Au cinquième et dernier acte, le vainqueur fait son entrée triomphale dans la capitale, aux acclamations enthousiastes de la foule, pendant que le vaincu s'embarque à Vera Cruz ou à Tampico.

Santa Anna se trouvait en face d'une nouvelle révolution, qui devait peu à peu s'étendre dans les États de Michoacan, de Tamaulipas, de San Luis de Potosi, de Nuevo Léon et de Puebla en se rapprochant par degré de la capitale. Le chef de l'insurrection s'appelait le général Alvarez, et jouissait d'une grande influence. — Ce général, habitué de longue main aux révoltes, savait les conduire et les diriger en grossissant, au fur et à mesure de sa marche, le nombre de ses adhérents.

Le dictateur comprit que le péril était grand, il se mit lui-même à la tête des troupes constitutionnelles et passa le mont Pellegrino. Bientôt il pénétra dans l'État de Guerrero; mais là, il se trouvait au milieu d'un pays sans ressources; les bandes insurrectionnelles interceptaient ses communications avec la capitale. Alors Santa Anna s'avance en toute hâte jusqu'à Acapulco, mais il est forcé de l'abandonner après quelques engagements peu importants pour rentrer à Mexico où le rappelait la gravité des circonstances; il laissa le commandement de son armée à ses généraux. — L'insurrection parut un instant s'endormir, mais peu à peu, elle reprit de nouvelles forces

et l'État d'Acapulco parvint à se soustraire sinon entièrement, du moins en grande partie, à l'autorité centrale.

Cette anarchie qui régnait dans les provinces, devait amener un mouvement réactionnaire qui se manifesta peu après à Mexico contre le pouvoir absolu, dont était investi Santa Anna. Celui-ci s'aperçut de la disposition des esprits et n'attendit pas que le parti des mécontents prît de la consistance pour le mettre à découvert par une de ces manœuvres qui lui étaient familières. Il réunit ses ministres en conseil et leur déclara que la politique qu'il suivait, et les pouvoirs absolus dont il disposait pouvant être la cause des troubles qui avaient éclaté, il était décidé à consulter la nation sur la durée et l'étendue de ses pouvoirs.

Un appel au peuple fut donc décrété et deux points furent posés.

« Le président actuel de la république doit-il continuer à exercer le pouvoir suprême avec l'étendue extraordinaire qui lui a été conférée ?

« Dans le cas contraire, à qui remettre la présidence ? »

Pendant ce temps les partisans du dictateur préparaient sa nouvelle élection en faisant son-

ner bien haut le noble désintéressement dont celui-ci faisait preuve. « Santa Anna, disaient-ils, était le seul homme qui pût dominer la sition. N'était-ce pas lui que la république en péril avait toujours appelé ? » — Cette manœu vre réussit parfaitement; les masses suivirent ce courant d'idées ; et il faut avouer qu'elles ne pouvaient guère agir autrement. Santa Anna était un nom, une autorité qui en imposait encore aux ambitions rivales prêtes à se dévorer. Le 1er décembre 1854, la presque unanimité des votes se prononçait pour la continuation de sa dictature. — Son pouvoir acquérait en apparence plus de force, mais la république mexicaine avait dans son sein trop de germes de désordres et trop d'hommes habitués à vivre des tristes fruits de la guerre civile pour que les insurrections ne continuassent pas à agiter les provinces.

V

Dans les premiers mois de l'année suivante, le chef de la révolte, Alvarez quittait les déserts

du sud, emmenant à sa suite des hordes sauvages d'Indiens toujours disposés au massacre et au pillage ; de nouveaux chefs se détachèrent aussi du gouvernement de Mexico, mais pour leur propre compte, et étendirent ainsi le cercle de l'insurrection. — Une grande fermentation régnait dans l'état de San Luis de Potosi ; des bandes réunies sur la rive américaine du Rio del Norte menaçaient sérieusement la ville de Matamoras, et Antonio Haro y Tamarez ancien ministre de Santa Anna, se prononçait ouvertement contre lui.

Il était évident que le pouvoir tendait à s'échapper des mains du dictateur, celui-ci convoqua le conseil d'État en séance extraordinaire pour avoir son avis sur l'état du pays. Le conseil d'État déclara que le pays était très-agité, mais n'apporta aucun remède à la situation. — Le clergé mexicain, menacé dans son influence par l'envoi d'un légat apostolique au Mexique chargé d'opérer une réforme sérieuse, favorisait en secret le mouvement révolutionnaire.

A tous ces éléments de désordre intérieurs, venait se joindre encore une complication nouvelle avec les États-Unis qui convoitaient sans cesse une augmentation de territoire au détri-

ment de cette malheureuse république mexicaine, que l'anarchie livrait à sa merci. Cette fois, c'était l'achat du Yucatan qu'un agent secret venait négocier à Mexico, laissant à entendre au pouvoir, que l'Amérique pourrait bien être amenée à sympathiser avec les insurgés, si l'on ne donnait pas satisfaction à ses intérêts. — « La vente du Yucatan, ajoutait cet agent, apporterait au contraire une nouvelle force au gouvernement en augmentant ses ressources financières. » Santa Anna repoussa ces propositions, mais enlacé de toutes parts par le mouvement révolutionnaire dont le flot grossissant menaçait d'envahir bientôt la capitale, il ne voulut pas attendre l'heure de sa chûte. — Sans doute il se rappelait le décret qui l'avait mis hors la loi, et abandonnant la république à son triste sort, il quitta Mexico le 9 août, pour aller, disait-il, réduire les révoltés de Puebla, mais en réalité pour se rendre à Vera Cruz, qu'il atteignit non sans périls, et où il s'embarqua pour la Havane, le 14 du même mois.

Etait-ce de la part du dictateur faiblesse ou impuissance? — On a souvent et avec raison reproché à Santa Anna d'avoir fui sans cesse au moment des grands périls politiques, se préoc-

cupant plutôt du soin de sa sûreté personnelle que des intérêts de son pays qui lui étaient confiés. Peut être n'était-ce que la connaissance approfondie des germes de discorde et de révolte que nulle main, quelque puissante qu'elle fût, ne pouvait être assez forte pour déraciner. Il savait combien était ancré au cœur de la nation cet instinct révolutionnaire qui engloutissait sans pitié celui qui osait lui résister en face. — Habile politique il ne cherchait pas à conjurer l'orage, il fuyait systématiquement devant lui et dédaignait d'user ses forces dans des luttes sans issues où tous ses rivaux s'étaient perdus.

Le départ de Santa Anna, seule digue qui retint encore le débordement des passions au sein de la capitale fut le signal des plus grands désordres.

Désormais le Mexique allait suivre inévitablement et sans trêve cette voie fatale dans laquelle il était si cruellement engagé et descendre ainsi tous les degrés de la misère et de la désorganisation sociale.

La garnison de Mexico se prononça dans le sens de l'insurrection dont Alvarez était le chef. — Mais la junte nommait le général Martin

Carrera, président provisoire. Cet acte n'était pas de nature à calmer les provinces et les divers chefs du mouvement ; Alvarez, Comonfort, San Iago, Vidaurri, Haro y Tamariz refusèrent de reconnaître ce choix fait en dehors d'eux. — Bientôt ils se réunissaient dans un accord momentané, et une nouvelle junte réunie à Cuernavaca donnait la présidence à Alvarez. Le nouveau gouvernement était loin de posséder les conditions de calme et de pacification nécessaires ; au contraire, il portait en soi les éléments de la discorde. — Les rivalités, les ambitions, les mécontentements étaient les hôtes forcés du pouvoir. — Le 17 octobre 1855, un décret convoquait une assemblée constituante pour le 14 février 1856.

Mais Alvarez, avec ses allures sauvages et indépendantes, n'était pas homme à supporter patiemment ces luttes sourdes et détournées; il lui fallait l'air, l'espace et sa fougueuse liberté d'action, il se démit de la présidence et la remit entre les mains de Comonfort. Les désordres n'en prirent que plus d'intensité et des prononciamentos éclatèrent aussitôt dans les États de Guanaxuato, d'Oazaca, de Guadalaxarra. A Puebla, Haro y Tamariz se mettait à la tête de

l'insurrection et appelait son armée : « L'armée restauratrice de l'ordre et de la liberté. » Dans le nord, Vidaurri décrétait la réunion des États de Cohaluila et de Nuevo Leon, dont il se proclamait le gouverneur.

C'est sous la pression de ces événements menaçants que le 18 février, le congrès constituant se réunissait dans la capitale. Le radicalisme qui avait triomphé par la révolution fit prévaloir ses idées nouvelles et augmenta par son intolérance les embarras d'une situation de plus en plus difficile. — Il vota tout d'abord une nouvelle constitution basée sur les principes démocratiques. C'était une désorganisation complète du système gouvernemental qui ne pouvait manquer d'amener de nouveaux éléments de luttes ; mais depuis longtemps ceux que des votes éphémères appelaient à la tête du pouvoir savaient que cette puissance qu'ils ambitionnaient était minée par la tempête révolutionnaire. — Comonfort avait donc, sans hésiter, accepté l'héritage d'Alvarez et l'orage qui s'amoncelait au-dessus de sa tête ne le découragea pas. — Vers la fin de février, il partait de Mexico et se dirigeait vers Puebla, siége principal des révoltés ; il livrait sans succès un

assaut à la ville, mais de secrètes machinations firent plus en sa faveur que ses armes impuissantes. La désertion se mit dans les rangs des insurgés et plusieurs chefs importants vinrent se réunir aux troupes de Comonfort ; les autres isolés par cette trahison, n'échappèrent à une mort certaine que par la fuite. — Ils n'avaient pas le droit de murmurer, c'était la stratégie habituelle de toutes les insurrections.

Dans les provinces de l'intérieur la confusion était à son comble, et de tous côtés de nouveaux révoltés tenaient la campagne et pressuraient impitoyablement les populations. — A peine l'insurrection disparaissait-elle d'un point, qu'elle se montrait plus menaçante sur un autre.

L'importante ville de Puebla, se soulevait encore à la voix d'un nouveau chef, le général Orihuela ; mais moins heureux que ses collègues en insurrection, ce général était pris et fusillé.

CHAPITRE II

I

L'année 1856 s'écoula ainsi. — L'année 1857 continua l'œuvre de désordre, véritable robe de Nessus, attachée aux flancs mutilés de ce pauvre pays.

La révolte éclatait à San Luis de Potosi et à Tampico. — Elle éclatait aussi à Guadalajara, à Toluca et à Colima ; des bandes insurrectionnelles, devenues plus audacieuses chaque jour par l'impunité qu'elles rencontraient, parcouraient la vallée de Mexico, et se montraient même sous les murs de la capitale, jetant l'épouvante au sein de la population.

C'est avec tous ces éléments de destruction que, dans l'année 1857, la nouvelle constitution, votée par le congrès général, allait essayer

ses premières armes. — Comonfort, qui n'occupait la présidence que provisoirement, était réélu à une grande majorité, et l'un des membres les plus avancés du parti radical était appelé à remplir les fonctions de vice-président : c'était l'avocat Benito Juarez, Indien d'origine et de sang, qui depuis longtemps rêvait le bouleversement des principes conservateurs appuyés sur le clergé et l'aristocratie, au profit de la démocratie. — A peine cette constitution voulut-elle fonctionner, qu'elle montra tous ses vices et mit à nu ses impossibilités d'organisation ; — elle devint le signal général de l'anarchie. — Dès les premières réunions du nouveau congrès, les discussions les plus irritantes jetèrent le tumulte et la tempête dans cette assemblée, qui déjà cessait de s'entendre. Cette discussion ne tarda pas à porter ses fruits ; des pronunciamentos opposés à l'ordre de choses existant se succédèrent dans les provinces.

A Queretaro, c'était le colonel Mejia, — à Cuernavaca, c'étaient Vicario et Moreno qui triomphaient. Le congrès comprit toutes les menaces redoutables que renfermaient ces nouveaux soulèvements, et se déclara en perma-

nence. — La constitution, à peine en vigueur fut déclarée momentanément suspendue, les principes exaltés de la démocratie pronés par l'Indien Juarez mouraient en naissant, et pour chercher à tout concilier, Comonfort moins avancé que son vice-président, était nommé président constitutionnel; étrange replâtrage qui n'aboutissait à rien et ne contentait personne. — Le parti de la révolution voulait plus encore ; — le tumulte s'accrut et se répandit au sein même de la capitale.

Comonfort comprit que le moment des demi-mesures était passé, mais manquant toujours de décision, il laissa prendre l'initiative du mouvement qui allait s'accomplir au général Félix Zuloaga, qui commandait la brigade de Tacubaya. Le 16 décembre 1857, des salves d'artillerie annonçaient aux habitants de Mexico le changement de gouvernement ; — le général Zuloaga, arrivé à la tête de ses troupes, fit occuper les principaux points de la ville. Des proclamations annoncèrent que la constitution de 1857 cessait de régir la république mexicaine. Comonfort conservait tous ses pouvoirs, et un congrès devait se réunir dans les trois mois pour voter une nouvelle constitution. Ces me-

sures prises au nom de Zuloaga n'améliorèrent pas la situation.

Parmi les différents États, les uns, Puebla, Tampiço, San Luis de Potosi, se prononçèrent pour le coup d'Etat, les autres Jalisco, Durango, Zacaotea, formèrent entre eux une sorte de ligue constitutionnelle. — Vera Cruz flottait entre les deux partis ; — à Mexico régnait la même hésitation.

Il eût fallu à la présidence un de ces hommes résolus et entreprenants, comme au moins était Santa Anna, pour calmer les esprits et dominer la tempête. — Comonfort hésitait entre les partis divers et n'osait agir dans un sens ou dans un autre ; faible, impuissant, irrésolu, il attendait tout des événements eux-mêmes, et ne cherchait pas à les diriger, — sa chute était imminente.

II

Le 11 janvier 1858, à Mexico même, un lieutenant de Zuloaga, le général La Parra se met-

tait à la tête d'un pronunciamento, il décrétait d'autorité le renvoi de Comonfort et chargeait le général Zuloaga de sauver la patrie. — Ce pronunciamento trouva de nombreux adhérents, car chacun, avant tout, comprenait qu'il fallait agir. La garnison de la citadelle se rallia au mouvement, et les généraux Osollo et Miramon accoururent de Cuernavaca pour appuyer le mouvement. Mais Comonfort, auquel se rattachaient les dernières espérances du parti démocratique, avait conservé des partisans énergiques. Son nom, au résumé, valait bien celui d'un autre pour continuer la révolution. — Elle avait une trop belle occasion pour n'en pas profiter et la capitale devint-elle même le théâtre de la guerre civile.

Le combat s'engagea dans les rues ; la lutte entre les deux partis fut sanglante et opiniâtre. — Pendant sept jours, elle dura sans discontinuer.

Un armistice de quarante-huit heures n'amena que des négociations stériles ; la citadelle qui tenait pour Zuloaga, ouvrit de nouveau un feu violent contre la ville, et le combat recommença avec un nouvel acharnement. — Comonfort comprit qu'il ne pourait soutenir la lutte plus

longtemps, et pendant la nuit qui suivit, il abandonna précipitamment Mexico.

Le 21 janvier le calme rentrait dans la capitale, le sang cessait de couler et le 22, le général Zuloaga était nommé président intérimaire.

Mais ce calme n'était qu'apparent, la discorde et la guerre civile dévoraient toujours le cœur du pays, et pendant que le nouveau gouvernement renouait de bonnes relations avec les représentants des nations étrangères, rétablissait des rapports réguliers avec le saint-siége et était reconnu par le corps diplomatique, Juarez reparaissait à Guanaxuato et déclarait, dans un pronunciamento officiel, qu'en sa qualité de vice-président, il reprenait dans ses mains le pouvoir présidentiel tombé en déchéance dans la personne de Comonfort fugitif. — Les provinces du sud n'attendaient qu'un signe du général Alvarez pour se soulever. Vidaurri agitait les populations du nord. Quant aux généraux Parrodi et Doblado, ils étaient maîtres de Guadalaxara et de Guanaxuato.

On le voit, les partis étaient en présence, la guerre civile était debout, les armes à la main. — Juarez devenait le chef nominal d'une faction qui refusait de reconnaître le gouvernement

de Mexico. Si le président Zuloaga voulait conserver le pouvoir qui lui avait été conféré par une partie de la nation, il lui fallait forcément briser toutes ces résistances ; il le comprit et reconstitua l'armée qu'il porta en quelques jours au chiffre de quinze mille hommes. — Parmi les chefs de cette armée, le plus populaire était le jeune général Miramon ; soldat actif, entreprenant, infatigable, il avait su inspirer une confiance sans bornes aux troupes qu'il commandait. Il est appelé avec le général Osello à opérer dans le nord contre les généraux Parrodi et Doblado, pendant que le général Echeagaray prend une autre direction et que Villareal marche au sud contre le redoutable Alvarez.

Bientôt le général Doblado, gouverneur de Guanaxuato signe un traité avec les généraux Osollo et Miramon et joint ses troupes aux leurs. Parrodi battu à Salamanca fait sa soumission le 23 mars. — La victoire marchait avec ces deux heureux généraux, mais Osollo trouva la mort dans un combat ; Miramon resté seul, prit la direction en chef de la guerre qu'il poussa avec une excessive rigueur contre les factieux ; toujours sur leurs traces, il les battait partout où il parvenait à les atteindre. Les brillants

succès qu'il obtint dans toutes ces rencontres, bien qu'ils fussent stériles, car l'insurrection écrasée sur un point reparaissait sur un autre, mirent son nom dans toutes les bouches, et quoiqu'il n'eut que vingt-cinq ans, on le citait déjà comme le premier homme de guerre du Mexique.

Le général Echeagaray était moins heureux et perdait un temps précieux dans des opérations impuissantes.

Mais si Miramon grandissait en renommée, l'insuffisance de Zuloaga et son inaction au milieu de cette tourmente révolutionnaire jetait sur lui la déconsidération; ou l'accusait des embarras qui surgissaient de toutes parts et de la détresse extrême des finances. Jamais, en effet, la pénurie du gouvernement n'avait été aussi grande, lui qui cependant avait passé par tous les degrés de la pénurie et de la misère. — Les principaux ports étaient aux mains des insurgés, qui interceptaient ainsi en leur faveur le produit des douanes.

Le président eut recours aux moyens ordinaires et décréta un emprunt forcé, qui frappa à la fois les nationaux et les étrangers. — Les

ministres des puissances étrangères se plaignirent amèrement ; mais ils eurent beau protester, leurs réclamations allèrent grossir le faisceau des anciens griefs oubliés et méconnus. Le ministre américain rompit ses rapports officiels. — Pendant ce temps, les bandes insurrectionnelles désolaient les provinces et portaient partout le trouble, l'épouvante et la désolation. — Comme aux plus tristes temps de la guerre de l'indépendance, les plus sanglants excès se renouvelèrent ; — il fallait en outre reconquérir la Sonora révoltée, combattre Vidaurri à Monterey, — Degollado à Colima, — Zuazua à San Luis de Potosi, — Castro à Zacatecas, — Alvarez à Guerrero, — Zamora el la Llave à Vera Cruz. En outre, le général Echeagaray envoyé contre la ville de Vera Cruz, pressentant la position désespérée de Zuloaga, s'était prononcé contre lui.

Chaque jour arrachait, pour ainsi dire, un dernier lambeau de puissance au malheureux président, et le général Robles, qui commandait la garnison de Mexico, fit à son tour un pronunciamento contre lui. Zuloaga abandonné ainsi par ses derniers partisans, se réfugia à la légation britannique.

Le général Robles resta donc maître de la capitale. — Juarez, qui rêvait pour lui et son parti le pouvoir absolu, avait refusé d'entrer dans ce mouvement, qui l'eût forcé de pactiser avec les principaux chefs du parti conservateur. — Vindicatif par nature, opiniâtre par système, mais intelligent, quoique d'un esprit peu élevé, il comprit qu'en s'associant avec les hommes qui renversaient le général Zuloaga, il amoindrissait son rôle, tandis qu'il pouvait au contraire profiter de la désunion de ses ennemis. Il répondit avec une audace dédaigneuse « qu'il ne s'associerait jamais aux traîtres qui avaient répudié la constitution. »

III

Pendant que ces événements se passaient à Mexico, le général Miramon battait le général Degollado. Lorsque la junte nouvellement réunie fut chargée, au commencement de l'année 1859, d'élire un président provisoire, le général

quoique absent obtint la majorité. C'était un hommage rendu à son épée victorieuse. Mais Miramon, aussitôt qu'il avait eu connaissance du pronunciamento qui renversait Zuloaga adressait au pays une protestation énergique et refusait d'adhérer à un mouvement qui portait atteinte, selon lui, à la nationalité de la république.

En apprenant son élection comme président provisoire, il arriva à Mexico, en évitant avec soin que son retour dans la capitale donnât lieu à aucune démonstration officielle, et refusant la présidence qui lui était offerte, il n'accepta que le titre qu'il ambitionnait, celui de général en chef de l'armée mexicaine. Maître de l'armée qui lui était dévouée et lui obéissait avec une confiance aveugle, Miramon n'avait-il pas un pouvoir plus grand que celui du président? — Pour bien montrer à tous le respect qu'il portait au chef du pouvoir constitutionnellement élu, il rendit aussitôt un décret qui remettait en vigueur le plan de Tacubaya et replaçait le général Zuloaga à la tête du pouvoir.

A ce moment, le jeune général était l'idole de son parti et sa popularité se doubla de cet acte de désintéressement. Miramon, obéissait

en cette occasion à l'impulsion d'un cœur honnête ; le serpent de l'ambition n'avait pas encore mordu ce jeune cœur où vivaient les mâles et nobles instincts du soldat. — S'il avait foi dans son étoile militaire, il sentait bien toute son inexpérience politique, il aimait mieux régner par son épée que par cette majorité changeante qui pouvait l'abandonner le lendemain. — S'il devenait président de la république, il ne voulait pas l'être par usurpation et par le fait d'un mouvement illégal.

Le 24 janvier, le général Zuloaga était solennellement réinstallé dans ses fonctions présidentielles ; mais écrasé par la responsabilité qui pesait sur lui, il abdiquait une semaine après, en faveur du général Miramon. — Le principe de la légalité était sauvé ; Miramon accepta et prit officiellement possession de la présidence.

Juarez refusant, nous l'avons dit, de reconnaître le droit révolutionnaire qui avait élevé au pouvoir le général Zuloaga, avait établi son gouvernement à Vera Cruz. — Les deux partis se trouvaient ainsi en présence, le parti conservateur et le parti démocratique. — Seulement par un singulier abus de langage, les partisans de Juarez s'appelaient les constitu-

tionnels, en souvenir de cette constitution abrogée en naissant, et contre laquelle avait protesté la majorité de la nation ; mais le gouverneur de Vera Cruz avait appelé à lui tous les mécontents et s'était fait ainsi un parti des factieux de tous les partis.

L'histoire qui va commencer est de l'histoire contemporaine : — elle s'appelle : Juarez et Miramon. L'un tient aujourd'hui en mains le pouvoir qu'il a ramassé dans le sang de trois années de guerre civile ; l'autre proscrit, mis hors la loi, attend sur le sol étranger que ses partisans qui représentent l'aristocratie et le clergé se soient reconstitués et que son étoile pâlie reparaisse à l'horizon. — C'est la révolution qui a triomphé et qui se maintient par la terreur, comme tous les gouvernements qui s'appuient sur la brutalité d'un fait, mais non sur l'expression libre de la volonté nationale.

Nous touchons à une des plus grandes crises anarchiques qu'ait eu à subir ce malheureux pays. — La république mexicaine était incorrigible. Le désordre était son état normal, l'anarchie son essence ; — c'était, pour ainsi dire, à la fois chez elle un élément de vie et de destruction : on est porté à croire, qu'elle eût re-

gardé une prospérité tranquille comme un malheur. Elle aimait les tempêtes et semblait les appeler à elle avec passion.

Il est chez les peuples comme chez les individus des principes de désorganisation intérieure qui vivent en eux et dominent fatalement leur nature. — Ainsi était la république mexicaine. Si cette éternelle comédie des partis rivaux ne se fût pas traînée dans le sang pendant plus de trente années, elle n'eût été que fastidieuse et ridicule; mais on ne joue impunément ni avec le feu, ni avec la mort. — Le Mexique jouait avec tous les deux.

Ces deux gouvernements allaient se disputer impitoyablement le pouvoir; mais Juarez, établi à Vera Cruz avait, nous l'avons dit, l'avantage d'être maître des principaux ports, et de trouver ainsi dans le revenu des douanes des ressources précieuses; ces ressources faisaient complétement défaut à Miramon, aussi devait-il se voir bientôt réduit à toutes sortes d'expédients pour subvenir aux frais continuels de la guerre et à l'entretien d'une armée en campagne. — Ce qu'il fallait craindre surtout, c'était la désertion, si facile aux Mexicains, qui n'ont guère de raisons sérieuses pour embrasser un

parti plutôt qu'un autre, et auxquels sont complétement étrangères les nobles pensées du patriotisme et de l'intérêt public.

Dans le commencement, l'aristocratie et le clergé surtout, qui était fort riche, sentant que Miramon était le défenseur de leurs droits et de leurs priviléges, apportèrent leurs deniers à cette cause qui était la leur. En effet, si le parti démocratique triomphait, la loi dite de *désamorticacion*, votée en 1857, et qui ordonnait la vente des biens ecclésiastiques, recevrait aussitôt son exécution, — Miramon put donc un moment espérer qu'il pourrait faire face aux dépenses énormes qu'entraînait cet état perpétuel de guerre. — Cette illusion ne fut pas de longue durée, les dévouements même intéressés se lassent; ne pouvant tirer ses ressources du pays lui-même, il en fut bientôt réduit au triste expédient des contributions extraordinaires. — Miramon se chargeait de combattre avec son épée, les autres, selon lui, devaient combattre avec leur argent, s'ils ne voulaient voir arriver à grands pas le régime de la démagogie. — C'était un système comme un autre, mais qui n'était pas du goût de tous. — Cependant, il ne fallait pas se dissimuler que le général Miramon

représentait dans le pays l'élément conservateur; le corps diplomatique étranger presque tout entier l'avait reconnu, comme le véritable gouvernement régulier. Mais le Mexique était en feu depuis les États les plus reculés jusqu'aux provinces les plus voisines de la capitale, et il était bien difficile de faire un peu d'ordre avec tout ce désordre.

Juarez, de son côté, avait à Vera Cruz son gouvernement organisé, ses agents, ses chefs militaires, et surtout des bandes de guérillas qui tenaient la campagne, et protégées par la nature même du pays qui les servait admirablement, savaient après chaque dévastation se dérober aux poursuites de l'armée régulière, en trouvant un refuge assuré dans les défilés des montagnes.

IV

Telle était la situation politique et révolutionnaire du Mexique. Le premier acte de Miramon fut de se diriger vers Vera Cruz à la

tête de son armée; là était le vrai danger. Si Vera Cruz tombait, Juarez perdait le siége de son gouvernement et en même temps le centre de ses principales ressources. Mais pendant que Miramon s'éloigne de Mexico, le général Degollado, avec sept mille hommes, s'emparait par surprise de Guanaxuato, et marchait audacieusement sur Mexico.— Le 21 mars, cette armée était à Tacubaya, aux portes même de la capitale. Le général Marquez, un des lieutenants les plus énergiques de Miramon, accourut avec des renforts et repoussa vigoureusement l'ennemi. — Miramon, de son côté, à la nouvelle de ces événements, se portait en toute hâte au secours de la capitale, et abandonnait pour le moment ses projets contre Vera Cruz.

Un événement vint donner une sorte de consistance au gouvernement révolutionnaire de Juarez : le ministre américain le reconnaissait officiellement. — Un but tout à fait étranger à la question politique qui se débattait avait été le mobile de cet acte. La pensée constante du gouvernement des États-Unis était depuis longtemps, on le sait, de mettre à profit la désorganisation du Mexique pour démembrer peu à peu cette malheureuse république, et s'approprier les

portions de territoire qu'il convoitait. — M. Mac Lane savait que le gouvernement de Juarez avait un trop grand intérêt à être reconnu par lui pour se refuser à ses demandes; il ne s'était pas trompé, et il avait obtenu, en échange de cette reconnaissance officielle, un traité qui était non-seulement un nouveau démembrement déguisé du territoire mexicain, mais auss une sorte de protectorat militaire qui donnait aux Etats-Unis le droit d'intervenir dans les affaires intérieures du Mexique.

Ce traité déplorable, arraché à Juarez par l'agent américain, souleva une grande clameur parmi même les plus chauds partisans de ce chef du parti démocratique, et Miramon, par un manifeste daté de Guadalaxara, protestait avec une violente énergie contre cet acte de trahison envers la patrie.

« Jamais, (s'écriait-il,) je n'accéderai à un semblable traité. Placé par la Providence à la tête de la nation, je suis profondément pénétré de la responsabilité qui pèse sur moi dans une crise aussi grave. Dieu m'a donné la victoire dans une guerre intestine, j'espère qu'il me la donnerait dans une guerre entreprise

pour l'indépendance de ma patrie, pour la défense de sa religion et de l'intégrité de son territoire. »

La guerre civile continuait sans amener aucun de ces grands événements qui décident subitement une question. Miramon battait les forces révolutionnaires partout où il les rencontrait, et ses généraux enregistraient autant de victoires que de combats, mais ces succès stériles montraient l'impuissance des deux partis dans une lutte qui menaçait de s'éterniser. — Des faits d'exactions de tout genre, signalaient surtout le passage des bandes du gouvernement de Vera Cruz. Un jour, elles pillaient à Guanaxuato 180 mille piastres, dont 90 mille appartenant aux Anglais ; à Tepec le général Coronado extorquait 11 mille piastres au consul anglais, et le colonel Carretoro s'emparait à main armée d'un convoi de six cents mules appartenant à un négociant de Puebla ; une église était également dévastée à Vajaca. De tels faits joints à des cruautés jusque-là sans exemple, montraient que cette fatale guerre allait devenir une guerre d'extermination.

Pendant ce temps, les ressources s'épuisaient bien plus à Mexico qu'à Vera Cruz. — Le

général Miramon comprit que malgré toutes ses victoires partielles, la cause qu'il défendait mourrait tôt ou tard d'inanition, si quelque coup d'éclat ne brusquait le dénouement. Dans l'état actuel des choses, c'était le poids d'une épée qui pouvait seule faire pencher la balance. Il résolut donc de se mettre de nouveau en marche vers Vera Cruz, et de concentrer tous ses efforts contre cette place, c'est-à-dire contre Juarez lui-même.

Il partit dans le mois de février 1860, emmenant avec lui sous bonne garde plusieurs généraux ses prisonniers, qu'il voulait sur sa route déposer au château de Perote. Son armée se composait alors de 6,000 hommes. — Il fut rejoint par le général Robles à Pezuala, et sans avoir livré de combat sérieux, il arrivait le 1er mars devant Vera Cruz.

Le général Miramon commençait ses opérations contre la place, lorsqu'un événement imprévu vint tout d'un coup l'accabler et briser ses combinaisons militaires, qui s'annonçaient sous les plus favorables auspices. Le général comptait pour ses ravitaillements de toute nature sur l'arrivée de deux navires chargés d'armes, de munitions et de vivres, l'un, de na-

tionalité mexicaine, l'autre espagnol frété à Cuba. — Ces deux navires s'approchaient, le 6 mars, de la baie d'Anton Lizaïdo, lorsqu'ils furent attaqués et capturés par le capitaine d'un bâtiment américain, au mépris de tout droit et par un attentat sans exemple contre l'indépendance du Mexique et contre le pavillon espagnol.

V

Cet acte audacieusement illégal rendait impossible la continuation des opérations contre la place de Vera Cruz, car il privait le général Miramon de ressources indispensables. Celui-ci leva donc le siége, et s'apprêta à retourner à Mexico. Cependant il ne voulut pas s'éloigner de Vera Cruz, sans avoir tenté quelque démarche de pacification. — Il proposa une amnistie générale étendue à toute la république et la médiation de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Prusse et des États-Unis pour le rétablissement d'une paix définitive et durable. — Mais ces

propositions faites sous le coup du fatal événement qui venait de frapper le général, accusaient son impuissance bien plus qu'elles ne montraient ses intentions conciliatrices. — Juarez ne s'y laissa pas prendre; il vit son rival abattu, découragé. — Traiter, c'était perdre tous ses avantages; — il repoussa la transaction proposée, refusant d'abord et en principe toute médiation étrangère. — Miramon reprit donc le chemin de Mexico, comptant sur son énergie pour profiter du premier événement favorable. Mais chaque jour en diminuant ses ressources, devait voir s'accroître les embarras de sa situation. Comme chef de l'Etat, comme général, il se multipliait et cherchait à inspirer à tous une confiance qui déjà n'était évidemment plus en lui.

Les puissances étrangères ne pouvaient assister impassibles à cette guerre qui usait les dernières forces vitales du Mexique et hâtait le progrès si désastreux de la désorganisation sociale et politique de ce pauvre pays, aussi la France et l'Angleterre, qui avaient, au résumé, à défendre des intérêts identiques, reprirent leurs projets de médiation officieuse. — Miramon accepta cette médiation, Juarez con-

tinua à la refuser. — Le premier, en donnant son assentiment, augmentait ses bonnes relations avec la diplomatie européenne et se créait vis-à-vis d'elle de nouvelles sympathies; — le second, au contraire, n'avait aucune raison de ménager cette diplomatie qui avait reconnu son rival.

Tous ces délais, ces atermoiements empiraient néanmoins la situation financière de Miramon, qui avait déjà, dans l'espace de quelques mois, prélevé quatre emprunts forcés principalement sur les étrangers; malgré ces emprunts qui n'étaient que des spoliations, les coffres de l'État étaient toujours vides, et l'armée mal payée ne se faisait pas faute de murmurer. Sur ces entrefaites, un incident imprévu amena une nouvelle complication. Le général Zuloaga avait, on le sait, cédé tous ses pouvoirs au général Miramon, le défenseur de ses droits; poussé par des envieux du général ou par des mécontents qui espéraient tout gagner en éloignant Miramon du pouvoir, il ne cachait pas son projet de retirer sa délégation et de reprendre personnellement le siége de la présidence.

C'était dans le moment même ou Miramon préparait une nouvelle expédition contre les

bandes séparées de Juarez qui continuaient audacieusement leur dévastation dans l'intérieur de la province et se montraient parfois dans un rayon rapproché de la capitale.

Zuloaga, sans attendre son départ, comme le lui conseillait le parti qui s'était groupé autour de lui, rend un décret par lequel il déclare, en vertu de son droit, reprendre le pouvoir ; — Miramon a deviné le complot, c'est sa chûte, qu'on médite, et avec sa chûte le triomphe assuré de son antagoniste. Certes, il eût été bien inspiré de laisser Zuloaga hériter d'une situation dont les difficultés inextricables devaient amener un fatal denouement; il ne le fit pas. Le pouvoir suprême, même en face des écueils les plus redoutables a des entraînements dont nul ne peut se détacher. Miramon était entré comme chef dans la lutte et y avait apporté un cœur fort et jeune, une âme ardente et passionnée, il ne pouvait plus exercer une position secondaire ; aussi résolut-il, par un coup hardi, inattendu, d'abattre ces prétentions nouvelles. — Il fit cerner la maison de Zuloaga, avec ordre d'amener le général sous bonne escorte au palais de la présidence. Cet acte audacieux énergiquement exécuté eut le plus en-

tier succès. Miramon part pour l'expédition qu'il projette et emmène avec lui son prisonnier, qu'il traite avec des égards apparents. — En agissant ainsi, le président mettait à néant le complot que ses ennemis ourdissaient dans l'ombre, mais l'on se demandait maintenant ou était le gouvernement. Fallait-il voir dans Miramon le président réel ou l'usurpateur du pouvoir ? le droit régulier qui était la principale force du gouvernement de Mexico disparaissait. Le jeune général, malgré le prestige qui s'attachait à son épée victorieuse, perdait un grand point d'appui, celui de la légalité. — Si toutes les chances eussent été pour lui, s'il eût véritablement dominé la situation, on n'y eût guère songé, car la légalité était au Mexique un mot vide de sens ; le parti des mécontents et des indécis s'en fit une nouvelle arme en face des embarras financiers d'une position réduite à l'état précaire des plus tristes expédients.

Pendant ce temps Miramon tenait vaillamment la campagne et poursuivait sans relâche les forces disséminées de Juarez, mais le moment n'était pas loin où sa fortune militaire allait aussi recevoir un échec. Plus les événements marchaient, plus Miramon sentait la né-

cessité impérieuse d'en finir par une action décisive avec toutes ces perplexités, toutes ces incertitudes qui l'usaient et le tuaient en détail. — La fortune avait toujours souri à ses entreprises; toujours la victoire l'avait accompagné. Plein de confiance et d'audace, il ne calculait pas l'insuffisance de ses forces et brûlait d'en venir aux mains avec un ennemi qui lui était trois fois supérieur en nombre; il le rencontra à Silao.

CHAPITRE III

I

Deux jours auparavant, le général Zuloaga que Miramon avait, on le sait, emmené avec lui à l'armée et qu'il retenait prisonnier, tout en l'entourant d'égards apparents, avait trompé la surveillance dont il était l'objet et tout à coup disparu. — De quel côté avait-il dirigé ses pas, dans quel but s'était-il éloigné de l'armée? Nul ne pouvait le dire, mais cet événement inattendu était de mauvais augure, car l'ex-président rendu ainsi à sa liberté d'action, devait s'être réuni de nouveau au parti des mécontents, qui trouverait en lui un chef et un drapeau.

La bataille de Silao fut fatale aux armes de Miramon; écrasé par le nombre, abandonné

au milieu du combat par une partie de ses troupes composées de recrues, et par conséquent peu aguerries, il n'échappa à la mort que par des prodiges de valeur. — Enveloppé par un gros d'ennemis, il en tua plusieurs de sa main et parvint à se frayer un passage. Le soir il atteignait seul Queretaro, et de là se dirigeait en toute hâte vers Mexico.

Le premier coup de hache était porté à la réputation militaire du jeune général, et la défaite de Silao consterna ses partisans, qui semblèrent y lire le pronostic de sa chûte. Les mécontents et les incertains s'agitaient. — La fuite de Zuloaga ajouta évidemment à la gravité de la situation. Miramon sentait le sol de sa puissance trembler sous ses pas. Depuis l'épisode de l'emprisonnement de Zuloaga, il ne pouvait se dissimuler qu'il n'exerçait plus légalement, aux yeux du pays, les hautes fonctions dont ce président l'avait investi transitoirement. — Aussi le lendemain de la triste journée de Silao, il mit à exécution le projet qu'il avait déjà conçu quelques jours auparavant, de se démettre du pouvoir et de se soumettre à une élection. Cette investiture régulière en faisant cesser ce que sa position avait d'anormal, raffermirait son auto-

rité, et lui donnerait pour ainsi dire une nouvelle vie.

En apprenant cette résolution au président de la cour de justice, Miramon le priait de convoquer dans le plus bref délai la junte chargée d'élire un président intérimaire. — Malgré l'échec qu'il venait d'essuyer, c'était encore le seul homme capable de lutter contre les difficultés de la situation, le seul qui pût sauver peut-être la cause des unitaires du naufrage qui menaçait de l'engloutir et démonétiser le gouvernement établi à Vera Cruz.

M. Pacheco, ambassadeur d'Espagne au Mexique, qui venait d'arriver dans la capitale, écrit à ce sujet : « Les notables réunis au nombre de vingt-trois (le nombre total est de vingt-huit), élurent Miramon pour président par interim par dix-neuf voix contre une, et trois bulletins blancs. » Il prêta serment et entra immédiatement dans l'exercice de l'autorité suprême.

Le nouveau président forma aussitôt un nouveau ministère. — Si sa position était nette et tranchée, l'état précaire des finances en compliquait chaque jour la gravité; chaque jour ses ressources diminuaient sensiblement

Le clergé et l'aristocratie, son principal point d'appui, ne venaient plus à son aide; une action de guerre éclatante, décisive, pouvait seule ranimer leur zèle réfroidi et relever une cause, qu'une seconde défaite perdrait inévitablement.

Déchiré entre deux partis, le pays en était réduit au dernier degré de désorganisation et de misère. Depuis longtemps, il avait perdu toute notion du droit, tout principe du bien; incapable de subordination, habitué aux agitations révolutionnaires, il ne trouvait en lui-même que l'anarchie et le désordre.

Miramon à la tête du parti conservateur, ne rencontrait déjà plus de soutien matériel, nous l'avons dit, ni dans le clergé dont il défendait la cause, ni dans l'aristocratie dont il était le protecteur militant. A toute extrémité, voyant sombrer sa barque par l'épuisement complet de ses ressources, ce général forma la résolution de s'emparer d'une somme d'argent considérable, un million quatre cent mille piastres, déposée à la légation britannique, pour servir de payement aux détenteurs de bons de la dette extérieure anglaise. C'était entrer en pleine voie de spoliation; mais les Mexicains, même

les meilleurs, n'y regardent pas de si près. Il donna ordre au général Marquez, un des plus audacieux et des moins scrupuleux de ses partisans, de se rendre à la légation et de demander à l'agent officiel anglais la remise immédiate de ces fonds, pour pourvoir à la défense de la capitale, en lui offrant toutefois de reconnaître la dette et d'en concerter le mode de remboursement. Sur son refus, Marquez devait employer la force; c'est ce qui arriva : Marquez fit briser par ses soldats le sceau officiel et les coffres de la légation, puis il enleva tout l'argent qui s'y trouvait. — Le représentant anglais, devant cet acte inique de spoliation, se retira à Jalapa.

Cette action entacha fatalement le caractère de Miramon, sans modifier notablement les embarras de sa situation ; elle retint pour quelque temps encore sa petite armée qui, privée de solde, menaçait de se débander. Mais bientôt cet argent, produit d'un acte coupable qui perdait le président, vint s'engouffrer dans cet abîme de désertion, sans parvenir à le combler.

II

En face d'une situation semblable, Miramon, avant de jouer sa dernière partie, proposa tous les moyens de conciliation compatibles avec les principes dont il était à la fois le représentant et le défenseur. Il demanda aux ministres européens leur médiation pour le rétablissement de la paix (1). « Je considère, disait-il, de grande utilité et comme véritablement nécessaire leur intervention dans les conférences, pour qu'ils essayent d'applanir tous les obstacles à la conclusion de ce grand résultat, et je me soumets aux conditions suivantes.

— Première : « Des délégués nommés par les deux partis hostiles conférant avec la médiation de Messieurs les ministres d'Europe et celui des États-Unis, conviendront de la façon de pacifier le pays.

— Seconde : « Ces délégués nommeront la

(1) Dépêche du président Miramon au ministre d'Espagne, 3 octobre, 1860.

personne qui doit conserver le gouvernement de toute la république, pendant qu'une assemblée nationale résoudra les questions qui divisent les Mexicains.

— Troisième : « Déterminer également la manière de convoquer le congrès.

« Dieu veuille que cette convention, tentée confidentiellement, obtienne un meilleur résultat que celles tentées jusqu'à présent. »

Mais Juarez, dans son gouvernement de Vera Cruz, maître d'une grande partie du territoire de la république, se sentait trop fort par l'épuisement de son adversaire pour ne pas se montrer intraitable sur le fond même de la question. — Le parti des *pures*, ainsi qu'il s'appelait, voulait triompher intégralement, et non partager la position par des concessions réciproques. Si d'un autre côté, l'ambition de Juarez s'applaudissait des résultats certains qu'il prévoyait dans l'avenir, d'un autre côté, combien il avait fallu peu de temps pour changer la position si fière et si redoutable de son rival. Ce n'était plus Miramon allant mettre le siége devant Vera Cruz et portant sur son front cette noble et ferme empreinte d'une mâle confiance, il ne lui reste plus que la vallée de Mexico et Puebla,

car déjà Guadalaxara est tombée au pouvoir de ses ennemis ; son armée existe à peine, et ce sont maintenant les bandes de Juarez qui l'enserrent et le menacent même jusque dans Mexico.

Marquez, le seul général qui tint encore la campagne au nom de Miramon, a été battu, ses troupes sont dispersées et les fédéraux libres de tout embarras débordent de tous côtés, ne trouvant ni obstacle ni résistance dans leur marche victorieuse. — Voilà pourquoi Juarez n'acceptait aucune transaction.

Miramon ne désespère pourtant pas encore, ou du moins ne veut pas paraître désespérer, pour retenir les lambeaux épars de ses derniers défenseurs. Il lui est impossible de perdre entièrement foi dans son épée si souvent victorieuse, et le 17 novembre il adresse à ses partisans un dernier et suprême appel.

« Des forces nombreuses, leur dit-il, vont se présenter devant Mexico pour l'assiéger, mais dans l'enceinte de la place il y aura une armée qui, en défendant ses principes et ses convictions, a fait des sacrifices héroïques, a souffert la misère avec résignation, et saura répandre tout son sang plutôt que de se déshonorer. De grands

événements vont avoir lieu, et auront pour témoins les habitants de cette belle ville : sous leurs yeux se fera une rencontre décisive entre les démagogues et l'armée nationale. Qui sera couronné par les lauriers de la victoire? Aujourd'hui, c'est Dieu seul qui le sait. Concitoyens, courage, constance! encore un sacrifice, et espérons un avenir de félicité pour Mexico! »

C'est ainsi qu'il s'efforçait de ranimer les dernières étincelles de cette cause déjà perdue, cherchant à donner à ceux qui l'entouraient l'énergie qu'il avait en lui-même. — Vain espoir! efforts stériles! dernier cri d'une dernière agonie!

Nous ne cachons pas nos sympathies pour ce jeune et brillant général, plein de foi, d'audace, de courage et de mâles instincts; nous avons suivi avec une pénible anxiété sa lutte inégale contre le flot grossissant de la démagogie que représentait Juarez, l'Indien haineux, vindicatif, et dévoré par les agitations tumultueuses d'une ambition sans bornes. — Pour nous, le parti de Miramon c'est le parti de l'ordre, du droit, d'un état social plus régulier, quelques tristes qu'aient été certains faits que lui inspira fatalement une position désespérée.

III

Nul ne se trompait sur l'issue de cette dernière phase de la lutte. M. de Saligny, ministre de France, arrivé récemment à Vera Cruz, envisagea tout aussitôt la situation dans sa pénible gravité. — Les vœux de la France entouraient bien plus la cause de Miramon que celle de Juarez ; mais en face d'un état de choses si précaire, notre agent jugea toute nouvelle proposition de médiation inutile, et ne compromit pas sa position dans des efforts désormais sans but.

« La chute de Miramon (écrivait-il à cette époque), peut être considérée comme un fait inévitable, au plus dans quelques semaines. Mexico et Puebla sont les seuls points importants qui reconnaissent encore son autorité, le reste du pays est au pouvoir des ennemis. Miramon conserve à peine autour de lui quelques mille hommes démoralisés, découragés et diminués chaque jour par la désertion, parce

qu'on ne peut les payer. Les 660,000 piastres anglaises dont il s'est emparé, par des moyens que je ne justifierai pas, lui permettront peut-être de retenir quelque temps sous son drapeau les restes de l'armée, mais, je le répète, il ne pourra pas aller beaucoup plus loin, et déjà on peut le considérer comme perdu. Dans un tel état de choses, penser à une nouvelle proposition de médiation, serait nous compromettre sans la moindre chance de succès. Même quand Juarez le voudrait, il ne pourrait y prêter l'oreille, car la situation ne lui appartient déjà plus; elle se trouve aujourd'hui entre les mains des généraux Zaragosa et Ortega, chacun desquels le veut exploiter au profit de son ambition, et rejeter d'une manière absolue toute idée d'accommodement. Dans le moment présent, la seule médiation possible ne doit pas avoir d'autre objet que de sauver Mexico des horreurs d'un siége, peut-être d'un bombardement, et d'obtenir une capitulation honorable pour Miramon. Je pars demain pour Mexico, en passant par Jalapa, où je verrai à me concerter avec mes collègues, afin de voir ce qu'il reste à faire dans des circonstances aussi critiques, convaincu que nous avons encore le

temps nécessaire pour arriver au seul résultat possible. Il paraît certain que les forces des constitutionalistes, au nombre de vingt-cinq à trente mille hommes, se concentrent sur Mexico avec toute la rapidité qu'ils peuvent, et que leurs guerillas arrivent tous les jours jusqu'aux portes même de la capitale. »

Si Ortega, après la victoire de Silao, eût poussé sans retard jusqu'à Mexico, il n'eût pas rencontré un soldat pour lui barrer le passage. Mais déjà les ambitions et les rivalités personnelles des différents chefs divisaient ce parti, et amenaient dans les opérations militaires des lenteurs et des indécisions qui les eussent perdus, si Miramon, privé d'agir par le manque de ressources, eût eu sous ses ordres une véritable armée.

Le président de Mexico est résolu à tenter un dernier effort : c'est sur un champ de bataille qu'il veut que soit jouée cette dernière partie, d'où dépend la vie ou la mort de la cause qu'il défend. — Le 8 décembre, il sort de la capitale avec une force de trois mille cinq cents hommes sans artillerie, car il ne peut en emmener par les chemins qu'il veut suivre. — Le lendemain, il tombe à l'improviste, à Toloca,

sur la division d'avant garde ennemie quo commande le général Berriozabal, le bat et lui enlève quatorze canons, plus une grande quantité de munitions et d'armes de guerre ; le général Bériozabal et les officiers attachés à son état-major furents faits prisonniers, ainsi que le général Degollado, son fils et deux colonels. — Il était à craindre que dans cette triste guerre civile, et pour en imposer à ses ennemis, le vainqueur ne fît fusiller ces prisonniers importants, et dont une portion de son armée demandait à grands cris la mort ; mais tel n'était pas Miramon, et cette pensée ne lui vint pas un seul instant à l'esprit. Il résista au funeste entraînement de quelques-uns de ses partisans, et les captifs, amenés à Mexico, furent logés dans le palais et traités au contraire avec les plus grands égards.

Les fédéralistes continuaient cependant leur marche sur Mexico ; — le général Ortega amenait avec lui, de l'intérieur, onze mille hommes, — Amondia et Gazza, qui avaient longé la côte, comptaient plus de cinq mille hommes, et l'on pouvait estimer à quatre mille environ les bandes séparées des différents chefs Carvajal, Cueillar et autres. — Telles étaient à peu près les for-

ces qui s'avançaient dans différentes directions sur la capitale, c'est-à-dire vingt mille combattants environ.

Miramon comptait sept à huit mille hommes; avec cet effectif, et l'artillerie qu'il possédait (cent vingt canons) il pouvait organiser une sérieuse défense, et ce n'eût été qu'après des flots de sang versés, que les assiégeants se fussent rendus maîtres de la ville. — Mais quelles auraient été les horreurs de ce siége et les ravages subis par la malheureuse cité. — En face de cette terrible alternative, Miramon n'hésita pas à tenter, en dehors de la capitale, ce dernier et suprême effort. — S'il était vaincu, il sauvait au moins Mexico de la destruction et lui épargnait ces heures sanglantes de pillage qui suivent toujours la prise d'une ville assiégée.

IV

Enhardi par le succès qu'il vient d'obtenir, il part, ayant avec lui moins de six mille hom-

mes; son plan c'est de battre l'ennemi en détail, avant que les différents corps aient pu opérer leur jonction. — Le 22, il se trouve en face du général en chef Ortega, le même qui l'avait vaincu à Silao. — Il pouvait éviter le combat, ou du moins attendre son adversaire, si supérieur en nombre, dans une position plus favorable. — Il ne le fit pas. — Ce fut une faute qui lui enleva les dernières chances de succès. Ses principaux, ses plus sûrs lieutenants sont avec lui, Marquez, Ayestaran, Cobos, Negrete, Velez; — avec cette activité qui avait porté si haut dans le début sa fortune militaire, il parcourt les rangs de sa petite armée, donne à chacun ses instructions, et cherche à communiquer à tous le courage qui l'enflamme. — Croyait-il à la victoire, ou sentait-il qu'il ne pouvait plus reculer devant la fortune contraire qui s'acharnait contre lui, qui le sait? mais c'était un beau et triste spectacle de voir ce jeune homme (vingt-six ans), chef suprême de tout un parti, les dominant tous par sa volonté, par son énergie, par son audace, donner ses ordres d'une voix brève et ferme, et se préparer au combat, à l'égal de ces vieux capitaines blanchis sous le harnais des camps.

Il est huit heures du matin, l'action commence. — Les premières troupes de Miramon s'élancent avec une telle vigueur qu'elles délogent l'ennemi de plusieurs positions. La lutte est engagée de tous côtés avec un grand acharnement; les combattants ne gagnent du terrain que pied à pied. Ortega envoie incessamment des renforts sur les points les plus menacés, les lieutenants de Miramon se multiplient et se jettent eux-mêmes au plus fort du combat, pour entraîner les troupes par l'exemple de leur audacieux courage. — Miramon accourt, c'est le moment d'enfoncer le centre des fédéraux par une attaque décisive; il donne ordre à sa cavalerie, qui compte 1,200 chevaux environ, de charger l'ennemi; cette troupe hésite; il réitère l'ordre d'une voix impérieuse. — Les cavaliers partent, mais à la première charge une partie passe à l'ennemi, le reste, démoralisé par cette désertion subite, tourne bride et se disperse; alors tout est fini. — Ce triste épisode décide du sort de la journée; l'infanterie, découragée, résiste mollement, lâche pied, et bientôt, pressée dans sa retraite par les colonnes d'Ortega, elle se débande et fuit en désordre dans toutes les directions. — Miramon n'a

plus d'armée. Il jette un coup d'œil désolé et abattu sur ce champ de bataille, tombeau de sa dernière espérance, et ralliant quelques détachements épars qui obéissent encore à la voix de leurs chefs, il reprend la route de Mexico, où il arrive dans la matinée du 23.

La nouvelle de sa défaite est déjà publique ; c'en est fait de la cause dont le président Miramon s'était fait l'ardent défenseur. — L'aristocratie si égoïste, le clergé si indifférent, déploraient à cette heure menaçante de n'avoir pas coopéré de tout leur pouvoir à l'accomplissement d'une œuvre, dont la ruine était le bouleversement de la république centraliste livrée aux mains des démagogues. — Mais l'heure fatale avait sonné. Certes Miramon, en faisant un appel suprême à la population épouvantée par l'approche des bandes sauvages de Carvajal, eût réuni encore de nombreux défenseurs qui se seraient groupés autour de lui, par terreur bien plus que par patriotisme, et les cent vingt canons qui protégeaient la capitale en eussent longtemps peut-être encore défendu les approches ; — mais Miramon ne voulut pas exercer cette triste vengeance sur ceux qui avaient déserté sa cause. Aussitôt son arrivée à

Mexico il chargeait le corps diplomatique étranger de s'interposer pour sauvegarder la ville contre les entreprises des guerillas et de faire cesser un état de guerre qui n'avait plus de raison d'être, du moment où les portes de Mexico étaient ouvertes, sans combat, aux troupes fédérales.

Le ministre de France, M. de Saligny et M. Pacheco, ambassadeur d'Espagne, se rendirent aussitôt auprès du général Ortega; ils étaient accompagné du général Ayestaran, délégué de Miramon et du général Beriozabal, qui accepta avec une noble loyauté de joindre ses efforts aux ministres européens pour obtenir une honorable capitulation.

Ces envoyés n'atteignirent le général Ortega qu'à seize lieues de Mexico. — Ils eurent avec lui une conférence qui dura plusieurs heures. Les demandes de MM. de Saligny et Pacheco se bornaient à la garantie de la vie et des propriétés de tous, et à une amnistie générale pour les faits militaires et politiques, avec faculté pour tous ceux qui le voudraient de quitter le territoire mexicain. — Le général Ortega, circonvenu par plusieurs généraux, n'accéda pas à ces demandes, relativement à

Miramon et aux personnages importants qui, assumant avec lui la responsabilité des faits qui s'étaient passés, devaient être, selon lui, jugés par les tribunaux de la République. Les médiateurs durent donc se retirer sans avoir obtenu de capitulation ; ils emportèrent seulement la promesse que Carvajal et Cueillar seraient confinés à l'arrière-garde avec leurs bandes de guerillas, qui n'auraient pas manqué de se livrer, dès leur entrée dans la capitale, aux plus déplorables excès.

Il fut décidé d'un commun accord que les ministres résidant à Mexico armeraient leurs nationaux jusqu'au jour ou un gouvernement réel serait établi dans la capitale.

Le 24, à midi, MM. de Saligny et Pacheco étaient de retour à Mexico. — En apprenant le résultat de leur mission, Miramon déclara que, pour ne pas compromettre plus longtemps par sa personnalité la sûreté de la ville, il se retirerait aussitôt la nuit venue. La capitale fut remise au général Berriozabal, qui fut prié par l'ayuntamiento en personne de prendre en main le gouvernement de la ville et d'assurer le maintien de l'ordre public.

V

Pendant ce temps, le général Miramon se préparait à quitter Mexico ; il avait réuni autour de lui quinze cents hommes, mais à peine eut-il atteint la campagne que les derniers soldats qui l'accompagnaient se débandèrent en acclamant la constitution fédérale. — Miramon gagna seul la côte avec quelques rares amis, et caché à tous les regards, abandonné par ses plus chauds partisans, il attendit un moment afvorable pour s'embarquer.

A trois heures du matin les premières troupes féderales arrivaient, et dans la journée, Ortega, le général en chef de l'armée dite constitutionnelle, fit son entrée dans la ville de Mexico.

Ainsi se termina la lutte entre le parti conservateur et le parti démocratique ; — ce dernier triomphait. L'avocat Juarez en était le chef ; pour la première fois, un homme n'appartenant pas à l'armée était placé à la tête du gouvernement mexicain.

Si, par un miracle étrange, le sol mexicain rejetait tout le sang dont il a été abreuvé depuis près de quarante années de discordes civiles, les populations épouvantées reculeraient devant ce flot sanglant.

Il nous reste maintenant à rappeler les faits qui se sont passés depuis le jour où Juarez gouverna la république mexicaine comme chef provisoire du pouvoir exécutif, afin d'apprécier dans leur ensemble les événements qui ont amené la France, l'Espagne et l'Angleterre à envoyer au Mexique leurs vaisseaux et leurs soldats. De cette étude découleront naturellement les causes qui ont rompu l'accord entre les trois puissances alliées.

Il est facile de comprendre le triste état dans lequel, en 1860, se trouvait le Mexique, son sang, ses ressources, ses finances, sa prospérité, sa foi en lui-même s'étaient épuisés et perdus dans ces luttes interminables dont nous avons essayé de retracer le récit, et qui depuis 1824, bouleversèrent sans relâche ce malheureux pays. — Le parti qui venait de triompher et dont le chef, nous l'avons dit, était Juarez, n'offrait pas plus de garanties que ces gouvernements éphémères renversés aussitôt qu'acclamés par les factions

diverses. — Que recherchait le peuple mexicain au milieu de ces désordres perpétuels ? Il ne le savait pas lui-même ; il vivait dans la guerre civile et s'usait dans l'anarchie. Quant aux étrangers contre lesquels ce pays ne cachait point sa répulsion instinctive et ses sentiments haîneux, pressurés par des impôts arbitraires, menacés dans leurs intérêts les plus sacrés et même dans leurs existences, ils ne trouvaient auprès des ministres accrédités par les différentes puissances européennes qu'une protection impuissante, et c'étaient ces impôts extorqués par la violence qui servaient à entretenir et à ranimer le fatal fléau des guerres civiles.

La France, l'Espagne et l'Angleterre assistaient ainsi depuis bien des années à cette violation de tous les droits envers leurs nationaux. — En vain leurs représentants opposaient à cet état de choses les réclamations les plus énergiques, elles restaient sans effet ; leur présence à Mexico ne servait qu'à enregistrer de nouveaux griefs, auxquels venaient se joindre des dettes grossissant chaque année par l'inexécution des conventions violées ouvertement avec une audace, dont ceux-la seuls peuvent se

rendre un compte exact, qui ont été mêlés aux affaires de ce pays.

Telle était donc la situation des puissances européennes au Mexique. — Elles avaient devant elles un gouvernement aussi chancelant sur sa base que tous ceux qui l'avaient précédé; nulle foi dans le présent, nulle garantie pour l'avenir. — De quelque côté que l'on se tournât pour trouver une sécurité contre cette violation perpétuelle du droit des gens et des traités conclus, on ne rencontrait que ce germe indestructible de désordre et d'anarchie. Les attaques, les violences, les assassinats même contre les étrangers se renouvelaient avec une insolente impunité. — Cet état de choses ne pouvait durer : les cabinets étrangers s'en émurent et résolurent d'obtenir, pour leurs droits méconnus, la satisfaction qui leur était depuis si longtemps refusée.

LIVRE V

LIVRE V

CHAPITRE Ier

I

Disons d'abord ce qui se passa à l'arrivée de Juarez à Mexico. — La modération que le général Gonzalès Ortega avait montrée, lors de son entrée dans la capitale et les bonnes relations qu'il avait entretenues avec les divers membres des légations étrangères ne tardèrent pas à disparaître. Dès la venue du ministre Ocampo, qui précéda celle de Juarez, un esprit

d'exaltation et de terreur se répandit dans la capitale et jeta de tous côtés l'alarme.

Le 11 janvier, Juarez arriva lui-même, et son premier acte fut d'intimer à M. Pacheco et au nonce du Pape l'ordre de quitter sans aucun délai le territoire mexicain. — M. Pacheco « à cause de ses efforts en faveur des rebelles qui pendant trois années avaient occupé la capitale (1); » et le nonce du Pape, Mgr Clementi, archevêque de Damas, « pour la *participation scandaleuse* du clergé à la guerre civile. »

Le 27, l'ambassadeur d'Espagne quitta

(1) A M. D. FRANCISCO PACHECO.

Palais-National, 12 janvier 1861.

Le Président intérimaire constitutionnel ne peut vous considérer que comme l'un des ennemis de son gouvernement, à cause de vos efforts en faveur des rebelles usurpateurs qui ont occupé la capitale pendant ces trois dernières années. Il vous ordonne par conséquent de quitter la ville de Mexico et le territoire de la république, sans autre délai que celui qui est strictement nécessaire pour vos arrangements de voyage. Le Président estime et respecte l'Espagne ainsi que toutes les nations amies, mais votre séjour sur le sol de la République, ne peut continuer. C'est donc par des considérations qui vous sont entièrement personnelles que le gouvernement s'est vu conduit à prendre cette résolution.

Mexico pour se rendre à Vera Cruz avec une escorte : il serait plus juste de dire avec une garde qui le considéra, tout le temps de son voyage, comme un prisonnier. Le 28, M. Pacheco prit passage à bord du bâtiment espagnol *Velasco*. Le général Miramon sauvé d'une mort certaine par le consul de France et par le commandant d'un brick français *le Mercure*, sur lequel il s'était réfugié, vint rejoindre M. Pacheco, qui se rendait à la Havane. — Le délégué apostolique et le ministre de Guatemala, également expulsés furent reçus aussi sur *le Velasco*.

Si le représentant de la France ne fut pas compris dans les décrets d'exil qui frappèrent plusieurs membres des légations étrangères, en voici la raison.—Lorsque M. Dubois de Saligny, accrédité par le gouvernement impérial français à Mexico, arrivait dans cette ville, le général Miramon, à bout de ressources et d'efforts, ne pouvait tarder à succomber; sa chute était imminente. M. de Saligny ne jugea pas qu'il dût se servir de ses lettres de créance dans un semblable état de choses et pensa que son rôle devait se borner à sauvegarder les intérêts et les personnes de ses nationaux. —

Aussi, à l'arrivée de Juarez, sa position était-elle nettement tranchée.

« La France (ainsi que l'a dit un des ministres de l'Empereur (1)) espéra qu'un rayon de justice éclairerait enfin le nouveau gouvernement qui venait de s'établir, et qu'il arriverait à comprendre que son intérêt le plus évident, celui de sa conservation et de sa stabilité lui commandait impérieusement le respect du droit de chacun. — La France reconnut donc l'établissement de M. Juarez. »

A la suite de cette reconnaissance, une nouvelle convention fut passée avec M. Zarco, placé à la tête du nouveau cabinet.

Les esprits fatigués par tant de déchirements successifs aspiraient au repos, et les étrangers tant de fois et si abitrairement victimés, respirèrent plus librement, attendant de la protection et de l'intervention de leurs gouvernements respectifs, le règlement des créances et des indemnités qui leur étaient dues. Mais cet espoir s'évanouit bientôt ; la même hostilité s'annonça par les mêmes pronostics qui indiquaient la

(1) S. E. M. Billault, ministre sans portefeuille dans la séance du Corps législatif. — 26 juin 1862.

même indifférence pour leurs intérêts et même pour leur sécurité.

« Pas un jour ne s'écoulait (écrit en date du 15 mars 1861, M. de Saligny) où, à la tombée de la nuit, sur tous les points de la capitale, dans les faubourgs les plus déserts, comme au milieu des quartiers les plus populeux, plusieurs personnes ne fussent attaquées par les assassins ; et ce qui fut d'abord remarqué, c'est que ces attaques nocturnes, accomplies plus d'une fois à sept heures du soir, dans la rue la plus commerçante et la plus fréquentée, s'adressaient exclusivement à des étrangers. »

Ces faits prirent peu à peu, un caractère si grave que les représentants des nations étrangères, durent, dans les termes les plus sévères, presser le gouvernement mexicain d'aviser aux mesures nécessaires pour protéger la vie des habitants de Mexico.

Ce passage de la même dépêche de M. Dubois de Saligny montre quel triste état de désordre régnait non-seulement dans la capitale, mais dans l'intérieur du pays :

« Le gouvernement, éveillé sur les dangers de la situation et sortant de sa léthargie, a pris des mesures pour organiser une police sérieuse.

Mais, par une fâcheuse coïncidence, au moment où l'on commençait à se rassurer dans la capitale, les routes de la république, celle de Vera Cruz surtout, se sont trouvées de nouveau livrées aux exploits des brigands, par suite de rivalités et de dissentiments survenus entre les chefs des différents corps des volontaires préposés à leur garde. C'est principalement sur la partie de la route de Vera Cruz qui sépare Mexico de Puebla que les vols et les crimes se sont multipliés, dans ces derniers temps, d'une manière effrayante. Depuis plus d'un mois, pas une seule des diligences employées au service entre ces deux villes n'a réussi à faire ce trajet, trente-deux lieues tout au plus, sans être arrêtée plusieurs fois par des malfaiteurs. Quelques-unes l'ont été jusqu'à six et même sept fois. »

II

Les partis à peine apaisés en apparence relèvent la tête ; les uns demandent une dictature,

les autres veulent que le congrès s'érige en convention nationale et s'empare de tous les pouvoirs. Déjà l'on proclame ouvertement l'impuissance de cette constitution de 1857, qui devait sauver le pays et ramener le calme et la paix dans son sein.

M. de Saligny écrivait à notre ministre des affaires étrangères : « Dans la situation telle qu'elle se présente et en prévision des événements qui peuvent se produire il me paraît absolument nécessaire que nous ayons sur les côtes du Mexique une force matérielle suffisante pour pourvoir, quoi qu'il arrive, à la protection de nos intérêts menacés. »

Déjà en effet, tout semblait annoncer que le gouvernement n'avait d'autre but que de gagner du temps et d'éluder, sous toutes sortes de prétextes, l'exécution de ses engagements. Diverses créances qui devaient être payées dans le commencement du mois de juin, ne l'avaient pas été, et le bruit se répandait que le payement des conventions étrangères allait être complètement suspendu. —Interpellé à ce sujet par M. de Saligny, le ministre des relations extérieures à Mexico déclara que ces bruits étaient complétement faux, et que les ordres les plus précis,

au contraire, avaient été donnés pour que le payement de la convention française ne fût suspendu sous aucun prétexte (1).

Pendant ce temps, les réquisitions, les emprunts forcés, les exactions de toutes sortes n'indiquaient que trop la voie dans laquelle voulait marcher le gouvernement de Juarez et démentaient une semblable assertion. Bientôt cette attitude hostile se dessinait encore plus nettement. Le payement des diverses sommes dues par suite des fonds volés par le général Degollado à Laguna Seca, soit celui des 40,000 piastres de la convention Penaud saisie au mont-de-piété, fut nettement refusé, malgré les engagements d'honneur contractés vis-à-vis le représentant de la France et en présence de tout le corps diplomatique, par M. Gusman et par Juarez lui-même (2).

Ceci se passait dans les premiers jours du mois de juillet 1861, et, levant enfin le masque, le congrès en séance secrète, vota, le 17 du même mois, une loi dont le premier article prononçait, pendant deux ans, la suspension du paye-

(1) Dépêche de M. Dubois de Saligny. Mexico, 12 juin 1861.

(2) Dépêche de M. de Saligny. 5 juillet, 1861.

ment des conventions étrangères; le président Juarez lui donnait son approbation et la loi était officiellement promulguée. — Non-seulement les sommes volées ou extorquées ne devaient pas être remboursées, mais pendant deux années toutes les douanes engagées aux nations étrangères devaient être intégralement perçues pour le compte seul du gouvernement mexicain; — les droits de douane intérieure étaient en outre doublés, à partir du 17 juillet. — Cette loi avait pour effet immédiat de s'approprier quatre à cinq cents mille piastres déjà prélevées sur les produits de douanes, et qui devaient être appliquées au payement des conventions étrangères.

Le gouvernement mexicain ne pouvait se dissimuler qu'une semblable mesure, violant tous les droits, détruisant tous les contrats signés et méconnaissant tous les intérêts, allait détruire ses relations diplomatiques avec les puissances européennes; il ne s'en émut en aucune façon.

Aussitôt que M. de Saligny eut connaissance de ce décret, il en conféra avec son collègue d'Angleterre, et tous deux agissant dans un complet accord, rompirent leurs relations avec le gouvernement mexicain.

Voici comment s'exprimait à ce sujet le représentant de l'Angleterre, sir Charles Wyke. On retrouvera dans ses appréciations le même sentiment d'indignation qui dictait les dépêches de M. de Saligny.

« Il est impossible de tolérer plus longtemps les actes illégaux et outrageants d'un gouvernement qui n'a de respect ni pour lui-même ni pour les engagements les plus solennels. C'est seulement en adoptant des mesures coërcitives, que nous pourrons le forcer à abandonner un système de violences et de spoliations qui est aussi préjudiciable à lui-même qu'à ceux des étrangers assez malheureux pour avoir apporté leur capital et leur industrie dans un pays aussi mal gouverné. Après la publication du décret, les négociants anglais résidants ici m'ont adressé une lettre pour me prier d'intervenir en leur faveur contre l'augmentation des droits imposés sur tous les articles étrangers de consommation.

« Aussi, tant que *la déshonnête et incapable administration actuelle restera au pouvoir*, les choses iront de mal en pis; mais pour un gouvernement formé d'hommes respectables, si toutefois l'on peut en trouver un, les engage-

ments seraient faciles à remplir, tant sont grandes les ressources du pays. On pourrait tripler non-seulement l'exportation des métaux précieux, mais aussi celle des produits en échange desquels le pays reçoit des articles de manufacture anglaise. Le Mexique fournit les deux tiers de l'argent actuellement en circulation, et l'on pourrait en faire l'une des contrées les plus riches et les plus prospères du globe. Il est ainsi de l'intérêt de la Grande-Bretagne de mettre fin, au moyen de la force si c'est nécessaire, au présent état d'anarchie et d'insister auprès du gouvernement pour qu'il paye ce qui appartient à des sujets anglais. Le parti modéré, qui est maintenant écrasé entre les deux factions opposées dans l'État, relèverait alors la tête, et encouragé par l'adoption des mesures dont j'ai fait observer la nécessité dans ma dernière correspondance, établirait probablement de lui-même un gouvernement fort et régulier. »

III

Cette résolution des deux représentants de France et d'Angleterre, produisit à Mexico une profonde sensation. — Le gouvernement chercha par des arguments semblables à ceux qu'il avait déjà si souvent employés, à démontrer la nécessité impérieuse qui l'avait contraint à cette mesure.

« Depuis le commencement de la révolution (disait-il), la république a eu soif de paix, d'ordre et de sécurité; mais le gouvernement, pleinement convaincu qu'il peut seulement se relever par des moyens réels, des moyens d'action, a hésité longtemps avant de mettre la main sur les fonds destinés au payement de la dette étrangère ; son respect pour ces fonds était en effet si grand qu'il a préféré sacrifier ses propres engagements envers les Mexicains, fouler aux pieds les principes les plus chers au pays, bien plus, à emprisonner

même les personnês les plus respectables, afin d'obtenir des ressources par les sommes payées pour leur relâchement, plutôt que de toucher à un centime des assignations destinées aux conventions diplomatiques. Si odieux que fût cet expédient, et bien qu'il ait servi à prouver la bonne foi du gouvernement envers les nations étrangères, le gouvernement doit s'en écarter, dans le but déterminé de réorganiser complètement l'administration et d'avoir recours pour le faire, non plus à des moyens temporaires mais à un système de taxation de nature à rendre une nouvelle vigueur au gouvernement, en abolissant pour toujours l'ancien système des impôts forcés. Pour mettre ce principe à exécution, la république a besoin de son revenu entier. — Telle est l'intention de la loi qui vient d'être votée (1).

Le ministre ajoutait « que les nécessités imposées au gouvernement, tant pour assurer l'ordre public et donner d'efficaces garanties de sécurité, que pour satisfaire aux demandes des créanciers, absorbaient la presque totalité

(1) Lettre de M. Zamacona, ministre du gouvernement mexicain.

du revenu public, et qu'il était impossible au Mexique de tenter une réforme administrative ou le rétablissement de l'ordre et de la paix, s'il avait à supporter la charge de la dette nationale. »

Telles sont les explications que le gouvernement mexicain donnait, après coup, aux représentants étrangers, vis-à-vis lesquels aucune démarche n'avait été faite dans ce sens avant l'arrêté du 17 juillet. — Étranges arguments, qui se servaient des exactions passées pour excuser et même motiver de nouvelles exactions et des violations nouvelles. Peut-être néanmoins eussent-ils pu être pris en considération, si la loi votée n'eût pas été un fait dédaigneusement arbitraire, aussi insolent dans la forme qu'il était inique et inqualifiable dans le fond, et si la conduite des différents gouvernements qui s'étaient succédés au pouvoir n'avait pas été une série de violences et d'exactions ; il suffit de jeter un regard sur les actes passés pour juger et apprécier les actes présents.

Ainsi en 1838, l'amiral Baudin s'emparait du fort Saint-Jean d'Ulloa, et imposait une réparation que la force seule pouvait obtenir. — Mais une fois la flotte partie, le même état de

choses se reproduisait avec les mêmes violences. — En 1853, nouvelle convention qui devait assurer le règlement des réclamations de la France par un prélèvement sur les douanes des ports du Mexique. — Mais en face des agitations et des bouleversements de ce pays impuissant à contenir les factions qui arrachaient au pouvoir central une grande partie du territoire, ces prélèvements ne furent pas exécutés, et les sommes perçues en partie furent détournées.

En 1858, l'amiral Penaud fut envoyé à Vera Cruz, toujours avec la même mission pour réclamer d'abord l'exécution des engagements pris en 1853, ensuite des indemnités pour les Français qui avaient depuis été pillés sur différents points du Mexique. — La question fut de nouveau réglée, et l'amiral français fit preuve d'une modération extrême, en prenant en considération le triste état dans lequel se trouvait le Mexique. — Mais à peine les navires français eurent-ils disparu à l'horizon, que cette troisième convention eut le sort des deux premières, et les difficultés que l'on avait dû supposer applanies, reparurent. — Les fonds spécialement affectés aux engagements contractés, soit pour le compte de l'Angleterre, soit pour celui de l'Es-

pagne, soit pour le nôtre, avaient été déposés au mont-de-piété de Mexico, le gouvernement Mexicain viola ce dépôt et s'empara des fonds. — Tel était l'enseignement que les actes passés apportaient à la situation présente.

Le décret du 17 juillet combla la mesure.

A ces faits se joignaient des sévices sans nombre contre les nationaux des différents pays; notre ministre des affaires étrangères approuva sans restriction la conduite de M. Dubois de Saligny.

« Le gouvernement de l'Empereur (écrivait Son Excellence) n'a pu, après avoir pris connaissance de vos rapports, hésiter dans le jugement qu'il avait à porter sur les derniers actes du gouvernement mexicain, et sur la résolution à laquelle ils vous ont amené; il donne donc une entière approbation à votre conduite, et proteste, de la manière la plus énergique, contre celle du gouvernement de M. Juarez. » « Vos derniers rapports (disait en outre le ministre), dissipant toutes les illusions que nous aimions à conserver, il importe cependant que le gouvernement mexicain n'ignore pas l'impression du gouvernement de l'Empereur, et qu'il soit édifié sur ce que nous exigeons de lui; s'il comprend l'inté-

rêt qu'il a à s'arrêter dans la voie pleine de périls où il s'est engagé. » — A la suite de cette dépêche, en date du 5 septembre 1861, notre représentant au Mexique posait son ultimatum.

« La suspension du payement des conventions étrangères (était-il dit), de quelque prétexte qu'on la couvre, est l'objet de la plus vive réprobation, et nous demandons le retrait immédiat de la loi du 17 juillet. — Nous réclamons l'établissement dans les ports de Vera Cruz et de Tampico de commissaires que nous désignerons, et qui auront pour mission d'assurer la remise entre les mains des puissances qui y ont droit, des fonds qui doivent être prélevés à leur profit, en exécution des conventions, sur le produit des douanes maritimes du Mexique. »

Telles étaient les résolutions du gouvernement français nettement exprimées, et notre agent avait ordre de quitter sans délai Mexico avec tout le personnel de la légation, si ces conditions n'étaient point acceptées. — Le gouvernement anglais envoyait les mêmes instructions à M. Charles Wyke.

IV

Cet ultimatum était repoussé, et le gouvernement mexicain, loin de conserver l'apparence de loyauté dont il s'était servi comme d'un manteau, pour motiver la mesure du 17 juillet, relativement aux conventions étrangères, ne mit en aucune façon un terme aux emprunts forcés qui, dans un grand nombre d'Etats, frappaient à la fois les indigènes et les étrangers (1) ; bientôt un attentat était commis contre la personne même de M. Dubois de Saligny, et vingt-trois autres l'étaient successivement contre des sujets Français, dont plusieurs succombèrent.

L'Etat politique du pays continuait à empirer; dans différentes provinces de l'intérieur, les bandes de prononcés se multipliaient, se livrant à des actes de brigandage que le gouvernement de Juarez ne pouvait réprimer. Les ministres

(1) Dépêche de M. Dubois de Saligny, 28 septembre 1861.

sentaient la nécessité d'envoyer des forces régulières contre ces hordes dévastatrices qui menaçaient de plonger de nouveau le Mexique dans une sanglante anarchie, mais il était dû des arriérés de solde aux troupes qui déjà murmuraient hautement. Pour s'assurer leur fidélité douteuse et remplir les caisses vides du Trésor, le gouvernement mexicain se livra plus que jamais à son expédient habituel de réquisitions forcées contre les étrangers, principales victimes de ces mesures arbitraires.

« En attendant l'heure du châtiment (écrivait M. de Saligny, je ne puis que recommander aux sujets de l'Empereur la patience et la résignation (1). » Cette triste situation matérielle et morale débordait évidemment les hommes placés à la tête du pouvoir ; le même caractère d'abus, les mêmes symptômes d'impuissance et de décomposition se révélaient chaque jour davantage. Il était impossible de prévoir le terme des violences et des tentatives criminelles auxquelles les étrangers étaient à tout instant exposés.

Était-il possible d'accepter plus longtemps

(1) Dépêche du 30 octobre 1861.

une semblable situation, qui portait si grave atteinte au caractère sacré des nationalités étrangères ?—Fallait-il, en abandonnant le pays à lui-même, abandonner aussi les intérêts de nos nationaux? Les trois puissances les plus intéressées dans ce triste conflit, négocièrent les conditions d'une intervention commune afin d'obtenir par la force, les justes satisfactions depuis si longtemps demandées, et en attendant que ce traité fût conclu, le contre-amiral Jurien de la Gravière reçut mission de se rendre avec une division navale dans le golfe du Mexique, pour apporter un appui immédiat aux Français établis à Mexico.

Un mois après l'arrivée de la dépêche qui annonçait à notre ministre la résolution du gouvernement de l'Empereur, la convention entre les trois puissances était signée ;—c'était le 30 novembre 1861.

Le livre que nous écrivons n'est pas un plaidoyer en faveur des causes qui ont nécessité l'emploi de la force dans nos désastreuses relations avec le Mexique ; c'est un récit que nous faisons, en nous appuyant sur les documents officiels qui peuvent éclairer la question aux yeux de nos lecteurs. Ces documents, nous ne les em-

pruntons pas seulement à la France, mais à l'Espagne, mais à l'Angleterre, et ce qui prouve leur vérité réciproque, c'est la triste communauté de leurs appréciations et de leurs griefs portant sur les mêmes dommages, sur les mêmes violations des engagements conclus, sur les mêmes attentats contre les personnes et contre les intérêts les plus sacrés. — On avait lieu d'espérer que la république mexicaine, devant ce traité conclu qui envoyait sur ses côtes trois forces navales prêtes à les envahir et à intercepter tout commerce avec l'intérieur, hésiterait à refuser plus longtemps les justes satisfactions qui lui étaient demandées. — Un autre but pouvait aussi être atteint, le seul capable de donner pour l'avenir des garanties de sécurité, c'était de contribuer, par une influence morale sagement combinée, à concilier les différents partis qui depuis si longtemps bouleversaient le sol mexicain, et à établir un gouvernement régulier, stable, véritable expression du vœu libre de la nation, en dehors des questions d'ambition et de rivalité personnelles.

V

Quel sera ce gouvernement, — république ou monarchie? — Le Mexique lui-même doit être le propre juge et le seul instrument de sa renaissance à la vie politique et morale, au sentiment de sa propre dignité ; mais l'esprit humain, quelque aveuglé qu'il puisse être par ses passions, ne peut répudier les leçons du passé ; de sages conseils peuvent peut-être encore éclairer cette malheureuse nation, et la dégager de la pression de quelques agitateurs ambitieux.

Nous venons de suivre le triste récit de ses bouleversements successifs, et il est impossible de ne pas en rechercher la cause. — Elle n'est pas seulement dans cette course aventureuse à la présidence qui prenait tantôt le nom d'un homme pour drapeau, tantôt celui d'un principe pour prétexte, — et le principe renversé combattait le principe existant, comme le président dédaigné combattait le président

élu. — La cause est plus sérieuse, plus élevée; elle est dans l'instinct même de la nation qui n'est pas tournée, quoiqu'on dise, vers la république, dans laquelle elle n'a trouvé que désordre, ruine et anarchie.

Si une constitution républicaine a couronné, en 1824, l'œuvre d'affranchissement du Mexique, il ne faut pas en conclure que le sentiment républicain avait armé le bras de la nation. — Le Mexique ne savait pas quelle forme de gouvernement le régirait dans l'avenir; il voulait renverser une domination étrangère qui l'étouffait. Ce n'était point au principe monarchique que s'adressait sa haine, c'était au des potisme étranger qui faisait peser sur lui un joug de fer, ou l'arbitraire et l'exclusion radicale de tout ce qui ne venait pas de la Péninsule, reléguait les indigènes dans la misère et dans une sorte de proscription morale, véritable annihilation plus humiliante et plus cruelle encore que l'asservissement lui-même.

N'avez-vous pas vu le peuple mexicain, après l'expulsion des Espagnols, proclamer dans la personne d'Iturbibe, la souveraineté impériale? Mais le créole Iturbibe avait combattu les Mexi-

cains pour le compte des Espagnols ; il avait été autrefois cruel, inexorable, sanguinaire pour les vaincus ses compatriotes, et son trône éphémère s'écroula bientôt sous le poids sanglant des souvenirs.

La constitution fédérative de 1824 fut, on l'a vu, une imitation de celle qui gouvernait les États-Unis. Mais ce système subitement apparu, qui succédait au plan d'Iguala, avait-il des racines sérieuses dans les entrailles du pays, dont les diverses provinces, dites de la Nouvelle Espagne, réunies sous un pouvoir unique dans les mains des vice-rois, ne s'étaient jamais gouvernées par elles-mêmes ? Il est permis d'en douter, et la république unitaire, qui se rapprochait plus de l'ancien état de choses auquel le pays était habitué, ne tarda pas à triompher. — Victime toutefois de cette fluctuation d'idées et d'ambitions rivales, elle suivit tantôt victorieuse, tantôt délaissée, les péripéties de bouleversements qui agitaient la nation mexicaine.

Au milieu de tous ces désordres, on ne pouvait méconnaître que le parti monarchique ou centralisateur, auquel se rattachait l'aristocratie et le clergé, comptait de nombreux parti-

sans. — Ces partisans avaient pour eux la logique des faits, la logique du passé ; n'avaient-ils pas le droit de penser que le bonheur du pays, l'appaisement des discordes et la vraie condition de stabilité du pouvoir seraient dans la concentration de l'autorité suprême aux mains d'un souverain, bien plutôt que dans cette forme républicaine, pendant laquelle leur malheureuse patrie avait descendu successivement tous les degrés de l'anarchie et de la misère?

Qu'offre en effet aux esprits honnêtes et sérieux, le bilan de cette république? — Dilapidation de ses ressources, anéantissement de toutes les industries, violation de tous les droits, de tous les intérêts, de tous les engagements, exactions contre les propriétés privées, violences iniques contre les personnes, abaissement de la dignité nationale, diminution de territoire, c'est-à-dire séparation du Texas, du Nouveau Mexique, de la Californie, provinces importantes qui eussent puissamment contribué à sa richesse et à sa prospérité.

Peut-on sérieusement contester aux nations européennes, appelées au milieu de ce désastre par le soin de leurs propres intérêts si longtemps méconnus et pour la sécurité person-

nelle de leurs nationaux, peut-on, disons-nous, leur contester le droit, non d'intervenir par la force pour modifier un semblable état de choses, mais d'éclairer la nation mexicaine sur ses propres intérêts, de raviver en elle le soin de sa dignité personnelle et de son honneur trop longtemps compromis, et d'en appeler ensuite à sa propre détermination librement exprimée.

Pour bien apprécier quelles étaient les intentions de la France, il n'est pas sans importance d'entrer dans quelques détails sur les instructions qui furent donnés par le gouvernement de l'Empereur au contre amiral Jurien de la Gravière, investi du commandement en chef des forces militaires envoyées au Mexique.

Le but en est clairement expliqué :

« Contraindre le Mexique à exécuter des obligations déjà solennellement contractées et à nous donner des garanties de protection plus efficaces pour les personnes et les propriétés de nos nationaux. »

En instruisant le contre-amiral Jurien de la convention signée entre la France, l'Angleterre et l'Espagne, le ministre français prévoyait le cas où l'occupation des ports du golfe du Mexique par les forces combinées européennes, amène-

rait le gouvernement de Juarez à renouveler une tactique déjà employée dans la guerre avec les États-Unis, et à se retirer dans l'intérieur du pays. « Les puissances alliées, (disaient ces instructions), ne sauraient se laisser tenir en échec par un pareil expédient et ne pourraient pas continuer à occuper indéfiniment des points de la côte. Si cette occupation ne devait pas leur fournir un moyen d'action direct et immédiat sur le gouvernement mexicain, l'intérêt de notre dignité, et des considérations puisées dans les circonstances climatériques du littoral se réunissent pour exiger un résultat prompt et décisif. » Le cas était prévu où les forces alliées se verraient dans la nécessité de combiner une marche dans l'intérieur du pays qui les conduirait, s'il le fallait, jusqu'à Mexico même.

VI

Mais la partie la plus importante de ces instructions est celle qui définit clairement la pen-

sée politique qui a présidé à la convention entre les trois puissances. — A ce sujet le ministre des affaires étrangères de France écrivait au contre amiral Juri n de la Gravière :

« Les puissances alliées ne se proposent, je vous l'ai dit, aucun autre but que celui qui est indiqué dans la convention ; elles s'interdisent d'intervenir dans les affaires intérieures du pays, et notamment d'exercer aucune pression sur les volontés des populations, quant au choix de leur gouvernement. Il est cependant certaines hypothèses qui s'imposent à notre prévoyance, et que nous avons dû examiner. Il pourrait arriver que la présence des forces alliées sur le territoire du Mexique déterminât la partie saine de la population, fatiguée d'anarchie, avide d'ordre et de repos, à tenter un effort pour constituer dans le pays un gouvernement présentant les garanties de force et de stabilité qui ont manqué à tous ceux qui s'y sont succédé depuis l'émancipation. Les puissances alliées ont un intérêt commun et trop manifeste à voir le Mexique sortir de l'état de dissolution sociale où il est plongé, qui paralyse tout développement de sa prospérité, annule pour lui-même et pour le reste du monde toutes les

richesses dont la Providence a doté un sol privilégié, et les oblige elles-mêmes à recourir périodiquement à des expéditions dispendieuses pour rappeler à des pouvoirs éphémères et insensés les devoirs des gouvernements. Cet intérêt doit les engager à ne pas décourager des tentatives de la nature de celles que je viens de vous indiquer, et vous ne devriez pas leur refuser vos encouragements et votre appui moral, si, par la position des hommes qui en prendraient l'initiative et par la sympathie qu'elles rencontreraient dans la masse de la population, elles présentaient des chances de succès, par l'établissement d'un ordre de choses de nature à assurer aux intérêts des résidants étrangers la protection et les garanties qui leur ont manqué jusqu'à présent. Le gouvernement de l'Empereur s'en remet à votre prudence et à votre discernement pour apprécier, de concert avec le commissaire de Sa Majesté, dont les connaissances acquises par son séjour au Mexique vous seront précieuses, les événements qui pourront se développer sous vos yeux, et pour déterminer la mesure dans laquelle vous pourrez être appelé à y prendre part. »

Ces instructions sont franchement dévelop-

pées ; elles ne laissent plus de place au doute et à l'ambiguité. — Si les intérêts les plus chers du Mexique, sa dignité et son salut même sont dans l'établissement d'un pouvoir calme et régulier, ce résultat heureux est aussi la seule garantie que les puissances contractantes puissent avoir, pour obtenir satisfaction des demandes qu'elles adressent au gouvernement mexicain.

Nous entrons au plus vif de la question, il faut donc bien préciser quelle était la position des trois puissances unies avant les dissentiments qui ont éclaté dans les conférences d'Orizaba.

La France et l'Espagne, convaincues qu'il fallait, pour obtenir un résultat réel, pénétrer dans l'intérieur du Mexique, afin d'y frapper un coup décisif, envoyaient des corps de débarquement; — l'Espagne 7,000 hommes, — la France 2,500 environ. Mais l'Angleterre, dès le principe, sans s'opposer à l'action de ces deux puissances, avait déclaré quelle n'y prendrait point part, elle n'envoyait que sa flotte et un petit nombre de soldats de marine qui devaient se rembarquer, aussitôt qu'une expédition serait résolue.

Les plénipotentiaires des trois nations partirent donc. — Pendant qu'ils étaient en route, l'amiral Ceballos arrivait de la Havane avec des forces navales et des troupes de débarquement. A cette époque, la nouvelle du traité conclu entre la France, l'Angleterre et l'Espagne n'était pas connu ; seulement au moment du départ des troupes espagnoles de la Havane, on avait appris qu'une négociation était pendante entre ces trois puissances. L'amiral espagnol Ceballos, qui avait reçu précédemment de son gouvernement l'ordre d'occuper immédiatement Vera Cruz et son fort, afin d'exiger du gouvernement mexicain réparation des injures faites à la nation espagnole, ne crut pas devoir différer son expédition, mais invita les commandants français et anglais de la station navale à prendre part à l'attaque qu'il projetait ; ceux-ci n'ayant reçu aucune instruction à cet égard, déclarèrent n'être point autorisés à le faire.

Le 17 décembre 1861, l'amiral espagnol occupait Vera Cruz et le fort Saint-Jean d'Ulloa.

La nouvelle de cette prise de possession mécontenta la France et l'Angleterre, qui firent savoir au gouvernement espagnol que le capitaine général de Cuba, instruit des

négociations pendantes, eût dû retarder le départ de l'expédition projetée à laquelle les deux nations alliées n'avaient pu ainsi coopérer.

A la suite ce cet incident, le gouvernement de l'empereur Napoléon, persuadé que des opérations militaires, dans l'intérieur du Mexique étaient devenues indispensables, et ne voulant pas, dans cette hypothèse, que l'armée française conservât une position d'infériorité vis-à-vis l'armée espagnole, décida qu'il serait envoyé au Mexique un renfort de 3 à 4,000 hommes. — Le cabinet espagnol fut loin de voir avec mécontentement cette nouvelle résolution de la France, ainsi qu'on l'a prétendu ; car le ministre d'État écrivait, en date du 22 janvier à M. Mon ambassadeur à Paris : — « L'augmentation des forces françaises destinées au Mexique a une explication facile et naturelle. Le gouvernement de la reine la comprend, et il considère comme bienvenue une mesure qui contribuera à faciliter le terme de l'expédition. »

L'Angleterre se contenta d'en exprimer son regret, car on sait qu'elle s'était, pour son compte personnel, refusée à une expédition dans l'intérieur, et tout en désapprouvant l'occupation prématurée de Vera Cruz et du fort Saint-

Jean d'Ulloa, elle saisit cette occasion de déclarer de nouveau : — « Qu'il n'était pas possible au gouvernement de la reine de détacher une plus grande quantité de troupes pour les opérations à terre, que le nombre des soldats de marine déjà envoyés sur la côte mexicaine (1). »

On le voit, dès le début, un premier sujet de mécontentement existait déjà entre les trois puissances contractantes. —On ne peut se le dissimuler, si l'union des nations entre elles pour un fait de guerre à accomplir apporte à l'expédition projetée un grand appui moral, elle crée des embarras, des difficultés inévitables. Les intérêts de chacun des partis ne peuvent être les mêmes, leurs vues politiques diffèrent, et quel que soit leur accord commun pour le but à atteindre, des incidents imprévus font naître des dissentiments, des divergences d'opinions forcées qui viennent jeter des obstacles et doubler les difficultés de la situation. — C'est le fait et la conséquence inévitables de toutes les associations qui ont à sauvegarder des intérêts séparés.

(1) Dépêche du comte Russell à Lord Cowley, 20 janvier 1862.

CHAPITRE II

I

Dans les premiers jours de janvier, les plénipotentiaires arrivèrent à Vera Cruz et se réunirent successivement en conférence le 9 le 10 et le 13 janvier, matin et soir. Dans la dernière séance, les nations alliées se firent connaître réciproquement le texte de leurs réclamations. — Au sujet des demandes de la France relatives au contrat Jecker; des dissentiments s'élevèrent entre les plénipotentiaires et les représentants des puissances, dont quelques-uns prétendaient que cette réclamation empêcherait tout accord possible avec le gouvernement mexicain. La discussion fut longue, embrouillée; et ne termina rien; chacun se retrancha dans son opinion; M. Jurien de

la Gravière et M. de Saligny déclarèrent qu'ils ne pouvaient point changer cet ultimatum, entièrement conforme à leurs instructions et à des réclamations qu'ils croyaient fondées. Il fut donc décidé que le sujet de la discussion serait porté à la connaissance des gouvernements respectifs, chargés d'envoyer à ce sujet des instructions spéciales, et qu'une note collective serait, en attendant, envoyée au gouvernement mexicain pour demander réparation de tous les griefs et préjudices soufferts, sans y joindre le texte des ultimatum des différents gouvernements.

« Cette note, (est-il dit dans le procès-verbal signé par les ayants droit), déclarait que la première chose à faire était de procurer à la République les moyens de se constituer d'une manière stable, et qui la mît dans la possibilité d'accomplir les engagements qu'elle contracterait (1). — Elle fut portée à Mexico par trois en-

(1) *Note envoyée par les Plénipotentiaires au Président de la république mexicaine.*

Les soussignés, représentants de S. M. la Reine de la Grande-Bretagne, de S. M. l'Empereur des Français et de S. M. la Reine d'Espagne, ont l'honneur d'exposer à Votre Excellence qu'ils ont recu de leurs

voyés, appartenant chacun à une des nations alliées, le brigadier Milans, le capitaine de vaisseau Tuttham, et le capitaine de frégate Tho-

gouvernements respectifs l'ordre de lui présenter un ultimatum dans lequel se trouveront exposées leurs justes réclamations.

Des dettes sacrées et déjà reconnues par des traités n'ont pas été acquittées ; la sûreté individuelle de nos compatriotes a été compromise : à un odieux système d'extorsions ont succédé le pillage et le meurtre. Un pareil état de choses devait contraindre les gouvernements alliés à venir demander au Mexique, non-seulement des réparations pour le passé, mais aussi des garanties pour l'avenir; mais les représentants soussignés, investis de la confiance de leurs gouvernements, n'ont pas pensé qu'il leur suffirait d'exposer leurs griefs et d'en exiger la réparation immédiate.

Prenant en considération l'état actuel du Mexique, ils ont cru que leur mission pouvait avoir un but plus élevé et une fin plus généreuse.

Trois grandes nations n'ont pas formé une puissante alliance uniquement pour venger les outrages dont on a pu se rendre coupable vis à vis d'elles un peuple soumis lui-même à de cruelles épreuves. Il était plus digne d'elles, en unissant leurs armes, de tendre à ce malheureux peuple une main amie et de chercher à le sauver sans l'humilier. Le Mexique a été en proie à de trop fréquentes convulsions; il est temps que le désordre et l'anarchie fassent place à un état normal fondé sur le respect de la loi et des

masset, chef d'état-major de l'escadre française.

C'était là évidemment s'écarter de la marche

droits des étrangers, comme de ceux des citoyens.

Le peuple mexicain a une existence qui lui est propre. Il a son histoire et sa nationalité. Les trois nations alliées ne peuvent donc être soupçonnées de vouloir porter atteinte à l'indépendance du Mexique. Le rang qu'elles occupent en Europe, la loyauté dont elles ont toujours fait preuve doivent les mettre à l'abri d'un pareil soupçon. Ce qu'elles voudraient obtenir, c'est qu'un pays aussi richement doué par la Providence que l'a été le Mexique, ne laissât point l'instabilité du pouvoir anéantir tant de dons précieux, et entraîner fatalement la ruine de la république.

Nous venons ici pour être les témoins, et au besoin les protecteurs de la régénération du Mexique. Nous venons assister à son organisation définitive, sans vouloir intervenir en aucune façon dans la forme de son gouvernement ni de son administration intérieure. C'est au Mexique seul qu'il appartient de juger qu'elles sont les institutions qui lui conviennent, quelles sont celles qui s'accordent le mieux avec ses besoins et avec la civilisation du dix-neuvième siècle.

Nous pouvons montrer au peuple mexicain quelle est la route qui le conduira sûrement à la prospérité. Seul, il doit, sans intervention étrangère et en obéissant à ses propres inspirations, s'engager dans cette route. C'est ainsi qu'il établira, dans un pays si souvent troublé par les révolutions, un ordre de choses

qui devait être suivie. La position des représentants français était critique. Ils n'avaient pas cette prépondérance que donne toujours une plus forte part dans les moyens d'action, car à cette époque les forces à la disposition de l'amiral français étaient, on le sait, très-minimes; le négociateur espagnol, général Prim, commendait le principal corps d'armée, et les représentants anglais, opposés à l'ultimatum de la France, étaient donc, par principe, complétement indifférents aux actions militaires qui eussent dû être en ce moment énergiquement entreprises.

Dans cette situation perplexe, MM. Jurien de la Gravière et Dubois de Saligny consentirent à ce terme moyen, en désaccord avec les instructions du gouvernement français si nettes et si précises : ils y furent contraints pour éviter un débat fatal au commencement d'une expédition.

stable et permanent. C'est ainsi qu'il trouvera facile l'accomplissement des devoirs internationaux et qu'il pourra faire régner à l'intérieur l'ordre et la liberté.

Vera Cruz, le 14 janvier 1862.

Signé : C. LENNOX WYKE, HUGH DUNLOP, E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE, DUBOIS DE SALIGNY, le comte DE REUSS.

— Les réclamations élevées par les représentants de l'Angleterre et de l'Espagne, au sujet des demandes de la France au gouvernement mexicain, étaient évidemment contraires au sens, comme au principe même de la convention entre les trois puissances, qui ne pouvaient s'arroger le droit d'examiner ou de discuter leurs réclamations respectives. — Les trois cabinets le jugèrent ainsi, et désapprouvèrent cette prétention des représentants espagnols et anglais.

En effet, ce droit étant admis, il eût fallu alors que les trois cabinets, avant de signer les conventions, se missent d'accord sur les demandes qu'ils avaient l'intention d'adresser au gouvernement mexicain. — Quelqu'exagérées que pussent paraître ces demandes, il est indiscutable qu'il appartenait à chaque nation individuellement de maintenir ou de modifier les conditions de son ultimatum.

Nous appuyons sur ce point, car cette discussion, et la résolution qu'elle entraîna, amenèrent des lenteurs fatales, qui influèrent sur l'avenir de l'expédition. — Elles eurent pour résultat le traité de la Soledad, véritable cause de la rupture entre les trois puissances. — En outre, cette décision dénaturait complétement la

pensée de l'expédition; — au lieu d'agir, au lieu d'imposer sa volonté au nom de trois grandes nations, c'était, pour ainsi dire, reconnaître l'existence d'un gouvernement, ennemi qui avait violé toutes ses promesses et s'était rendu coupable des exactions les plus iniques; c'était entrer de nouveau en relations diplomatiques avec celui-là même qui les avait volontairement et violemment rompues, preuve de déférence interprétée comme une marque de crainte ou de faiblesse; c'était enfin avertir Juarez du danger qui le menaçait, et lui donner le temps de comprimer davantage encore l'expression du sentiment public par des violences et des proscriptions nouvelles. — C'est ce qu'il fit, et craignant les manifestations opposées, qui ne pouvaient manquer de se produire et de mettre son existence en péril, il chercha à asseoir par la terreur son pouvoir chancelant, déclarant traîtres à la patrie et punis de mort tous les Mexicains qui, en quoi que ce soit, favoriseraient la cause des envahisseurs. — Telle fut la véritable réponse du président de la république mexicaine à la proclamation des représentants des trois puissances alliées.

Les cabinets de Paris, de Londres et d'Espagne

blâmèrent cette proclamation (1), la France surtout regarda comme un fait très-préjudiciable au plan d'expédition primitivement arrêté, le long délai accordé pour discuter des promesses et des engagements qui ne seraient

(1) *Proclamation adressée le* **10** *janvier au peuple mexicain par les réprésentants des trois puissances alliées.*

Mexicains,

Les représentants de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne, remplissent un devoir sacré en vous faisant connaître leurs intentions, dès leur arrivée sur le territoire mexicain.

La foi des traités, violée par les divers gouvernements qui se sont succédés parmi vous, la sûreté individuelle de nos compatriotes sans cesse menacée, ont rendu nécessaire et indispensable cette expédition. Ceux-là qui font croire, que derrière de si justes prétentions se trouve cachés des projets de conquête, de restauration et d'intervention dans votre politique et votre administration, vous trompent.

Trois nations qui acceptèrent et reconnurent loyalement votre indépendance ont droit qu'on les croie animées de sentiments plus nobles, plus élevés et plus généreux que de vouloir vous tromper. Les trois nations que nous représentons, dont le premier intérêt semble être d'obtenir une réparation des griefs qui leur ont été faits, ont un mobile plus élevé et d'une portée plus générale. Elles viennent tendre une main amicale à un peuple auquel la Providence avait

pas tenus. — C'était, en effet, perdre dans de vaines négociations diplomatiques les mois salubres qui précédaient cette époque terrible, où le vomito viendrait comme un puissant et terrible auxiliaire infester, au profit de Juarez, toute la côte maritime.

Ainsi, le 20 février 1862, M. Thouvenel écrivait à l'ambassadeur de France à Madrid :

prodigué tous ses dons, mais qu'elles voient avec douleur user ses forces et épuiser sa vitalité sous la violente impulsion des guerres civiles et de perpétuelles convulsions.

C'est là la vérité, et nous, qui sommes chargés de vous l'exposer, nous ne le ferons qu'en vue de vous faire travailler à votre avenir qui nous intéresse, et non dans le but de vous faire la guerre. C'est à vous, exclusivement à vous, sans aucune intervention étrangère, qu'il importe de vous constituer d'une manière solide et durable.

Votre œuvre sera une œuvre de régénération à laquelle applaudiront tous ceux qui y auront contribué, les uns par leurs opinions, les autres par leur illustration, et tous en général par leur bonne foi. Le mal est grave, le remède est pressant; c'est aujourd'hui ou jamais que vous pouvez faire votre bonheur.

Mexicains, écoutez la voix des alliés, ancre de salut pour vous, au sein de la tourmente dont vous êtes environnés; fiez-vous entièrement à leur bonne foi

« ... Le manifeste adressé au peuple mexicain, par les commandants et plénipotentiaires des puissances alliées, donne évidemment à l'expédition qu'elles ont combinée un tout autre caractère que celui qu'elles lui assignaient, et qui les avait amenées à conclure la convention de Londres. Le premier but de l'expédition était d'obtenir la réparation des griefs dont la mesure était comble, et dont l'impunité eût rendu dé-

et à leurs généreuses intentions ; n'ayez aucune crainte des esprits inquiets et malveillants; votre attitude résolue et décidée saura les confondre tout le temps que nous assisterons impassibles au spectacle grandiose de votre régénération, garantie par l'ordre et la liberté.

C'est ainsi que le comprendra, nous en sommes sûrs, le gouvernement suprême auquel nous nous adressons ; c'est ce que comprendront les illustrations du pays auquelles nous parlons, et ce dont les bons patriotes seront forcés de convenir ; c'est qu'au lieu de recourir à la voie des armes, le mieux c'est de mettre en avant la raison, qui seule doit triompher dans le dix-neuvième siècle.

Vera-Cruz, le 10 janvier 1862.

Sègné : CHARLES LENNOX, WYKE, HUGH DUNLOP, E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE, DUBOIS DE SALIGNY, le comte DE REUSS (général Prim.)

sormais impossible le séjour des résidents étrangers sur le territoire mexicain.

« C'était donc la déclaration qui devait avant toute autre sortir de la bouche des représentants des trois puissances, dont les escadres et les soldats n'eussent assurément pas été envoyés à la Vera Cruz, s'il y avait eu la moindre chance d'avoir satisfaction du Mexique autrement que par la voie de la coërcition. Du moment où la France, l'Espagne et la Grande-Bretagne étaient conduites à unir leurs forces contre le Mexique, dans de telles conditions, une action énergique et prompte était ce que commandaient les circonstances, et puisque la question restait entière quand les escadres combinées arrivaient à la Vera Cruz, puisqu'un acquiescement même tardif aux ultimatums déjà formulés, ne laissait pas entrevoir l'apparence d'une soumission du cabinet de Mexico à nos légitimes exigences, c'était par une action plus décisive qu'il fallait les lui imposer.

« Le langage tenu par les commandants et plénipotentiaires alliés n'a pu, au contraire, que rendre confiance au gouvernement mexicain en lui apprenant que l'on se prêtait encore à négocier avec lui. Le répit inattendu qu'on lui a

ainsi accordé aura, sans nul doute, eu pour résultat de lui permettre d'ajouter à ses moyens de défense, tandis que les discussions dans lesquelles on l'a autorisé à entrer sur la question d'*organisation intérieure* du pays lui fourniront un moyen facile de traîner en longueur les négociations. »

Après la lecture de la dépêche que nous venons de citer, est-il possible de conserver aucun doute sur la volonté expresse du gouvernement français, d'agir énergiquement contre Juarez.

II

Pendant que des instructions nouvelles, envoyées par la France et l'Espagne et ordonnant d'agir avec rapidité et énergie, traversent les mers, Juarez, nous l'avons dit, met le temps à profit, et répand partout des menaces de mort contre tous ceux qui, au sein du pays, seraient ou pourraient être les auxiliaires d'une manifestation nationale.

Un nouveau sujet de dissentiment ne tarda pas à s'élever entre les plénipotentiaires, au sujet de l'arrivée probable de l'ex-président Miramon à Vera Cruz. « La discussion fut si vive, si animée (écrit le général Prim au ministre d'Etat espagnol), que nous avons décidé à la fin de la séance que cette discussion ne figurerait pas dans les actes. (Conférence du 25 février.)

En effet, le général Miramon arriva le 27 au soir sur un navire anglais. — Avant que le navire eût jeté l'ancre, il fut accosté par un canot anglais; l'officier qui le commandait avait ordre de transporter l'ex-président sur une frégate de guerre anglaise, et de le diriger sur la Havane, ainsi que les personnes qui l'accompagnaient.

Cet acte, entièrement contraire aux conventions arrêtées, causa une profonde irritation à l'amiral Jurien et à M. de Saligny, mais le général Prim, non moins mécontent que ses collègues de cet abus de la force, fit cependant tous ses efforts pour empêcher une division entre les alliés, en déclarant toutefois : « que sans la nécessité impérieuse qu'il y avait de cacher au gouvernement mexicain jusqu'à l'apparence de discorde entre les trois puissances, il eût

protesté d'une manière solennelle contre une pareille conduite. » Le comte de Reuss se trouvait en effet dans une position très-difficile et toute exceptionnelle, créée par la haine instinctive et traditionnelle qui existe au Mexique contre les Espagnols. — Ce sentiment, il l'expliquait clairement dans une dépêche en date du 22 janvier 1862.

« Il n'y a pas dans ce pays (disait-il,) contre les Anglais et les Français, les haines et les rancunes qui existent contre les Espagnols, et ces sentiments mauvais, si immérités qu'ils soient, n'en sont pas moins profondément enracinés ; il est donc indispensable qu'il n'y ait point de séparation entre les trois nations. » — Aussi son rôle de conciliateur était-il tout tracé.

M. Zamacona qui avait été ministre des relations étrangères revint de Mexico avec les envoyés. Le but apparent de sa mission était de joindre des explications verbales à la réponse du gouvernement de la république, et d'assurer les plénipotentiaires de son désir de satisfaire aux réclamations qui lui étaient adressées, en reparant les fautes involontaires qui pouvaient avoir été commises ; mais le but réel était d'obtenir une déclaration officielle ou officieuse qui

reconnût l'existence du gouvernement actuel. Nous ne parlons même pas d'une demande de rembarquement aussi ridicule qu'inadmissible.

« Il suffira (écrivait le ministre mexicain Doblado, d'appeler l'attention des alliés sur l'état dans lequel se trouve le pays actuellement, pour qu'ils comprennent *que le secours d'une force armée est inutile pour consolider le gouvernement existant.*

« La république (ajoutait-il) a la confiance que les représentants des trois puissances, à la vue du mouvement de régénération et de plénitude de vie que le gouvernement de la réforme à donné à cette nation autrefois enchaînée par les préjugés, retourneront dans leur pays, et y porteront le témoignage de la consommation de la grande œuvre de la pacification du Mexique. — Le gouvernement mexicain est résolu à faire toute espèce de sacrifice pour prouver aux nations amies que l'accomplissement fidèle des engagements qu'il contracte, sera à l'avenir un des principes invariables de l'administration libérale. »

Ces quelques lignes disent assez la voie nouvelle qu'allait suivre la question mexicaine, — ce n'était plus une expédition militaire, mais

une négociation diplomatique. — Les plénipotentiaires recommençaient l'œuvre des consuls.

Ainsi trois nations puissantes, après avoir vainement épuisé toutes les tentatives de conciliation envoyaient trois flottes à travers les mers pour reprendre d'une main patiente et résignée le fil négociateur, au lieu d'ordonner, comme c'était leur droit, et de fermer avec leurs baïonnettes la porte à tous ces subterfuges d'un gouvernement sans foi. — Ce fut une faute, une grande faute, et la mission de l'ex-ministre Zamacona en était une preuve; elle montrait devant quelles difficultés on allait se trouver.

Les plénipotentiaires firent savoir au ministre mexicain général Doblado, que les troupes alliées se mettraient en marche irrévocablement vers le milieu du mois de février, pour prendre dans l'intérieur, des campements plus favorables et plus salubres, ils demandaient en outre une entrevue au ministre des affaires étrangères (1).

(1) LES COMMISSAIRES ALLIÉS AU GÉNÉRAL DOBLADO.

9 février 1862.

Désireux de tenter un dernier effort pour prévenir un conflit qu'ils regretteraient sincèrement, les re-

— Cette note est datée du 9 février 1862. Si la proposition est acceptée, le général Prim comte de Reuss est chargé par ses collègues, de s'entendre personnellement avec le ministre du gouvernement mexicain.

III

L'entrevue fut fixée au 19 du même mois; seulement il ne fut pas possible de se rendre au

présentants soussignés croient de leur devoir d'inviter S. Exc. le ministre des relations extérieures à venir s'entendre en personne avec M. le comte de Reuss, qui lui donnera en leur nom toutes les explications nécessaires et de nature à dissiper des doutes injurieux pour la loyauté des hautes puissances signataires de la convention du 31 octobre 1861.

M. le comte de Reuss se rendra en conséquence le 18 février, à onze heures du matin, sur un point choisi à égale distance de la Tejeria et de la Soledad, au Ranco de la Purga. Les représentants espèrent que M. le ministre des relations extérieures pourra se présenter à ce rendez-vous avec une garde d'honneur de cinquante cavaliers et de cinquante fantassins. M. le comte de Reuss sera accompagné d'une escorte semblable.

lieu désigné pour la conférence par le général Prim, à cause des impossibilités matérielles que cet endroit désert offrirait aux escortes. Le général Doblado fit proposer au général Prim de se rendre à son campement de la Zejeria, mais le général par courtoisie désigna pour la conférence le lieu qu'occupaient les forces mexicaines.

Ayant donc pleine et entière autorisation pour parler et agir au nom des commissaires alliés, le comte de Reuss partit le 18 avec une escorte de cinquante cavaliers. — A une lieue environ en avant de la Soledad, les généraux Doblado et Zaragoza attendaient le plénipotentiaire espagnol avec une voiture; celui-ci y monta avec les deux généraux; l'escorte resta à distance, et la voiture continua sa route, accompagnée par un escadron de carabiniers mexicains.

A dix heures du matin, elle arrivait à la Soledad. Le général Prim et le général Doblado se retirèrent aussitôt dans une maison isolée, où ils restèrent plusieurs heures en conférence secrète.—Dans cette conférence furent convenues d'un commun accord, les stipulations préliminaires d'un traité de paix.

On sait quel mécontentement profond, ces préliminaires causèrent au gouvernement de

l'Empereur ; examinons d'après la dépêche du général Prim lui-même, les raisons qui l'ont amené à les accepter (1).

Le général Prim qui semble avoir été, dès le début, sous le charme du général Doblado, trace ainsi son portrait. « J'ai trouvé dans le général, dit-il, un homme très-distingué et de très-bonnes manières, il m'a paru instruit des choses de son pays, et je crois qu'il y avait de la sincérité et de la franchise dans ses paroles, car il ne s'étendit pas, comme ont coutume de le faire d'autres personnes, sur les perfections de son pays ni sur la supériorité politique du parti auquel il appartient. Il ne cacha pas les difficultés nombreuses qui entouraient le gouvernement, par suite disait-il, de cette espèce d'indépendance qui existe entre les différents Etats. Il parla longuement de l'excitation des esprits qui sont plus portés vers le trouble et l'anarchie que vers la paix et la tranquillité. »

Le général Doblado reconnut fort habilement, en effet, avec une résignation modeste peu en harmonie avec les habitudes mexicaines, que

(1) Le général Prim, au Ministre d'Etat. — Vera Cruz, 20 février 1862.

les éléments militaires des alliés, tels qu'ils étaient à Vera Cruz, étaient plus que suffisants pour mettre en déroute les forces que le gouvernement de la république pourrait leur opposer (1). Après cet aveu dépouillé ou plein d'artifice, nous ne saurions au juste le dire, le général avoua que l'apparition des troupes étrangères sur le territoire mexicain avait produit dans le pays une excitation difficile à calmer. Les uns assuraient que la France venait avec la ferme intention d'établir une monarchie, les autres donnaient pour certain que l'Espagne désirait reprendre son ancienne domination sur la république. — « C'est à cette irritation qu'il fallait avant tout, disait-il, donner le temps de se calmer, et si les alliés, animés de sentiments conciliateurs, ne forçaient pas le gouvernement à adopter *précipitamment* des mesures qui au-

(1) Cette appréciation pleine d'humilité est bien différente de l'arrogante lettre écrite quelques jours auparavant par le général Zaragoza (10 février 1862), cette lettre prévenait les plénipotentiaires alliés, que le gouvernement mexicain avait bien voulu tolérer jusqu'à présent qu'ils étendissent leurs opérations militaires en dehors de la place de Vera Cruz, mais que si les troupes avançaient davantage, il marcherait contre elles.

toriseraient les mécontents à l'accuser de trahison envers le pays, on pourrait arriver encore à des arrangements pacifiques. » — « Il faut, ajoutait-il, donner le temps à la majorité de la nation, de se persuader que les forces étrangères ne viennent pas pour attenter à l'indépendance et à la souveraineté du Mexique. »

On voit à quel point la diplomatie aux allures lentes reprenait son rôle.

« Je répondis au général Doblado (écrit le général Prim), que nos gouvernements n'avaient pas le projet d'imposer au Mexique un système de gouvernement contraire à la volonté du pays, et je donnai les assurances les plus formelles que l'indépendance et l'intégrité de la république seraient respectées (1). »

(1) *Procès-verbal de la douzième conférence. — Le gé-général Prim rend compte de son entrevue avec le général Doblado.*

« Sans opposer la moindre difficulté, je consentis à déclarer que rien ne serait intenté contre la souveraineté, l'indépendance et l'intégrité de la nation mexicaine, déclaration que nous avions faite spontanément dans notre première communication au gouvernement mexicain. Ensuite, le général m'observa que si, après que les troupes étrangères auraient pénétré paisiblement dans le cœur du pays, un accord n'était pas conclu, nous aurions réussi à rendre

Enfin après quelques discussions peu importantes, les préliminaires suivants furent conve-

inutiles les principaux moyens de défense du gouvernement mexicain, en traversant en amis les points fortifiés qui se trouvent entre Vera Cruz et les villes que nous devons occuper. J'assurai M. Doblado que les positions fortifiées dans lesquelles les Mexicains ont tant de confiance sont des obstacles de peu d'importance pour nos troupes, que cependant, afin qu'en aucun temps ni sous aucun rapport, on ne pût nous accuser d'avoir pénétré dans le pays d'une manière déloyale, nous irions, en cas de rupture des négociations, reprendre nos positions en dehors de la ligne fortifiée. Le ministre des affaires étrangères demanda d'établir une trève ou un délai, durant lequel nous ne pourrions faire usage de nos armes, après que nous serions retournés occuper nos anciennes positions. Mais loin d'accéder à une semblable exigence, je déclarai au général que le lendemain du jour où, dans notre mouvement rétrograde, nous serions arrivés à la limite qui nous était fixée, nous prendrions possession de ces fortifications si vantées.

« Bien que l'on eût songé à faire prendre position à une partie des forces alliées dans la ville de Jalapa, le général Doblado déclara : que Tehuacan se trouvant sur la même route que Cordova et Orizaba, et plus rapprochées de cette dernière ville que Jalapa, il serait peut-être préférable pour nous d'occuper les villes de Cordova. Orizaba et Tehuacan.

« Dans la prévision que nous aurions à former des hôpitaux sur les points d'occupation qui seraient abandonnés le jour où, en conséquence d'une rupture

nus avec le général Doblado. — Il est important de les connaître dans leur teneur.

nous évacuerons lesdites villes, je demandai à ce qu'il fût établi parmi les stipulations préliminaires que les hôpitaux resteraient sous la sauvegarde de la nation mexicaine; il me parut convenable de dire : la nation et non pas le gouvernement, afin d'empêcher les ennemis de celui-ci de commettre dans le dessein de lui nuire des désordres et des violences, dont la responsabilité retomberait sur le gouvernement. Enfin, le général Doblado m'observa que le pays en général avait trouvé très-mauvais que le drapeau mexicain eût disparu de la ville de Vera Cruz et du château de Saint-Jean d'Ulloa, que, bien que cette exigence parût puérile, la majorité des Mexicains désirait ardemment voir flotter le pavillon national à côté de ceux des nations alliées. Je répondis au général Doblado, qu'à la rigueur ce n'était pas notre faute, si la bannière mexicaine avait disparu, puisque les garnisons de Vera Cruz et d'Ulloa, en abandonnant ces points le 15 décembre 1861, n'avaient pas seulement enlevé le drapeau, mais les banderolles. Comme ce point avait déjà été traité entre nous, puisqu'il nous était revenu que les Mexicains y attachaient une très-grande importance, tandis qu'à nos yeux il était sans aucune signification; prenant de plus en considération que nous allions occuper pacifiquement des villes mexicaines où flotterait le drapeau mexicain, sans que nous fussions en droit de l'empêcher, il me parut qu'il n'y aurait aucun inconvénient à accéder à cette exigence, certain que j'étais que mes collègues partageaient mon opinion.

IV

Malgré l'interprétation que leur donne le comte de Reuss, on ne peut se dissimuler qu'ils se ressentent peu de l'autorité avec laquelle avaient le droit de parler les plénipotentiaires réunis de la France de l'Angleterre et de l'Espagne, après tant de manque de foi, de sévices et d'outrages contre lesquels étaient toujours restées impuissantes, les réclamations même les plus énergiques de nos représentants (1). —

(1) *Convention préliminaire de la Soledad, conclue entre le gouvernement mexicain d'une part et les plénipotentiaires de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne d'autre part, le* 19 *février* 1862.

Art. 1er. Le gouvernement constitutionnel qui est actuellement au pouvoir dans la république mexicaine ayant informé les commissaires des puissances alliées qu'il n'a pas besoin de l'assistance offerte par elles avec tant de bienveillance au peuple mexicain, parce que ce peuple contient en lui-même des éléments suffisants de force pour se préserver de toute révolte intérieure; les alliés auront recours à des

Certes ces préliminaires ressemblaient bien plus à des conditions acceptées qu'à des stipulations imposées par les ayant droits, tout y respire le désir exclusif d'éviter unconflit. — Ce désir a entraîné trop loin le général Prim, et en agissant ainsi, il compromettait la position.

L'article 1er, l'article 4 et l'article 6, ont sur-

traités pour présenter toutes les réclamations qu'ils sont chargés de faire au nom de leurs nations respectives.

Art. 2. Dans ce but, et les représentants des puissances alliées protestant qu'ils n'ont nullement l'intention de nuire à la souveraineté ou à l'intégrité de la république mexicaine, des négociations seront ouvertes à Orizaba, où les commissaires des puissances alliées et les ministres de la République se rendront, à moins que des délégués ne soient nommés par les deux parties, d'un consentement mutuel.

Art. 3. Tant que dureront ces négociations, les forces des puissances alliées occuperont les villes de Cordova, Orizaba et Tehuacan.

Art. 4. Afin qu'il ne puisse être en aucune façon supposé que les alliés ont signé ces préliminaires dans le but d'obtenir leur admission aux positions fortifiées maintenant occupées par l'armée mexicaine, il est stipulé que, dans le cas où malheureusement les négociations seraient rompues, les forces alliées se retireront desdites positions et prendront position en ligne devant lesdites fortifications sur la route de Vera Cruz, les points extrêmes étant la Pasa-An-

tout blessé au plus haut point notre susceptibilité nationale.

En effet par ce 1[er] article, le gouvernement de Juarez acquérait une force morale qu'il n'avait pas, nous lui donnions de nos propres mains un brevet de viabilité en reconnaissant qu'il possédait tous les éléments de force, de nationalité nécessaires pour se maintenir dans un état stable et régulier, ce qui était non-seule-

cho, sur la route de Cordova, et la Pasa de Oveja, sur la route de Jalapa.

Art. 5. Dans le cas où malheureusement les négociations seraient interrompues, et les alliés se retireraient dans les lignes ci-dessus indiquées, les hôpitaux des alliés resteraient sous la sauvegarde de la nation mexicaine.

Art. 6. Le jour où les alliés commenceront leur marche pour occuper les points mentionnés dans l'article 3, le drapeau mexicain sera hissé sur la ville de Vera Cruz et sur le fort de Saint-Jean d'Ulloa.

Signé : Comte DE REUSS, MANUEL DOBLADO,
CHAS-LENNOX, WYKE, HUGH DUNLOP,
A. DE SALIGNY, E. JURIEN.

La Soledad, le 19 février 1862.

J'approuve ces préliminaires dans l'exercice des pleins pouvoirs dont je suis investi.

BENITO JUAREZ, *président de la République*,
JESUS TERAN, *secrétaire*.

ment contraire au but de l'expédition, mais même au sens et à la pensée de la première note envoyée par les plénipotentiaires. — Comment, nous venons pour combattre le gouvernement de Juarez qui ne nous offre aucune garantie, et qui n'est pas à nos yeux l'expression libre de la volonté nationale comprimée sous un régime de terreur, et nous reconnaissons de prime abord la stabilité de ce gouvernement, nous le fortifions de notre propre aveu ! C'était, il faut l'avouer, pour le moins fort étrange.

On se demande, en outre, comment le général Prim à pu accepter la condition que les troupes seraient forcés *de rétrograder* et de rejoindre leurs campements primitifs, dans le cas ou les négociations échoueraient ; « ainsi comme le faisait observer le ministre M. Billault à la chambre législative de France), après un mois, deux mois peut-être de négociations stériles, les chefs ramenaient leurs troupes, fatalement condamnées par cette clause, vers la Terre Chaude, vers cette terre empestée qui, à partir du mois d'avril, enfante par ses miasmes mortels ce terrible vomito. » Ces campements plus salubres, indispensables à la santé, à l'existence de nos troupes, nous devions nous

y établir avant tout, de gré ou de force, et de là seulement, si nous le jugions convenable, entrer en négociations. — Cet article qui excita si vivement, ainsi que le premier, la désapprobation du gouvernement français ne fut accepté par l'Espagne qu'avec restriction, et les termes de la dépêche du ministre d'Etat ne sont qu'une approbation *à corrections* des stipulations consenties par son plénipotentiaire. Il approuve seulement, pour ne pas désavouer complètement le général Prim, et cet assentiment qu'il ne veut pas refuser est plein de blâmes implicites (1).

Le 6ᵉ article, relatif au drapeau Mexicain qui devait être arboré à Vera Cruz et sur le fort de Saint-Jean d'Ulloa, à côté des étendards de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, n'impliquait-il pas une communauté de situation, d'autorité et de droits? — N'était-ce pas reconnaître plus explicitement encore la réalité du gouvernement de Juarez et l'assimiler à celui des trois grandes puissances alliées?

« Cette dernière clause (écrivait le ministre

(1) *Dépêche du Ministre d'Etat, au général Prim, comte de Reuss.*

d'Etat d'Espagne au général Prim), *est celle qui s'explique le plus difficilement;* elle n'est pas d'accord avec la réalité des choses; aussi le gouvernement de S. M. Impériale a-t-il trouvé le fait si grave que le réunissant à d'autres, il a adopté la résolution de retirer ses pleins pouvoirs à l'amiral Jurien de la Gravière. »

Le président du conseil en Espagne, M. le maréchal O'Donnell, ne cacha pas à notre ambassadeur à Madrid son mécontentement, il reconnaissait les fautes commises, il fallait, disait-il, songer à les réparer, et il espérait y arriver par un accord complet entre les puissances alliées (1). —Cet accord, le maréchal O'Donnell était-il vraiment assez aveugle pour croire qu'il pût exister encore, et sa vieille expérience ne lui démontrait-elle pas le contraire, les intérêts et le but de chaque puissance étant si différents ? — Au début, on avait pu s'illusionner, maintenant le doute n'était plus permis.

Deux pensées très-arrêtées dominaient en effet la politique de l'Espagne, ou plutôt celle du comte de Reuss.

(1) Dépêche de M. Barrot ambassadeur de France à Madrid, à S. E. M. Thouvenel ministre des affaires étrangères. —2 avril 1862.

La première : — Etre toujours d'accord sur les points importants avec une des deux puissances signataires de la convention du 31 octobre, afin d'augmenter son influence et de combattre plus puissamment la mauvaise volonté qu'il pouvait rencontrer près du gouvernement mexicain, « en raison des haînes et des rancunes conservées contre les Espagnols, sentiments immérités, mais profondément enracinés au sein de la nation mexicaine (1). »

La seconde pensée du général Prim, non moins prépondérante dans son esprit, était de conserver dans les négociations, cette suprématie que lui donnait son effectif militaire, supérieur en nombre à celui des autres puissances. « L'élément espagnol (dit-il dans une autre dépêche en date du 27 février) doit toujours dominer, soit à cause des liens qui existent entre le Mexique et l'Espagne, soit parce que celle-ci a pris l'initiative de l'entreprise. » — Etrange contradiction qui change la haîne et les rancunes des Mexicains si profondément enracinées au cœur de la nation en liens qui les rattachent à l'Espagne !

(1) Dépêche du général Prim. — 22 janvier 1861.

Mais il faut l'avouer, le rôle du plénipotentiaire espagnol était difficile, car il était double, et son gouvernement appréciant les embarras de sa situation, tout en désapprouvant plusieurs de ses actes sans les désavouer pourtant, laissait à sa vieille expérience, à son tact et à son habileté diplomatique la plus grande latitude.

L'annonce de l'arrivée du général de Lorencez avec un renfort de 3,000 hommes porta un coup fatal au comte de Reuss, et fut pour lui un profond sujet de mécontentement et de désappointement; car par ce fait, les forces espagnoles devenaient inférieures en nombre à celles de la France, et le rôle du général était nécessairement amoindri.

CHAPITRE III

I

Quant à l'Angleterre, sa position était parfaitement tranchée et clairement définie. — Dès le début, elle avait déclaré qu'elle ne reconnaissait pas l'utilité d'une expédition dans l'intérieur, qu'elle ne s'y opposait point si les nations alliées la jugeaient utile, mais qu'elle ne s'y associerait pas. Sa politique n'avait pas changé ; tout ce qui pouvait amener un traité et une juste satisfaction à ses demandes par la voie diplomatique rentrait dans la mission qu'elle s'était donnée : ses agents seuls avaient outrepassé leurs droits : — premièrement en voulant apprécier et modifier l'ultimatum de la France ; — secondement en s'emparant de leur propre autorité de la personne de l'ex-président

Miramon, pour empêcher son débarquement sur les côtes mexicaines.

Après les conventions de la Soledad, on fit courir le bruit que l'empereur Napoléon avait demandé le rappel du général Prim.—Ce bruit, dont on retrouve les traces dans la correspondance de lord Russell, et sur lequel M. Thouvenel s'explique clairement, fut nettement démenti par la note du *Moniteur*.

« L'empereur Napoléon laissait les autres gouvernements juges, comme ils l'entendraient, de leurs intérêts et de leur honneur, son gouvernement se bornait à désaprouver hautement la convention conclue avec le général mexicain Doblado par le général Prim, et accepté ensuite par les plénipotentiaires des puissances alliées, parce que cette convention lui semblait contraire à la dignité de la France. »

Ce désaveu frappait non pas la personne de l'honorable amiral Jurien de la Gravière, mais l'acte au bas duquel il avait apposé sa signature pour ne point se séparer de ses collègues et ne point jeter un nouveau germe de désaccord qui eût pu amener de graves complications. — Ces complications vinrent d'elles-mêmes et cette rupture différée se réalisa peu après.

Pendant que les stipulations de la Soledad produisaient un si triste effet en France, les voies diplomatiques continuaient leur cours au Mexique et les copies de ces préliminaires étaient échangées. Le comte de Reuss, après s'en être préalablement entendu avec les plénipotentiaires de France et d'Angleterre, faisait savoir au gouvernement mexicain que les conférences s'ouvriraient à Orizaba, pour le traité de paix, le 14 avril.

Le général de Lorencez vient d'arriver. — En même temps ont débarqué à Vera Cruz, le général Almonte et plusieurs personnages mexicains opposés au gouvernement de Juarez et partisans de ce parti monarchique, que les trois gouvernements alliés regardaient comme la forme de gouvernement la plus désirable pour le Mexique, et évidemment la plus propre à arrêter le flot toujours croissant des guerres intestines, mais que l'Espagne et l'Angleterre déclaraient n'avoir aucune racine au sein de la population mexicaine.

Il est utile ici de poser nettement les tendances de la France et de dire, en nous appuyant sur les documents diplomatiques mis aujourd'hui en lumière, ce qu'il y avait de vrai

ou de faux dans tous les bruits contradictoires qui ont circulé.

La France déclarait d'abord n'avoir aucune confiance, aucune sympathie pour le gouvernement de Juarez, qui n'offrait dans l'avenir nulle garantie dė stabilité, et qui était, non l'expression de la volonté nationale franchement exprimée, mais le résultat de ces luttes sanglantes des partis, qui, depuis plus de trente années, ensanglantaient sans relâche le sol mexicain, élevant des présidents éphémères sur le pavois de l'autorité suprême. Qui ne sait comment s'accomplissaient ces révolutions mexicaines au profit d'une ambition déçue? — Le régime de la terreur répandu partout par le nouveau président Juarez, dont les différents décrets, sont horribles de despotisme sanguinaire, comprimait évidemment la nation épouvantée.

Ce que la France voulait et le but du traité d'alliance du 31 octobre avec l'Angleterre et l'Espagne, c'était d'en finir avec ces fantômes de gouvernements qui venaient successivement s'imposer au Mexique, et toujours sans consistance, sans stabilité, recommençaient, pour prolonger leur existence, le même système de

violation de tous les engagements contractés, de violences et d'exactions contre les nationaux étrangers. — C'était enfin de dire au peuple mexicain : « Cessez de trembler, vous n'êtes plus les victimes vouées à la vengeance des partis ; nous sommes-là pour vous protéger, vous défendre, et assurer non-seulement la liberté de votre vote sur la forme de gouvernement que vous préférez, mais pour surveiller l'exécution de ce vote. »

En respectant l'indépendance du peuple mexicain, les puissances alliées offraient leur appui moral et leurs conseils. —L'Espagne, la France et l'Angleterre coopéraient, dans des proportions diverses, mais coopéraient toutes à ce but accepté. Si le parti monarchique triomphait et que la nation mexicaine voulût appeler un prince étranger sur le trône, l'archiduc Maximilien était celui (cette hypothèse arrivant) dont le choix serait vu sans mécontentement par les gouvernements de la France et de l'Angleterre ; — Là se bornait l'action de la France, d'accord en cela avec la Grande-Bretagne, et M. Thouvenel, notre ministre des affaires étrangères, plusieurs fois interpellé par l'ambassadeur d'Angleterre, répondait très-catégoriquement :

« Aucun gouvernement ne sera imposé au peuple mexicain (1). »

Déjà antérieurement, c'est-à-dire à la date du 5 février, le comte Cowley écrivait au comte Russell : « J'ai observé à M. Thouvenel que j'étais tenu d'informer le gouvernement de Sa Majesté, dans le cas où j'aurais quelques raisons de croire que la stipulation de non intervention dans les affaires du Mexique, introduite dans la convention du 31 octobre, pourrait être mise de côté, M. Thounevel m'a répondu : que le gouvernement impérial ne tenterait pas d'imposer un gouvernement quelconque au peuple mexicain. »

Lord Cowley écrit un autre jour au comte Russell : « J'ai cru nécessaire de questionner M. Touvenel au sujet de la candidature de l'archiduc Maximilien. Je lui ai demandé, si des négociations étaient pendantes entre la France et l'Autriche relativement à l'archiduc. S. E. m'a répondu négativement. Elle m'a dit : que des négociations avaient été entamées par des Mexicains seuls, qui s'étaient rendus à Vienne dans ce but. »

(1) Le comte Cowley au comte Russell, 2 mai 1662.

II

Ces documents puisés dans la correspondance de lord Cowley avec le premier ministre d'Angleterre, étaient importants à connaître. De la lecture sérieuse des pièces espagnoles et anglaises, il résulte en outre clairement que ces deux gouvernements était désireux, en dehors de toute autre question politique, de consolider le gouvernement de Juarez, pour peu que celui-ci donnât satisfaction à ses réclamations. — C'est pour cette raison plus que pour aucune autre, que le général Miramon fut empêché de débarquer sur les côtes mexicaines, et que la venue du général Almonte et de quelques-uns de ses partisans excita de si vives réclamations.

Ce n'était pas, comme on a voulu le prétendre, la guerre civile qui entrait au Mexique par deux portes, c'était une lutte régulière et loyale entre les partis opposés, demandant à la nation de prononcer entre eux, — c'était le peuple mexicain appelé à décider lui-même de sa destinée.

— La guerre civile était-elle donc éteinte de fait par la présence de Juarez au pouvoir, et pouvait-on raisonnablement dire que le parti monarchique n'existait pas, parce qu'il ne donnait aucun signe de vie ? N'était-il pas, comprimé par des décrets sanguinaires, par des menaces de mort, et privés de ses chefs, promoteurs énergiques et ardents qui lui eussent rendu foi et courage, tandis que le gouvernement républicain, au contraire, tenant en main le pouvoir, usait naturellement de toutes les ressources de ce pouvoir, non au profit d'un vote impartialement demandé à la nation, mais au profit de sa propre cause. — C'était le droit du plus fort, le meilleur et le plus sûr des droits sur la terre. — La non-intervention existait-elle ou pouvait-elle exister, du moment qu'il fallait protéger une partie de la nation contre les violences de l'autre, cette protection, seule garantie d'avenir, n'était-ce pas là le but nettement défini, hautement avoué, de la première note envoyée par les plénipotentiaires alliés ?

Les faits eux-mêmes et l'attitude du gouvernement mexicain donnerent bientôt raison à ceux qui blâmaient la convention de la Soledad et le rôle de patience et de temporisa-

tion qu'avaient adopté les plénipotentiaires, contrairement aux instructions de leur gouvernement; bientôt il fut facile de comprendre que des mesures énergiques seules eussent amené un résultat prompt et décisif,—L'amiral Jurien de la Gravière en fut plus que tout autre convaincu; il ne tarda pas non plus à comprendre que la prépondérance exerçée par le comte de Reuss dans toutes les négociations ainsi que la suprématie, tacitement accordée à sa personne et à sa position, étaient non-seulement contraires à l'égalité qui devait régner entre les plénipotentiaires, mais au rôle assigné à la France dans toutes les grandes questions politiques auxquelles elle prend part.

Dans une lettre datée de Tehuacan, le 20 mars, l'amiral français crut devoir s'expliquer très-franchement sur ces deux points avec le comte de Reuss.

« Je n'ai pas, (lui disait-il), envie plus que vous de brûler nos vaisseaux sur un prétexte futile; j'ai toujours été disposé à reconnaître qu'il fallait éviter d'épouser ici d'une façon trop apparente la cause d'un parti constitué en minorité, mais en même temps, je n'ai jamais manqué de vous faire connaître la nature des conseils que

je voulais donner à tous les partis qui divisent le Mexique. Pour atteindre ce but, j'ai pensé que les voies de conciliation était les meilleures; voilà pourquoi, j'ai signé avec empressement la convention de la Soledad, pensant que cette trève nous laisserait le temps d'agir sur les esprits, sans paraître les violenter. Lorsque M. le général Doblado nous a notifié récemment les mesures de proscription qu'il venait d'adopter, il m'a paru qu'il n'était point de notre dignité d'y souscrire et je me suis montré prêt à porter sur ce terrain la déclaration de rupture. Le gouvernement mexicain pourrait nous accorder la plus complète satisfaction au sujet de nos réclamations respectives, que nous n'en serions pas plus avancés pour cela. Ce ne sont point des traités plus ou moins avantageux qu'il nous faut, c'est la certitude que le gouvernement qui les aura signés, aura la force et la volonté d'en maintenir l'exécution. Les dernières instructions que j'ai reçues sont formelles sur ce point. Je suis également d'avis d'exiger qu'une amnistie complète, sans condition et sans réserves, nous permette de consulter les vœux véritables du pays. »

Ainsi la question était nettement posée. —

Combien elle était contraire à la politique qui dirigeait les actions des deux autres nations, et par quelle erreur pouvait-on croire un instant qu'il serait possible de marcher d'accord vers des buts si diamétralement opposés.

Abordant le second point, l'amiral français toucha le vif de la question, mais le toucha avec cette franchise et cette loyauté de caractère qui lui sont propres.

« Vous savez, qu'avec vous, mon cher général (écrivait-il), j'ai l'habitude de parler sans réticences, et de découvrir toujours le fond de ma pensée. Vous avez ici par votre conduite mesurée et prudente rendu un immense service à votre pays, mais c'était à mon avis une faute que d'avoir donné à notre expédition une couleur trop exclusivement espagnole, d'abord en vous laissant le contingent de beaucoup le plus considérable, ensuite en réservant à votre illustration personnelle et à vos connaissances militaires le soin de vous créer un rôle tellement prépondérant, que l'action des autres plénipo tentiaires devait naturellement s'effacer un peu devant la vôtre.

« Je ne mets pas en doute, quoiqu'on ne m'en ait rien dit, que l'Empereur, lorsqu'il s'est dé-

cidé à envoyer ici une nouvelle armée et un général pour commander ses troupes, n'a pu avoir en vue que de dégager l'action de la France et de lui réserver l'entière liberté de ses décisions. A coup sûr, je n'interpréterai pas cette détermination comme un affaiblissement de notre alliance, qui m'oblige, quand mes sympathies ne m'en feraient pas un devoir, à prêter le concours le plus actif et le plus dévoué à l'armée espagnole dans quelque position qu'elle puisse se trouver; mais je dois en même temps, je crois, considérer l'importance donnée à mon commandement comme un avertissement de ne subordonner mes vues politiques à celles d'aucun autre plénipotentiaire. Je m'étonnerais, mon cher général, de ne pas continuer à marcher d'accord avec vous, car, je vous le répète, je ne désavoue rien de ce que nous avons fait en commun. Vous me permettrez seulement de me tenir un peu plus en garde que je ne l'ai fait jusqu'ici contre les habitudes d'une déférence qui s'adressait bien plus encore à votre caractère personnel qu'à votre position supérieure. Je suis décidé, en un mot, à poursuivre à mes risques et périls, le but que je veux atteindre. Je désire profiter, pour y arriver, de la sympathie

très-réelle qu'on paraît éprouver ici pour la France. Par conséquent, sans renier nos alliés, sans séparer le moins du monde notre cause de la leur, je tiens à ce qu'il soit bien établi, aux yeux de tous, que notre expédition est une expédition française, et qu'elle n'est sous les ordres de personne. »

III

A ce moment le général de Lorencez n'avait pas encore rejoint l'amiral Jurien de la Gravière, et déjà on le voit par les extraits que nous venons de citer, la rupture était imminente. — Deux puissances, l'Espagne. et l'Angleterre, étaient décidées en principe à conserver le *statu quo* et à consolider, contre les partis contraires, le gouvernement de Juarez ; une seule, la France était résolue à poursuivre son but, et à mettre la nation mexicaine à même de manifester sa volonté.

Les édits de proscription que décrétait le gouvernement de la répnblique contre tous ses en-

nemis, ses mesures de plus en plus arbitraires, son langage insolent et l'attitude hostile qu'il prenait vis-à-vis les alliés, poussé sans doute par l'irritation du parti extrême auquel il appartient, donnaient une raison plus que suffisante pour en finir avec toutes ces tergiversations, et faire opérer, aux troupes expéditionnaires, conformément aux stipulations de la Soledad, leur mouvement rétrograde au delà des positions fortifiées de Chiquiliente, afin de reprendre ainsi toute liberté d'action.

A la même date, cette attitude hostile du gouvernement mexicain étaient appréciée avec autant d'énergie et de désapprobation par le comte de Reuss; car le 20 mars, il écrivait de son côté à l'amiral français, devant la menace du général Doblado de fermer la communication de la Vera Cruz avec l'intérieur du pays, si la douane n'était pas rendue : — « En voilà trop pour des puissances comme nous le sommes ici, en voilà assez pour brûler nos papiers et marcher en soldats. »

Le lendemain 21, nouvelle lettre du général Espagnol ainsi conçue.

« Pouvons-nous permettre que pendant que nous sommes tranquilles dans nos cantonne-

ments le gouvernement continue les vexations contre nos nationaux dans toute l'étendue de la république, et exige un emprunt forcé de six maisons du Mexique, dont trois sont espagnoles ? Voilà cher ami, la raison de l'attitude nouvelle et plus énergique que nous avons actuellement. Sir Charles Wyke et moi, — ci-jointe la dernière lettre de M. Doblado, et dans votre noble fierté, jugez si une telle sécheresse de langage peut nous convenir. »

Nous voilà bien loin des appréciations du général Prim, si favorables à ce même ministre, dont les manières courtoises et les explications si franches et si modérées avaient à la Soledad frappé à un si haut degré le plénipotentiaire espagnol.

En pesant ces extraits des lettres du comte de Reuss à l'amiral Jurien de la Gravière, la question apparaît sous son véritable jour ; les faits étaient donc patents, réels, interprétés de la même manière par les plénipotentiaires, et constituant une position intolérable et incompatible avec la dignité des nations alliées ; — chaque jour qui s'écoulait montrait donc combien on avait perdu un temps précieux dans de stériles négociations. Il est établi clairement par

les documents les plus officiels, que ce n'est point le plénipotentiaire français seul qui s'élevait contre les actes du gouvernement mexicain, pour saisir un prétexte de rompre la triste convention de la Soledad.

Mais à l'appréciation des faits du ministre Doblado, s'arrêtait l'accord entre les puissances ; elles différaient complétement sur la marche à suivre, sur les résolutions à prendre. — Cette liberté d'action que demande l'amiral français, le plénipotentiaire espagnol la trouve contraire aux principes du traité d'alliance. — Il ne comprend pas que l'on veuille demander une amnistie générale qui permettrait aux proscrits politiques d'attaquer le gouvernement et les institutions constituées.

L'Angleterre de son côté ne cachait pas ses vues, car le ministre Sir Charles Wyke écrivait au comte Russell :

« C'est en donnant à notre intervention l'aspect d'un protectorat amical que nous pouvons réussir à atteindre le but de notre mission, que nous pouvons rallier la bonne partie de la population du pays autour de nous, et être en état par son concours de consolider un gouverne-

ment qui représente la portion intelligente et respectable de la nation. »

En face d'une semblable situation, qui peut reprocher à l'amiral français d'avoir refusé de marcher plus longtemps dans cette voie si contraire à ses instructions, et de n'avoir point voulu accorder son protectorat amical à un gouvernement que nous venions combattre, et qui, selon nous, représentait la continuation des désordres déplorables qui affligeaient le Mexique? — Il ne faut donc point attribuer à la venue du général Almonte la rupture du bon accord entre les alliés, mais à la dissidence des politiques qui chaque jour augmentait visiblement les embarras de la situation. — Dès que l'amiral Jurien de la Gravière, par l'envoi des renforts venus de France, se trouva à la tête d'un effectif assez fort pour agir par lui-même, il résolut de sortir de cette impasse dans laquelle il était entré par nécessité, et de reprendre sa liberté d'action, en exécutant toutefois scrupuleusement, par son mouvement rétrograde, les conventions qu'il avait signées.

La protection accordée au général Almonte, au milieu des troupes françaises, protection qui seule pouvait l'arracher à une mort certaine, ne

fut donc point, nous le répétons, la cause qui amena entre les nations alliées mais non unies, cette rupture prévue depuis si longtemps ; elle n'en fut que le prétexte. — Il était important de constater ce fait, afin de ne point faire peser sur un événement éventuel la responsabilité de la nouvelle position que la France allait prendre dans l'expédition contre le Mexique.

Voyons maintenant l'épisode relatif au général Almonte.

IV

Pour donner à l'arrivée de ce général la portée qu'elle doit avoir, il faut remonter au début de l'expédition qui ne devait pas être une reprise de négociations diplomatiques, mais l'acceptation immédiate des ultimatums des trois puissances, et dans le cas contraire, une action militaire, rapidement et énergiquement conduite. — Deux buts, on le sait, devaient être poursuivis : l'un personnel à chaque puissance, l'autre d'une politique générale, élevée,

qui appelait ce pays violemment comprimé par un régime révolutionnaire à exprimer librement sa volonté sous la forme de gouvernement qu'il préférait. Dans le courant de janvier, les troupes françaises avaient débarqué sur les côtes du Mexique, et tout devait faire supposer en France, qu'au mois de mars les faits militaires étaient accomplis, et le but généreux poursuivi par les puissances alliées, obtenu. C'est dans les premiers jours du mois de mars qu'arrive le général Almonte. Ce n'est point un exilé, un proscrit, un homme mis hors la loi : c'est volontairement que le général a quitté son pays; il y revient au moment où il croit le champ ouvert à la manifestation nationale. — Le général Almonte n'est point un fauteur de discordes et de guerres civiles, un de ces hommes prônant le désordre et l'anarchie, et désirant avant toute chose, la guerre, parce qu'ils en vivent et qu'elle leur profite; c'est un de ceux qui rêvent pour leur patrie, le régime monarchique qui tirerait ce malheureux pays des misères dans lequel l'ont plongé les différents gouvernements qui, depuis Iturbibe, se sont si rapidement succédés.

Le général de Lorencez ne crut donc point

agir en dehors de ses instructions en accordant au général Almonte et aux émigrés la protection qu'ils réclamaient, et la permission de suivre ses troupes qui quittaient Vera Cruz pour occuper des points plus salubres, mais nullement pour une opération militaire. Dès qu'il sut les réclamations auxquelles cette autorisation donnait lieu, il répondit qu'il regrettait cet incident, et qu'il était prêt à engager le général Almonte et ceux qui l'accompagnaient à retourner à Vera Cruz, aussitôt qu'il aurait pris à ce sujet les ordres du vice-amiral Jurien de la Gravière.

Un triste événement vint naturellement modifier ces dispositions conciliatrices, et dicter au commandant en chef des forces de la France une tout autre ligne de conduite. — Nous voulons parler de l'exécution du général Robles. — Ce nouvel acte sanguinaire du gouvernement de Juarez disait assez quel sort ce gouvernement, pour se maintenir au pouvoir, réservait à ses ennemis qu'il déclarait réactionnaires et traîtres à la patrie. Le général Robles, connu au Mexique pour sa modération pendant les tristes luttes de son pays, pour la loyauté et l'élévation de son caractère, n'approuvait pas le gouvernement

qui s'était emparé violemment du pays ; il voulait, lui aussi, que la nation fût consultée librement et sans oppression dans son vote. — Soupçonné de s'être rapproché du camp français, il fut arrêté à Saint-André, petit village à 14 lieues environ d'Orizaba et fusillé dès le lendemain.

Cette exécution démontrait dans quelle voie prétendait marcher le gouvernement mexicain, et qu'elle serait la politique qu'il soutiendrait dans la conférence d'Orizaba. En outre, le général Doblado avait notifié que : par exécution du décret de janvier, ordre avait été donné d'arrêter les Mexicains réactionnaires, ennemis du gouvernement actuel qui se rendraient dans les districts de Cordova, d'Orizaba et de Tehuacan ; le général Zaragoza, commandant en chef de l'armée d'Orient, ainsi que les gouverneurs de Vera Cruz et de Puebla, étaient chargés de l'exécution de ces ordres. — Refuser au général Almonte la sauve-garde de notre drapeau eût été le livrer aux bourreaux du général Robles qui fussent venus l'arrêter, même à Vera Cruz.

Sans cette proscription sanguinaire qui faisait de la protection de la France plus qu'un droit

politique, mais un devoir d'humanité, le commandant en chef des forces expéditionnaires françaises aurait donné cette satisfaction aux réclamations de ses alliés ; il écrivait en ce sens à Sir Charles Wyke :

« C'est sans mon aveu et par un malentendu regrettable que ces émigrés ont obtenu dans cette occasion la protection de notre drapeau; je suis tout à fait d'avis que si l'on peut accepter le secours d'un parti, lorsque l'on est en guerre avec un gouvernement, il faut au contraire, tant que durent les négociations, s'interdire soigneusement toute immixtion ouverte ou clandestine dans les affaires intérieures du pays, je n'aurais donc pas hésité à inviter les émigrés en question à retourner à Vera Cruz, si le meurtre du général Robles ne m'eût paru un défi porté par le parti exalté aux conseils de modération que, dès le début de nos conférences, nous avons essayé de faire entendre. J'ai considéré comme une injure gratuite à la loyauté des armes françaises le prétexte dont on s'est servi pour mettre à mort un des hommes les plus justement considérés du Mexique, et dans lequel on s'accordait à voir l'espoir non du parti réactionnaire, mais bien du parti modéré.

J'ai donc cru qu'en présence de ce douloureux événement, il y aurait une insigne faiblesse de notre part à renier les hommes auxquels avait été accordée, ne fût-ce que par une erreur, la protection de notre drapeau, et j'ai prescrit au commandant du bataillon qui les avait amenés jusqu'à Cordova de les conserver sous sa sauvegarde. »

Cet incident affermit plus que jamais l'amiral dans son projet de rétrograder ; car en agissant ainsi, il se plaçait sur un terrain neutre et devenait libre, sans éveiller aucune susceptibilité, d'accorder au général Almonte la protection à laquelle avait droit une personne honorée de la bienveillance de l'Empereur.

V

Non, nous le répétons avec l'autorité incontestable de tous ces documents qui permettent de suivre les différentes phases de ces négociations si compliquées, il n'était plus possible de s'illu-

sionner sur le sens et la portée des conférences d'Orizaba. Peut-être le gouvernement de Juarez reconnaitrait-il toutes les réclamations des puissances alliées et prendrait-il de nouveaux engagements qui, sans doute, seraient plus tard violés ou inexécutés comme les précédentes conventions, mais avant toutes choses, il faudrait admettre ce gouvernement, l'accepter dans tous ses actes de violence arbitraire et sanglante, le reconnaître comme le gouvernement réel du Mexique et lui donner ainsi une force morale qu'il n'avait pas en lui-même et que nous serions venus complaisamment lui apporter.

Ce sont toutes ces considérations qui avaient amené l'amiral à la détermination d'opérer son mouvement rétrograde. — Il faut ajouter que les troupes françaises, au lieu de s'arrêter à Orizaba comme les troupes espagnoles, avaient avancé jusqu'à Tehuacan, pour y prendre leurs cantonnements ce qui mettait une bien plus grande distance entre le point qu'elles occupaient et celui qu'elles devraient reprendre plus tard. — La prudence et la préoccupation de la santé et de la conservation de ses troupes, premier devoir d'un chef, commandaient impérieusement à l'amiral d'agir ainsi.

Il écrivait donc le 29 mars à sir Ch. Wyke :

« Quant au mouvement rétrograde dont j'ai notifié l'intention au gouvernement mexicain, il m'est commandé par la plus simple prudence. Tant que j'ai cru qu'il pourrait sortir des conférences d'Orizaba un arrangement facile et de nature à donner une satisfaction complète aux intérêts de la France, je me suis peu inquiété de me trouver cantonné avec nos troupes à trente lieues environ du point où je devais me reporter si les négociations n'aboutissaient pas ; mais lorsqu'il m'a paru que la violence des passions excitées dans ce pays ne laisserait pas le gouvernement mexicain maître d'obéir à ses dispositions conciliantes, j'ai dû me demander si je n'exposerais pas nos troupes à un véritable désastre en les ramenant dans la Terre Chaude, au moment des plus grandes chaleurs et au milieu des pluies, dont personne n'ignore ici la funeste influence. Ces considérations auraient peut être plus de poids dans l'esprit de Votre Excellence, si des troupes anglaises se trouvaient exposées aux périls dont je tiens essentiellement à préserver les miennes. »

« En consentant à m'avancer jusqu'à Tehuacan, au lieu de m'arrêter, comme les troupes

espagnoles, à Orizaba, j'avais donné au gouvernement mexicain une grande preuve de ma confiance dans l'issue des négociations. En rétrogradant dès le 1er avril, je lui fais comprendre, en effet, que cette confiance a été fort ébranlée ; mais je suis loin de rompre la convention que nous avons signée. Je me prépare, au contraire, à l'exécuter dans sa clause la plus pénible et la plus rigoureuse. »

Il n'était donc pas possible de conserver, après des explications aussi franches, le plus petit doute sur les motifs qui faisaient agir l'amiral français et sur la portée que l'on devait donner à sa détermination. Néanmoins, voulant jusqu'au dernier moment montrer à ses collègues combien il prenait leurs observations en haute considération, l'amiral Jurien consentit à modifier son projet, et au lieu de rétrograder jusqu'à Paso Ancho, il s'arrêtait à Cordova. Ses troupes se trouvaient ainsi dans la même position que les troupes espagnoles et avaient comme elles l'avantage de n'être plus qu'à deux étapes de Chiquiliente, mais il rappelait en même temps à ses collègues qu'ils avaient toujours été d'accord ensemble, que les réclamations pécuniaires n'avaient point été le seul objet de l'expédition combinée.

« Notre proclamation au peuple mexicain (leur disait-il) lui indiquait suffisamment le but plus généreux que nous poursuivions. Nous avons tenu le même langage au gouvernement de la république, nous lui avons dit que nous venions ici pour être les témoins et au besoin les protecteurs de la régénération du Mexique (1). » — Ce but, aujourd'hui la France seule semblait s'en souvenir.

Mais les cartes étaient brouillées, et malgré ces dernières concessions à un bon accord, chacun comprenait qu'une action commune devenait impossible ; seulement chacun cherchait à rejeter sur son voisin les causes d'une rupture devenue imminente. — L'amiral Jurien de la Gravière et M. de Saligny, plénipotentiaires de la France, reçurent officiellement la demande de se rendre à Orizaba, pour une dernière conférence (2), afin que les explications auxquelles cette réunion donnerait lieu, servissent à fixer

(1) Dépêche de l'amiral Jurien à sir Ch. Wyke.

(2) NOTE DU GÉNÉRAL PRIM ET DE SIR CH. WYKE AUX PLÉNIPOTENTIAIRES FRANÇAIS.

Orizaba, le 23 mars, 1862.

A S. E. M. l'amiral Jurien de la Gravière. — Les soussignés Commissaires diplomatiques de S. M. la

la conduite que tous, de commun accord, ou chacun séparément, si l'accord n'est plus possible, devait tenir dorénavant.

Reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de S. M. la Reine d'Espagne, ont l'honneur de porter à la connaissance de S. E. M. l'amiral Jurien de la Gravière, qu'en vue de l'attitude prise par la partie française de l'expédition alliée et du caractère des résolutions adoptées par les chefs français non conformes aux stipulations de la convention de Londres, ils croient qu'une entrevue des représentants des trois puissances est non-seulement opportune, mais indispensable. Les plénipotentiaires d'Angleterre et d'Espagne prient donc avec instance S. E. M. l'amiral Jurien de Gravière, de vouloir bien se rendre à Orizaba le plus tôt possible, et aujourd'hui même, ils adressent une semblable prière à M. de Saligny, pour avoir une conférence, afin que les explications auxquelles elle donnera lieu servent à fixer la conduite que tous, de commun accord, ou chacun séparément, si l'accord n'est pas possible, doivent tenir dorénavant. Les soussignés ont l'honneur de renonveler à S. E. M. l'amiral Jurien de la Gravière l'assurance de leur très-haute considération.

Comte de Reuss.
C.-Lennox Wyke.

VI

Cette conférence eut lieu le 9 avril, et se tint dans la résidence du comte de Reuss, à Orizaba.

Tous y arrivaient avec une détermination prise à l'avance, et si chacun allait se donner la satisfaction d'entrer dans de longues explications sur sa conduite, il était évident bien que la conférence, quant au fond, n'avait d'autre but que de constater par un procès-verbal officiel, la rupture de l'accord entre les puissances alliées. — C'est ce qui arriva.

Le comte de Reuss rappela le but qu'il avait voulu atteindre par les préliminaires de la Soledad. — En face de la fâcheuse impression qu'avait produit en Europe cet acte diplomatique et cette reprise de négociations, il expliqua que cette ligne de conduite était la conséquence d'une nécessité absolue imposée par le manque total de moyens de transport et par l'impossibilité d'entreprendre aucune expédition immédiate.

« En entrant ainsi en pourparlers (dit-il), les alliés gagnaient le temps qui leur était absolument nécessaire pour se préparer à marcher en avant. »

Mais le but réel de la réunion était de discuter le droit, à l'amiral Jurien, d'opérer son mouvement rétrograde, sans l'assentiment de ses collégues, et de traiter la question relative à la protection accordée au général Almonte.

Il était sur ce point impossible de s'entendre; les plénipotentiaires anglais et espagnol répondirent: que cette protection, même sur un terrain neutre, constituait une véritable intervention dans les affaires intérieures de la république, et l'amiral français, d'accord avec M. de Saligny, soutinrent que cette protection accordée au général Almonte était seulement celle du drapeau français, qui jamais et nulle part, n'a abandonné des exilés, de quelque pays qu'ils fussent; ce fait, à leurs yeux, ne constituait en aucune façon une intervention dans les affaires intérieures. Ils déclaraient en outre que leur réponse au gouvernement mexicain, qui demandait dans une récente communication, le réembarquement du général Almonte et de ses compagnons, serait faite dans ce sens.

M. de Saligny prit ensuite la parole :

« On ne peut nier (dit-il), que le but véritable et principal de la convention ne soit d'obtenir satisfaction pour les outrages commis par le gouvernement mexicain envers des étrangers, et de le contraindre à observer les traités; le système de temporisation et de conciliation appliqué jusqu'ici est condamné par les événements quotidiens, le règne de l'extorsion, de la tyrannie, de la violence, ayant redoublé de rigueurs oppressives, à tel point que la situation des étrangers est devenue tout à fait intolérable. Les plaintes qui s'élèvent chaque jour en fournissent des preuves continuelles; l'attitude des forces alliées paraît avoir stimulé le gouvernement mexicain à redoubler d'audace; quant à moi, pour ma part, je déclare formellement que je ne veux pas traiter avec ce gouvernement, et que selon mon opinion mûrement réfléchie, il est nécessaire de marcher sur Mexico. »

Une fois sur ce terrain la discussion ne tarda pas à s'envenimer. — Dans un camp, étaient le comte de Reuss, sir Charles Wyke et le commodore anglais; dans l'autre, l'amiral de la Gravière et M. de Saligny. Tous les deux répètent énergiquement qu'ils ne peuvent avoir aucune sympa-

thie pour un gouvernement près duquel on est venu prêcher la paix et la conciliation, et qui répond à l'attitude calme et modérée des trois puissances, en permettant des exécutions sanguinaires et en publiant des édits de proscription.

Ces paroles eussent dû peut-être trouver un écho unanime parmi les commissaires anglais et espagnols, mais ceux-ci, résolus à se maintenir dans la détermination qu'ils ont prise, déclarent de leur côté que si l'amiral persiste à exécuter son mouvement rétrograde, ils ne peuvent que combattre ce fait de la façon la plus formelle, et ils ajoutent : que si leurs collègues de France s'opposent au départ des exilés mexicains et refusent de prendre part aux conférences à Orizaba le 15 avril, ils se retireront avec leurs troupes du territoire mexicain, considérant cette ligne de conduite comme une violation de la convention de Londres et des préliminaires de la Soledad.

« — Pour moi, répond fermement l'amiral, j'estime en mon âme et conscience, que des armistices peuvent toujours être regardées comme terminées par un des partis. — En cas de rupture je suis obligé de me retirer, mais je ne

suis tenu à rien de plus ; je trouve maintenant la rupture pleinement justifiée et je me retire. Ma résolution ne lie en aucune façon mes collégues ; mais elle est d'accord avec mon interprétation de la convention, et j'en assume toute la responsabilité vis-à-vis de mes collégues, de mon gouvernement et du monde entier. »

Ces paroles si nettes et si catégoriques prononcées avec la fermeté que donne un caractère élevé et une conscience droite, firent une profonde impression sur les plénipotentiaires alliés, ils comprirent qu'une discussion plus longue devenait superflue. — La rupture était accomplie. — De fait, elle l'était du côté de l'Angleterre, depuis le jour où la France regardait comme indispensable une action militaire. — Du côté de l'Espagne, elle fut bien près d'être décidée, le jour où les forces françaises devenant supérieures en nombre à celles placées sous le commandement du comte de Reuss, n'assignaient plus la prépondérance à l'Espagne sous le point de vue militaire.

Après cet examen un peu long peut-être, mais à notre sens indispensable pour apprécier les faits qui se sont produits, il n'est plus possible de conserver le plus petit doute sur la né-

cessité où nous étions de ne pas abandonner la pensée politique qui nous avait amenés sur cette plage lointaine.

VII

On l'a vu par le récit que nous venons de faire, les questions d'intérêt personnel, les réclamations d'indemnité et le payement des sommes violemment soustraites ont été éloignées; il n'en a pas été dit un mot dans la dernière conférence qui a enregistré officiellement la rupture d'une action commune entre les nations alliées.

L'avenir qui juge les questions d'un point de vue élevé et dont le regard impartial mais profond, embrasse les grands horizons, rendra justice au but noble et généreux de nos efforts. — Les grandes nations européennes ont des devoirs à remplir en dehors des droits individuels qui se rattachent à leurs propres intérêts, elles tiennent dans leurs mains la ba-

lance qui règle l'équilibre des grandes questions politiques et sociales. Si elles doivent protéger les faibles contre d'injustes agressions, ouvrir leur cœur à la voix des souffrances et placer l'autorité de leur force comme une barrière contre les envahissements et les spoliations, elles ne peuvent, non plus, méconnaître le rôle protecteur de médiatrices que la conscience de leur propre grandeur leur impose.

La France a montré depuis quelques années aux applaudissements de l'Europe entière, avec quelle élévation de pensée elle comprend ce grand protectorat, dont elle n'a jamais décliné la grave et lourde responsabilité. — Elle a sauvé l'Orient des empiétements de la Russie; elle a donné la liberté au peuple Italien, elle protége à Rome la papauté menacée, et ne peut assister impassible à ces désordres sanglants de la république mexicaine, qui depuis plus de trente années, violant tous les droits internationaux, offrent le plus déplorable spectacle de destruction et d'anarchie.

Pourquoi ne pas tenter, lorsqu'il en est temps encore, d'arracher ce pauvre pays à l'abîme? Pourquoi laisser le Mexique gémir dans une oppression despotique et sanglante, au lieu de

voir le peuple libre et confiant arraché au régime de la peur, émettre un vote franchement national, véritable expression de sa volonté? — C'est le but que se proposaient les trois puissances, lorsqu'elles abordèrent sur les côtes mexicaines, but digne des nations qui voulaient l'atteindre. — Les plénipotentiaires l'ont dit au gouvernement mexicain, le jour où ils ont mis le pied sur le sol de la république.

Aujourd'hui la France reste seule. — Eh bien! la France, Dieu aidant, accomplira seule cette œuvre de régénération. La liberté, le droit et la justice marchent avec elle. Elle ne s'intimide ni ne se glorifie de son isolement. Elle poursuit le but qu'elle s'est proposé, sans autre volonté que celle de rendre le Mexique à lui-même, sous un gouvernement sérieux et régulier, dans lequel les nations européennes si longtemps trompées et outragées puiseront les garanties d'une paix durable.

FIN